

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
Légendes Suisse**

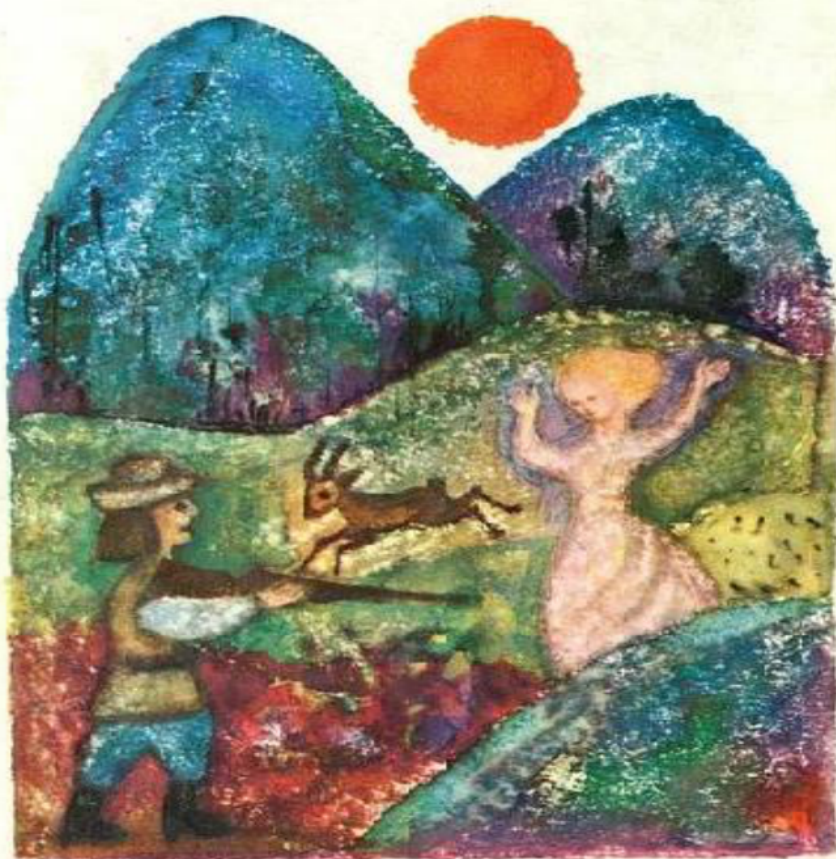
André Cuvelier

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDRÉ CUVELIER

CONTES ET LÉGENDES DE SUISSE



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

CONTES ET LÉGENDES
DE
SUISSE

Par
A. Cuvelier

Illustration : Marek Rudnicki
Éditeur : Nathan
Année de parution : 1966

Avant-Propos

Nul pays n'est aussi riche en légendes que la Suisse ; nous n'avons eu, en rapportant celles-ci, que l'embarras du choix ; il nous a fallu malheureusement laisser : de côté des légendes fort gracieuses, uniquement faute de place.

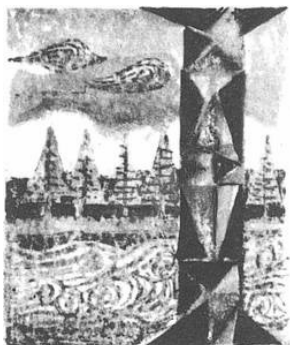
Peut-être certains lecteurs familiers avec le folklore helvétique nous reprocheront-ils de n'avoir pas exactement transcrit ces histoires comme ils les connaissent. Nous leur ferons observer qu'une légende est essentiellement variable ; que, d'autre part, la plupart des légendes suisses ont été adoptées par différents cantons, que les mêmes traditions se retrouvent dans la Suisse romande et dans la Suisse alémanique, mais, naturellement, interprétées de façon différente. Nous les avons situées à l'endroit où elles semblaient avoir pris naissance, confessant néanmoins que nous n'avons pas toujours résisté au plaisir d'amalgamer deux légendes parallèles afin de ne pas laisser perdre des traits qui nous séduisaient.

Enfin, nous avons ordinairement cherché nos sources auprès de personnes du pays et non dans les recueils, dont quelques-uns de haute érudition, qui sacrifient un peu la simplicité naïve de la fable à une représentation plus littéraire.

Obligé de nous limiter, nous avons cru devoir donner, autant que possible, une légende de chaque époque et de chaque genre, allant des âges fabuleux aux temps historiques, mettant en scène le diable, les dragons, les fées et les servants, ces personnages de la mythologie populaire, aussi bien que les héros de l'Histoire.

A. C.

À l'ombre du Mont Pilate



L y a cent ans environ, dans le petit village d'Hergottswald, qui serre autour de sa vieille église fréquentée dans la belle saison par les pèlerins, arriva, un soir d'automne, un voyageur français. Venu de Lucerne, il avait laissé sa voiture à Kriens et avait continué son chemin à pied, le sac au dos.

L'homme était triste et sombre, et il fallait vraiment qu'il aimât les paysages mélancoliques en harmonie avec son humeur, pour s'aventurer dans cette saison au milieu du sévère massif du Pilate. Tout autour d'Hergottswald s'élevaient, le long des flancs abrupts, les forêts tragiques de sapins moroses. Là où la roche était à nu, elle montrait sa pierre noire.

Ce voyageur n'était pas un pèlerin ; sa première visite n'avait pas été pour le sanctuaire, il s'était dirigé résolument vers l'unique auberge de la localité, dont l'enseigne se balançait sur la petite place.

Quand elle le vit assis sur une chaise basse auprès d'un grand feu de bois crépitant de toute sa résine, la bonne hôtesse sentit sa langue la démanger du désir d'interroger l'étranger. Elle ne l'osa point d'abord, tant son aspect la glaçait. Il était vêtu d'une redingote noire de bonne coupe et de belle étoffe ; il était chaussé et guêtré de cuir fauve ; son visage pâle et fin s'encadrait de boucles brunes qu'il rejetait en arrière ; un touriste certainement, un oisif sans aucun doute ; alors pourquoi, pouvant voyager à n'importe quelle époque de l'année, avait-il choisi précisément ce début de novembre pour explorer cette farouche région ?

Il commanda à souper. L'aubergiste le servit de son mieux, espérant

qu'un bon repas le rendrait loquace. En effet, au moment où elle déposait devant lui un excellent fromage de chèvre, l'étranger parla :

— Je voudrais que vous me procuriez, demain matin, un guide pour me conduire au lac.

L'hôtesse s'immobilisa de stupeur.

— Vous voulez aller au lac du Pilate ? demanda-t-elle.

— Oui, sans doute.

— Ce n'est pas un lieu de promenade bien engageant, répliqua la femme. Il y a peu de temps encore le Conseil fédéral de Lucerne interdisait l'approche du lac aux gens du pays. La défense est levée, mais...

— Je veux y aller.

La voix douce et voilée était devenue nette et sèche. L'hôtesse savait qu'il ne faut pas contrarier un voyageur.

— Le père Gunter vous y mènera.

Le lendemain matin – de gros nuages volaient bas sur la montagne et une bise aigre soufflait – l'étranger se mit en route accompagné de Gunter, le bûcheron, un vieux montagnard qui connaissait admirablement la région. À la différence de l'hôtesse, il n'était pas curieux et il lui était égal de conduire le voyageur ici ou là. Il n'en avait pas moins fait la grimace quand on lui avait parlé du lac.

Silencieusement, les deux hommes s'engagèrent dans la sombre forêt le long d'un sentier étroit et glissant que, visiblement, l'on n'empruntait que rarement. Il fallut d'abord grimper une pente abrupte et puis le sentier redescendait. Brusquement, l'étranger et le guide émergèrent des arbres.

Ils se trouvaient sur le pourtour d'un cirque dont les parois étaient boisées du sommet jusqu'à mi-hauteur et qui, de là jusqu'en bas, étaient faites de grandes dalles de roche noire s'escaladant et se chevauchant en un chaos titanesque. Au fond du cirque s'étendait le lac.

Tout ici donnait une impression de solitude et de désolation : aucun oiseau ne voletait, aucun animal ne s'enfuyait à l'approche de l'homme. La surface du lac était noire et son eau dormait immobile. Gunter lança, par acquit de conscience, un cri sans joie :

— Ho... o... ho !

Le bûcheron informa le voyageur :

— C'est un écho renommé dans toute la Suisse.

— Je voudrais m'approcher du lac, dit l'étranger.

D'un pas assuré, comme quelqu'un qui est habitué à marcher dans les montagnes, il dévala le long des flancs du cirque. Gunter le suivait à petite distance.

Arrivé au bord de l'eau, le voyageur se retourna vers son guide :

— Quelle est la profondeur de ce lac ? demanda-t-il.

Gunter haussa les épaules.

— On l'ignore, sans doute est-il très profond.

Machinalement, l'étranger ramassa une pierre pour la jeter dans l'eau. Avec une brusquerie qui contrastait avec sa placidité ordinaire, le bûcheron saisit le bras du voyageur.

— Non, non ! Ne faites pas cela ! Il se fâcherait et nous serions emportés dans le gouffre.

— Qui donc se fâcherait ? demanda l'étranger sans aucune ironie dans la voix.

— Ponce Pilate.

Le bûcheron se mit à raconter...

Lorsque, après s'être lavé publiquement les mains sur son tribunal, Ponce Pilate, procureur de Judée, eut envoyé le Juste à la mort ignominieuse de la croix, il quitta le prétoire et rentra chez lui.

Sa demeure était une grande maison riante, construite à la romaine au milieu d'un grand jardin et bien à l'écart de cette colline du Golgotha où se ruait, en ce moment précis, une foule ivre de cruauté sanguinaire.

L'heure normale du repas de midi était passée depuis longtemps et le magistrat avait grand faim. Le triclinium⁽¹⁾ était sombre et frais. Pilate vint s'étendre auprès de la table, à la place d'honneur, entre sa femme chérie et ses enfants, dont aucun n'avait encore quitté la robe prétexte et la bulle d'or⁽²⁾.

— Comme tout est calme ici ! soupira avec un sentiment de bien-être le procureur, qui se souvenait des cris et du tumulte de son audience du matin. Comme il fait bon vivre !

Il allongea la main vers un plat qui contenait du mouton enrobé dans de la friture, son mets de prédilection.

Pilate cependant n'acheva pas son geste. Il venait d'apercevoir sur sa main droite une tache rouge, une tache de sang. Vivement, il ramena sa main sous sa toge, car une souillure pareille était de mauvaise augure. Il se leva de table et se dirigea vers la fontaine de l'atrium. « Comment, se demanda-t-il, cette tache m'est-elle venue ? »

Il regarda à droite et à gauche pour s'assurer qu'aucun esclave ne l'observait, puis, constatant qu'il était seul, il trempa sa droite dans l'eau limpide. Tout aussitôt apparurent dans l'atrium sa vieille nourrice et Quintus, son affranchi, et Tyrcias, un de ses serviteurs grecs.

— Que fais-tu donc, seigneur ? demandèrent-ils l'un après l'autre.

Pilate feignit d'avoir simplement désiré se rafraîchir les paumes et il rentra dans le triclinium. Quand, à nouveau, il voulut saisir le plat de mouton, la tache sur sa main lui apparut aussi visible qu'auparavant.

Pour la seconde fois, le procureur sortit. Il chercha dans sa maison et dans son jardin un endroit où il fût seul près d'une fontaine, près

d'un broc, au bord d'un bassin ; toujours, à l'instant où il s'apprêtait à se laver la main, quelqu'un surgissait à ses côtés.

Il sortit de sa demeure : il s'en fut vers le Cédron ; la rivière était grosse des pluies du printemps ; lorsqu'il se pencha pour y tremper ses mains, il vit des lavandières qui le fixaient obstinément.

Le procureur, laissant Jérusalem derrière lui, s'en alla vers la mer. « Je trouverai bien un coin de plage solitaire et le royaume de Neptune est assez vaste pour que j'y lave ma souillure. »

Hâte, couvert de poussière, les vêtements déchirés par les ronces, les cheveux collés par la sueur, Ponce Pilate parvint à la rive marine. Qui eût reconnu sous ces haillons le représentant en Judée de la majesté romaine ?

Durant des jours, le procureur erra sur les grèves désolées ; cent fois, il tenta d'effacer la tache de sang ; cent fois, tandis qu'il commençait à procéder à cette purification, survenait un marin ou un pêcheur et, bien vite, Pilate s'en allait.

Toujours fuyant, il arriva au port de Joppé ; il vit un navire qui appareillait pour l'Italie.

— Je connais, se dit-il, dans ma belle patrie, des vallées tranquilles où chantent les ruisseaux ; je connais des lacs sur des plateaux sauvages, des rivières tumultueuses entre des berges abandonnées. Là-bas, je pourrai, dans une solitude paisible, me débarrasser de cette haïssable souillure.

Le capitaine consentit à prendre cet homme à son bord malgré son aspect misérable. Il accepta l'importante somme d'argent que lui offrit Pilate, mais il ne le logea pas pour cela dans la belle chambre du navire. Le procureur dut se contenter d'un coin à l'avant avec les esclaves et les barbares. « L'argent qu'il m'a donné, se disait le capitaine, est probablement de l'argent volé ; je puis le mal traiter et il n'osera pas se plaindre. »

Pilate restait à l'écart de ses pitoyables compagnons ; c'est à peine s'il osait hâtivement toucher à la grossière nourriture que l'on servait aux passagers de pont, tant il redoutait que l'on ne vît sur sa main cette tache de sang. La canaille le raillait de toujours tenir sa droite cachée sous sa toge.

— Tu as peur qu'on ne te la vole ! gouaillaient les hommes de l'équipage.

Il eût donné sa fortune pour qu'on la lui volât, si chose avait été possible !

Le procureur parvint à Rome. Il n'alla pas présenter ses hommages à César, ni lui faire son rapport ainsi que la loi l'exigeait de tout magistrat arrivant de province. Aucun de ses parents, aucun de ses amis ne furent avisés de sa présence. Il évitait de fouler le seuil des temples des dieux consolateurs, car nul ne doit se montrer souillé dans

la demeure des Immortels.

Dans une mauvaise auberge de Suburre, Pilate vivait caché. S'il en sortait, ce n'était qu'à la tombée du jour, lorsqu'il n'y a plus personne aux abords des fontaines.

Un soir, comme le soleil se couchait, le hasard mena le magistrat vers une vasque qui recueillait les eaux de l'Aventin. Nul être humain ne paraissait aux alentours. Le procureur plongea sa main dans le bassin de marbre que dominait une statue colossale d'Hercule.

Et voici que, en levant les yeux, il aperçut, grimpé dans les bras du colosse, un enfant qui l'épiait.

— Du sang ! du sang ! piailla le petit et, aussitôt, comme une volée de moineaux, d'autres enfants accoururent.

Pilate prit la fuite, mais, impitoyables, les enfants le poursuivaient en le montrant du doigt et en criant :

— Du sang ! du sang !

Le procureur quitta Rome, il suivit les bords du Tibre ; au milieu des immenses pâturages, dans la direction d'Ostie, il parvint à une crique protégée par des roseaux. Pilate s'accroupit, releva sa toge. « Qui me verra ici ? »

Et voilà qu'un grand bœuf aux cornes recourbées, qui était venu boire au fleuve, se mit à mugir en le regardant par-dessus les roseaux et tout le troupeau rejoignit le premier et toutes les bêtes secouaient la tête dans sa direction.

Le procureur abandonna les abords du Tibre ; il monta vers le Nord. Le magistrat, tel un voleur traqué pour son crime, évitait les villes où il eût pu rencontrer d'autres magistrats. Il n'osait même pas partager le repas frugal des paysans ou des bergers qui, avec cette générosité des campagnards, conviaient le fugitif à s'asseoir auprès d'eux. Il tirait de sa bourse quelques as, les mettait dans la paume d'une main et, furtivement, emportait le morceau de pain dont il allait se repaître dans sa solitude.

Sa fuite le mena en Provence. L'air était doux, le soleil gai, des chansons s'envolaient au vent. L'âme du procureur s'amollissait devant la nature heureuse. Il désirait tant participer à la fête des choses !

Au fond d'un vallon, il aperçut, serpentant parmi les figuiers et les oliviers, un ruisseau qui semblait l'appeler. Aussi loin que s'étendait la vue, il n'y avait pas de maisons habitées, pas de troupeaux au pâturage, pas d'enfants faisant l'école buissonnière. Pilate descendit dans le ravin, rejeta sa toge qui n'était plus qu'un lambeau, et dans cette source pure, il trempa sa main...

Il la retira comme si le liquide limpide et frais avait été de la poix brûlante car, tout à l'entour, des grillons le contemplaient. Les bestioles chantaient leur refrain monotone et Pilate croyait bien

comprendre qu'elles répétaient :

— Du sang ! du sang !

Le magistrat reprit ses haillons. Ses pas le portaient encore vers le Nord, au pays de la Gaule chevelue. Il était vieux maintenant, une barbe blanche tombait sur sa poitrine. Néanmoins, il n'avait pas la sérénité de la vieillesse vénérable : sa figure grimaçait de terreur et ses yeux viraient dans leurs orbites comme ceux des bêtes traquées.

Le Rhône roulait ses eaux majestueuses. Un peu au-dessous de Lugdunum, Pilate vit, un soir d'orage, un endroit si désert qu'il ne pouvait l'être plus. Il invoqua les dieux de Rome et ceux de sa famille et il plongea ses bras dans le flot. Celui-ci soudain s'anima. D'aval et d'amont s'attroupèrent autour de lui des poissons, petits et gros, et leurs yeux, qui ne se ferment pas, se fixèrent étonnés sur la tache de sang.

« Où donc, songea-t-il désespéré, trouverai-je la solitude, afin de me purifier loin des regards ? »

À l'horizon se profilaient les cimes altières et neigeuses des Alpes ; c'est vers leur massif imposant qu'il dirigea sa marche lassée. Par les monts et les précipices des Helvètes indomptés, le procureur errant grimpa. Des sources, des ruisseaux, des torrents le tentaient à chaque pas, mais, au sommet de cette cascade péniblement atteint, un chamois agile l'épiait ; dans le creux de ce roc veillait un ours à l'œil vif et curieux ; au pied de ce glacier, un grand aigle planait en dardant sur lui son regard perçant.

Brisé, rompu, lamentable, l'homme montait toujours, cachant sous ses haillons sa droite maculée.

Enfin, après des années de marche, Pilate arriva au milieu d'un massif plus particulièrement désolé ; il pénétra dans une sorte de cirque, ceinturé en haut par les arbres noirs de la forêt et dont la cuvette était un éboulis de roches noires. Tout au fond, un petit lac étendait ses eaux glauques. Ici, pas un homme, pas un oiseau, pas une bête à quatre pattes.

« Pourrai-je enfin me purifier en paix ? » s'écria-t-il.

Et voici que la grande voix de la montagne lui répondit :

— Pilate, tu en as fini de tes pérégrinations : tu peux ici laver le sang qui souille ta droite, nul ne te verra, nul ne te troublera. Jusque dans l'éternité, je veillerai sur ton repos.

Pilate ôta ses haillons. Il descendit dans le lac. Tandis qu'il lavait ses mains impures, il sentit autour de lui l'eau qui montait. Que lui importait ? Il frottait de toutes ses forces la tache sanglante et il semblait qu'elle devenait plus pâle. L'eau montait, montait, montait. Elle dépassa sa poitrine, bientôt sa tête seule émergeait et, lui, frottait toujours la tache ignominieuse. L'eau parvint à sa bouche, à son nez, à son front, l'eau lui couvrit la tête et alors on vit une main qui sortait

du flot glauque... Cette main était pure. L'homme avait expié.

La main disparut également. Il ne restait plus rien de Ponce Pilate qui fût visible aux yeux des vivants.

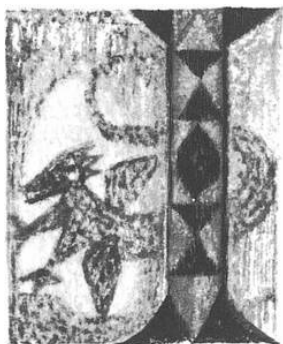
Le vieux guide termina son récit :

— Depuis lors, la montagne a tenu sa promesse. Personne ne peut troubler dans son repos le magistrat, enfin pardonné. Si donc quelqu'un jette dans le flot une pierre ou un bâton, le lac s'élève en tempête, afin de punir l'insulteur.

L'étranger lâcha la pierre qu'il tenait, et, lentement, il se détourna du lieu où dort de son dernier sommeil celui qui laissa condamner le Juste.



Le dragon de saint Bêat



L faisait très froid, la neige tombait en nappes épaisses, poussée par une bise glacée qui suivait la vallée de l'Aarè. La nuit avait envahi les bords du lac de Thun et le grand linceul blanc qui couvrait la terre assourdissait tous les bruits pour laisser sa valeur aux gémissements du vent.

Il fallait un grand courage ou être contraint par une dure nécessité pour se trouver dehors dans ces parages, à une telle heure, par un tel temps. Sur la rive du lac, cependant, un homme marchait. Si la nuit avait été moins sombre, on eût vu que c'était un vieillard ; une longue barbe blanche lui descendait sur la poitrine ; il était légèrement voûté, mais ses membres avaient encore toute leur vigueur ; il était maigre, sec et avait dû être, dans sa jeunesse, d'une taille remarquable. Sur son dos il portait un sac ; à la main, il avait un bâton, son bagage et ses armes.

Le vieillard, qui ainsi parcourait, la nuit, la région de Thun, en ce premier siècle de notre ère, se nommait Bêat. Bien des années plus tôt, il avait été connu dans le monde sous le nom de Suétonius. Il appartenait à une riche famille de la Bretagne – c'était alors le nom de l'Angleterre. Adolescent, il était venu à Rome, car son père souhaitait qu'il entrât dans l'administration de l'Empire, qu'il cessât d'être un barbare comme les siens l'avaient été et qu'il formât son esprit au foyer de la civilisation.

Suétonius avait longuement étudié sous la direction des meilleurs maîtres de la Grèce et de Rome ; des protecteurs puissants l'avaient présenté au divin empereur Claude ; il s'était créé des relations au

Palatin. On y aimait ce qui était original et cet étranger très blond, aux yeux bleus, à la carrure d'athlète, versé dans les arts de l'Hellade, sachant composer des poèmes tant en grec qu'en latin, jouant délicatement de la lyre, joyeux convive, cavalier intrépide, avait séduit César, les césariens, les courtisans et même les grands patriciens, qui boudaient la tourbe mêlée des amis de l'Empereur.

Suétonius avait été admis au rang de citoyen romain ; on envisageait de lui accorder une charge éminente. À lui de choisir.

Voici pourtant qu'un jour qu'il revenait d'une orgie au Palatin et qu'il avait renvoyé sa litière afin d'éclaircir, au contact de la fraîcheur matinale, ses idées obscurcies par le vin, il bouscula et renversa un pauvre homme âgé et chétif, qui ne s'écartait pas assez vite de son chemin.

L'ami de César, dans sa demi-ivresse, injuria le malheureux à terre, mais l'homme, en se relevant, lui dit simplement :

— Que la paix soit avec toi !

Plus que la fraîcheur du matin, cette parole dégrisa Suétonius ; il voulut savoir quel était celui qui répondait aux injures et aux brutalités par des souhaits pacifiques ; il sut que c'était un chrétien, un serviteur de l'apôtre Pierre. Malgré la distance sociale qui séparait les deux hommes, ils parlèrent ; le barbare fut émerveillé des propos qu'il entendit, il se laissa conduire à l'apôtre.

Pierre l'instruisit. Suétonius apprit la vanité de toutes les connaissances qu'il avait acquises ; il renonça à la charge qu'on lui offrait, méprisa les honneurs, s'éloigna de César et des amis de César, ne fréquenta même plus la demeure des nobles patriciens qu'il respectait jusque-là. Il se cantonnait dans la société des carriers, des esclaves, des artisans, des pauvres qui formaient la communauté chrétienne, et, un beau jour, de la main de l'apôtre, il reçut le baptême.

Alors un enthousiasme nouveau remplit le cœur de Suétonius, qui venait de se voir imposer le nom de Béat. Il voulut, bien que, maintenant, blanchi par l'âge, faire partager aux autres la foi qu'il avait acquise et il résolut d'aller enseigner, parmi les barbares, la religion du Christ.

Le peuple que Pierre, le prince des apôtres, lui avait désigné à évangéliser, était le peuple des Helvètes, farouches montagnards retirés dans leurs vallées et sur leurs cimes, à l'abri même de la civilisation romaine.

Hélas ! Béat n'avait guère remporté de succès. Lorsqu'il se présentait, le soir, dans les villages dispersés au flanc des montagnes, il était tout d'abord bien reçu, car l'hospitalité est une vertu que l'Helvétie a de tout temps pratiquée ; mais dès qu'il abordait l'objet de sa pérégrination, dès qu'il prononçait le nom du Dieu unique en trois

Personnes dont il était le serviteur, dès surtout qu'il s'attaquait aux dieux vénérés des tribus, aussitôt l'attitude de ses hôtes changeait. Ils craignaient qu'il ne fût envoyé par des esprits malfaisants, qu'il fût même l'un d'eux, qu'il n'attirât sur les hommes la colère des divinités tutélaires. On le chassait avec des menaces et parfois avec des pierres.

Chez les peuples primitifs, les nouvelles se propagent avec une rapidité extrême ; on sut bientôt, un peu partout parmi les montagnes, qu'un errant, ennemi des dieux de la race, parcourait le pays et jetait des sorts funestes aux habitants, à leurs troupeaux et à leurs biens. Dans un village riverain du lac de Thun, où il avait voulu s'abriter pour échapper à la tourmente de neige, une épidémie avait récemment décimé le bétail ; on croyait que Béat était la cause de ce malheur par sa présence dans la région et, non seulement on l'avait repoussé, mais il avait entendu siffler autour de lui des flèches. Le vieillard avait fui dans la nuit et la neige.

Harassé, transi, glissant à chaque pas, ou s'enfonçant jusqu'aux genoux dans des trous, Béat progressait laborieusement. S'il avait eu moins d'énergie, il se serait laissé crouler sur le sol pour attendre l'ensevelissement et la mort. Une voix intérieure le réconfortait : il savait, de science certaine, que son Dieu ne l'abandonnerait pas.

S'étant un peu écarté de la berge du lac, où la marche était trop pénible, l'apôtre grimpa le long du flanc de la montagne. Soudain, il distingua devant lui la bouche d'une immense caverne. Il y pénétra. La température était douce ; il sentit sous ses pieds un sable fin. Béat tomba à genoux.

— Merci, mon Dieu, s'écria-t-il, de m'avoir offert ce refuge.

À peine avait-il prononcé ces mots que la caverne retentit d'un rugissement effroyable, une horrible odeur de soufre remplit la grotte, une lumière trouble fit briller les facettes du roc et des stalactites qui pendaient à la voûte.

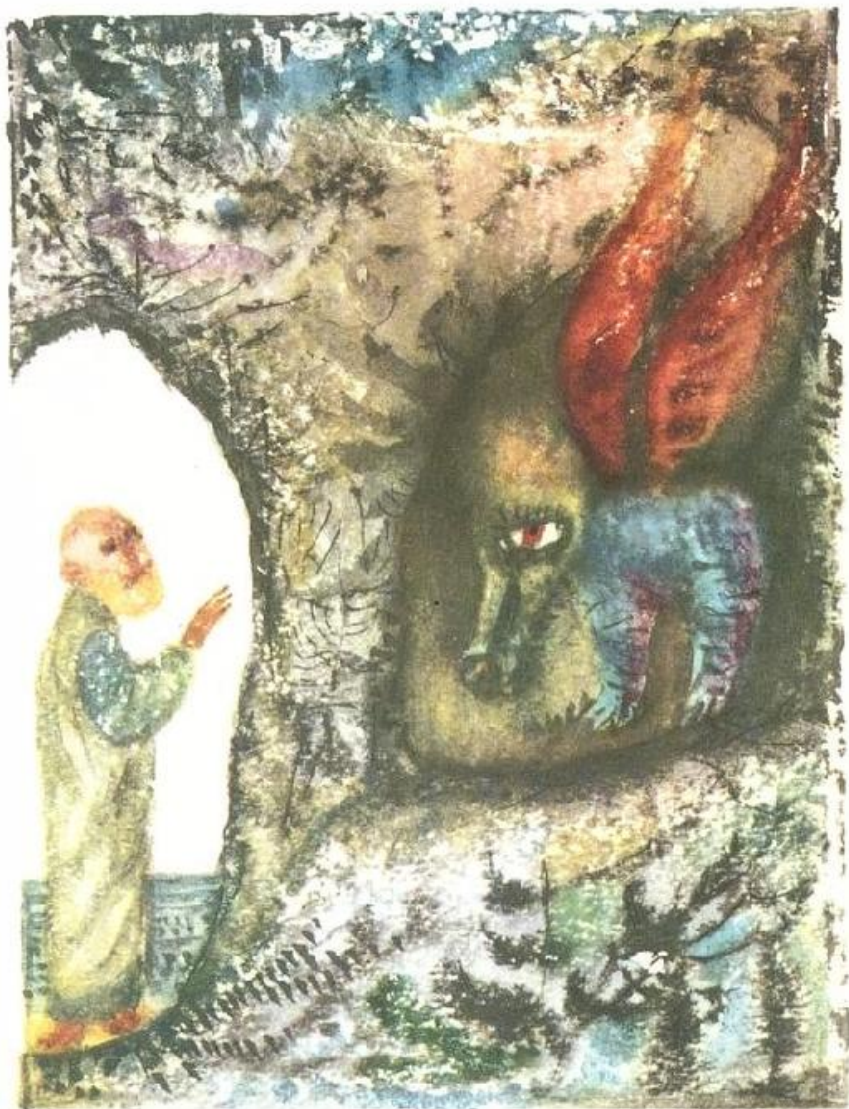
Le rugissement se répéta, la clarté devint plus vive et l'apôtre vit un monstre hideux qui s'avançait vers lui. C'était un dragon. Son corps était celui d'un serpent couvert d'écailles qui ressemblaient, tant elles étaient grosses, aux tuiles d'un toit ; il avait des pattes de lion aux griffes d'acier ; sur le dos, il portait des ailes et, autour de son front, brillait une sorte de couronne lumineuse qui, précisément, éclairait la grotte. L'œil unique du monstre luisait comme un soleil et, par ses naseaux, la bête lançait des flammes et une âcre fumée. L'apôtre eut le temps d'apercevoir la gueule ouverte du dragon, semblable à celle d'un crocodile géant, qui montrait quatre rangées de dents acérées.

Le monstre s'était élancé vers l'homme, déjà il le touchait presque, déjà le feu de ses naseaux faisait roussir sa robe, mais Béat traça en l'air le signe de la Rédemption.

— Frère Dragon, dit-il d'une voix calme, cède-moi cette demeure

dont j'ai besoin.

On vit alors cette chose inouïe : le monstre s'aplatit aux pieds de l'apôtre, il les lécha doucement de sa langue rugueuse comme celle des perroquets et, rampant à la façon d'un chien qui craint les coups de son maître, il sortit de la caverne. Quelques instants après, on entendit le bruit d'un plongeon formidable et les sifflements que fait le feu quand il touche l'eau. Le dragon s'était précipité dans le lac, dont jamais plus il n'est ressorti.



— Cède-moi cette demeure dont j'ai besoin...

Béat s'installa dans la caverne que le monstre lui avait abandonnée. Le lieu, s'il était sauvage, était commode ; une source d'eau pure jaillissait dans le fond de la grotte ; l'apôtre s'y désaltérait et il se nourrissait des racines des plantes qui poussaient en abondance sur la montagne.

Or, le bruit se répandit dans le pays que le dragon avait quitté son repaire, chassé par le vieillard, et, tout d'abord, les gens des alentours s'en émerveillèrent. Ces gens étaient, pour la plupart, des pêcheurs qui allaient sur leurs barques prendre ces excellents aalboks qui sont une spécialité du lac de Thun et que les savants appellent le « lasmo muroena ».

Le premier mouvement d'admiration passé envers cet homme qui avait vaincu le monstre féroce, les riverains du lac furent pris d'inquiétude. Ce dragon méchant et cruel qui, lorsqu'il avait faim, décimait les maigres troupeaux et même parfois engloutissait un homme, une femme ou un enfant, à l'écart des villages, était considéré comme une sorte de divinité. Afin de l'apaiser et d'éviter ses ravages, on lui apportait des moutons, des génisses, le meilleur de la pêche et ainsi s'imaginait-on s'assurer ses bonnes grâces.

À mesure que le temps s'écoulait sans que l'on vît reparaître le monstre, l'inquiétude augmentait dans la région. Les montagnards et les pêcheurs se réunissaient près des pierres sacrées dressées en l'honneur de leurs dieux.

— Depuis que le dragon a disparu, mes moutons meurent d'un mal mystérieux.

— Ma femme est malade.

— Je n'ai pas fait une seule bonne pêche.

— J'ai été pris de fièvres, qui ne veulent pas me quitter et qui mangent toute ma force.

— Mon feu s'est éteint et je n'ai pas pu le rallumer.

— Deux de mes moutons sont tombés dans un précipice.

Ainsi se lamentaient les riverains du lac de Thun. Il était indiscutable que tous ces malheurs étaient dus à la disparition du dragon. Celui qui était venu à bout du monstre, certainement par incantations et maléfices, avait, en même temps, jeté un mauvais sort sur toute la contrée. Pour se débarrasser de son pouvoir magique, il n'y avait pas d'autre moyen que de mettre à mort cet homme et, peut-être alors, le dragon reparaîtrait-il et rendrait-il sa protection à ceux qui vivaient du lac et autour du lac.

Seulement, lorsqu'il s'agit de mettre ce projet à exécution, des difficultés surgirent. Qui affronterait l'homme terrible qui avait terrassé le monstre invincible ? Des chasseurs hardis ou imprudents, qui s'étaient aventurés du côté de la caverne, rapportaient bien qu'il avait l'apparence d'un paisible vieillard. Des enfants – cet âge est sans

discernement – qui, désobéissant à leurs parents, s'étaient risqués dans les parages de la grotte, avaient été doucement interpellés par le solitaire. Ils avaient fui, point assez vite pourtant pour ne pas remarquer que sa voix était harmonieuse et sans méchanceté. Enfin, le fils d'un pêcheur, un garnement indomptable, avait rencontré le vainqueur du dragon qui était assis sur une pierre et qui semblait inattentif à tout, si ce n'est au paysage qui se déroulait à ses pieds. Le jeune drôle, à force d'entendre dire au village que le solitaire était une façon de génie ou de démon, avait voulu le toucher. Sortant de son rêve, le vieillard avait souri à l'enfant d'une façon si affectueuse que le drôle avait été tout rassuré ; puis le solitaire avait mis sa main sur la tête du petit garçon en un geste de bénédiction et, enfin, lui avait offert un morceau de bois curieusement taillé en forme de croix, auquel il semblait attacher une signification.

Tout cela était bel et bon, mais on sait que les esprits méchants, afin de tromper les hommes, n'hésitent pas à revêtir les apparences les plus inoffensives.

Un des anciens du village, expert en connaissances surhumaines et qui avait étudié auprès des druides des basses vallées, dicta un plan d'attaque.

— Si nous voulons être sûrs de réussir, prononça ce sage, il nous faut nous réunir tous, car nous ne serons jamais trop nombreux pour lutter contre un magicien qui a vaincu un monstre aussi redoutable que le dragon. D'autre part, il importe qu'aucun homme ne reste en arrière, car tous doivent affronter le même péril et il serait injuste que tous ne prennent pas les risques des maléfices que peut lancer ce sorcier. Je propose donc que les pêcheurs mettent leurs barques à flots et que les montagnards qui n'ont pas de barques se répartissent dans ces embarcations. La flotte, réunie au milieu du lac, se dirigera droit vers le point où est la caverne et l'on verra alors comment combattre ce terrible ennemi.

Des acclamations accueillirent ce discours sensé que le sage termina par ce conseil :

— Il est nécessaire que chacun se munisse de ses armes, que ceux qui ont des arcs et des flèches emportent leurs arcs et leurs flèches, que ceux qui ont des frondes et des pierres emportent leurs frondes et leurs pierres, que ceux qui ont une épée s'en ceignent, que les autres aient au moins un épieu.

Un jour d'été où le soleil se jouait sur le lac avec cette précision un peu brutale des après-midi menacés par l'orage, Béat, assis sur un roc devant sa caverne, admirait la nature et louait Dieu de l'avoir faite si belle.

Il ne fut pas sans remarquer le nombre inusité de barques qui, vers la même heure, quittaient les rivages ; il crut que le moment devait

être particulièrement propice à la pêche et il se contenta de s'intéresser au spectacle de ces petites voiles blanches sur le miroir bleu des eaux.

Bien qu'il ne fut pas très familier avec les coutumes des bateliers, il s'étonna de constater qu'au lieu de s'éparpiller comme ils le faisaient d'habitude, ils se dirigeaient tous vers un même point et s'y groupaient. Lorsque toutes les voiles se furent réunies au centre du lac, Béat les vit cingler avec ensemble dans sa direction.

Le tableau de cette flottille, s'avancant en ordre comme une troupe d'oiseaux aquatiques, émerveilla d'abord l'ermite, qui ne comprenait pas sa signification, mais bientôt il la saisit. À mesure que la flottille approchait et que l'on pouvait distinguer ce qui se passait à bord des barques, Béat s'aperçut que les hommes qui composaient les équipages tendaient vers lui des poings menaçants, des épieux et des glaives. Debout à l'avant de leurs embarcations, les pêcheurs hurlaient des menaces et des outrages, dont l'écho lui parvenait.

Confiant dans Celui qui ne l'avait jamais abandonné, Béat s'agenouilla.

— Vous qui m'avez donné la caverne du dragon pour abri, défendez-moi contre ces hommes qui ne savent ce qu'ils font.

Dieu ne fut pas insensible à la prière de son serviteur ; le soleil s'obscurcit et les nuages noirs accoururent de tous les points de l'horizon ; le tonnerre gronda, le vent souleva les eaux du lac. Les mariniers, d'abord surpris par cette tempête soudaine, se hâtèrent de baisser les voiles et de prendre leurs avirons. Leur haine était cependant plus forte que leur crainte et ils ne s'en retournèrent pas, ramant avec ardeur dans la direction de l'homme qu'ils voulaient exterminer.

Bravant la colère du ciel, indifférents à la bourrasque, aux vagues, aux grondements du tonnerre, les pêcheurs se rapprochaient toujours. Les hurlements de rage couvraient parfois la voix des éléments. Ils n'étaient plus qu'à quelques brasses du rivage, au pied de la petite plate-forme où priait le vieillard. Quelques mariniers, lâchant leurs rames, avaient saisi leurs arcs et leurs frondes ; des flèches, des pierres volèrent en l'air, à trop grande distance pour atteindre l'ermite.

Encore quelques instants et la flottille allait entrer dans les eaux plus calmes du bord, les hommes ivres de fureur allaient débarquer... Un éclair fendit les nuages, accompagné d'un claquement de tonnerre assourdissant : la foudre venait de frapper la surface du lac un peu en avant de l'étrave des premiers bateaux. C'est alors que se produisit un phénomène dont les traditions du pays ont conservé la mémoire : le lac, à l'endroit où l'avait touché l'éclair, s'embrasa. Ce fut une grande flamme, qui s'étendit comme une nappe de feu, séparant d'une barrière infranchissable la flottille de la retraite de l'ermite.

D'un même mouvement, les marinières firent virer leurs embarcations ; les cris de haine devinrent des cris d'épouvante. En désordre, la flotte se mit à fuir. La nappe de feu les poursuivait. Le lac, maintenant apaisé, avait l'air d'un immense brûlot. De toute la force de leurs bras, les marinières ramaient, mais le feu allait plus vite qu'eux et les rattrapait. Quelques-uns filaient en droite ligne, d'autres, frappés de folie, zigzaguaient désespérément.

Devant cette détresse le saint eut pitié ; il pria encore le Ciel d'arrêter sa vengeance, et cette fois encore, il fut exaucé.

Béat descendit au rivage ; sur la surface embrasée il étendit son manteau et le feu s'écarta. Alors l'ermite monta sur ce frêle esquif qui, de lui-même, vogua vers le milieu du lac. À mesure qu'il progressait, les nuages se dissipaient sur sa tête si bien que, lorsqu'il parvint au centre de l'étendue liquide, l'incendie était éteint et que le beau ciel bleu avait reparu.

Les bateliers témoins de ce prodige, revenus de leur terreur, firent voile vers celui auquel ils devaient leur salut. Ils ne menaçaient plus et, si leurs mains se tendaient dans sa direction, elles étaient suppliantes et désarmées, et leurs cris imploraient son pardon.

Debout sur son manteau déployé au milieu du lac, l'ermite se mit à prêcher et, quand il eut terminé, les pêcheurs retournèrent à leurs cahutes en louant le Dieu des chrétiens qui avait permis toutes ces merveilles(3).



Le val des fées.



U temps jadis habitait au-des-sus de Clarens un seigneur riche et cupide qui se nommait le baron de Chaulin ; son château s'élevait sombre et redoutable au milieu des hauts plateaux couverts de forêts de hêtres et de sapins.

Le baron de Chaulin n'aimait sur terre que l'argent. Sa cupidité, son avarice, étaient légendaires dans la région, si bien que les autres seigneurs se moquaient de lui et évitaient sa société. Le baron avait un fils, Albert, un beau jeune homme, aussi généreux que son père était avaricieux et dont le cœur était aussi tendre que celui de son père était dur et sec.

Le pauvre garçon n'avait pas la vie heureuse ; il ne possédait rien de ce qui fait l'agrément de l'existence des adolescents de sa classe ; jamais il ne pouvait aller à la ville ou prendre part aux réjouissances du voisinage, n'ayant pas les moyens de s'habiller bravement selon son rang ; en outre, tout déplacement nécessite quelque dépense et le malheureux ne possédait rien, ni un ducat, ni un florin, ni un denier. Ce qui, plus que la privation de plaisirs, peinait Albert, c'était la solitude de son cœur, c'était de n'avoir personne à qui ouvrir sa jeune pensée. Sa mère, la dame de Chaulin, était morte, il y a bien des années, de tristesse et de mélancolie ; son père considérait toute conversation qui n'avait pas trait à l'argent ou à la chasse – il était grand chasseur, non pour le plaisir que la chasse procurait, mais pour la nourriture que l'on y acquérait à peu de frais – comme inutile et oiseuse.

Albert errait donc désœuvré dans la région à remâcher son

amertume et aussi à décrire pour lui-même, en des vers naïfs, la beauté des choses, car le jeune homme avait une âme de poète.

Cette année-là avait été une année de particulière sécheresse, les sources s'étaient taries et, de façon précoce, les arbres avaient jauni, même les sapins résistants prenaient des teintes de rouille ; dans les vallées l'herbe était brûlée et les prairies ressemblaient à des tapis de chaume ; les bêtes souffraient, les vaches ne donnaient plus de lait, les moutons périssaient. De ce fait les revenus du seigneur de Chaulin se trouvaient réduits, aussi l'humeur du terrible baron était-elle encore plus exécrationnelle que de coutume.

Un jour qu'il se promenait dans la forêt, Albert rencontra une jeune fille dont la beauté le ravit.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Je me nomme Joliette, répliqua la jeune fille, qui portait si adorablement son nom. Je suis orpheline et j'habite avec mon oncle, qui est bûcheron et dont la hutte n'est pas loin d'ici. Il m'envoie chercher de l'herbe pour nourrir les lapins que nous élevons.

— Ma pauvre Joliette, s'écria Albert, tu auras bien du mal à trouver ce que tu cherches, car tout est desséché.

— Hélas ! quand je rentre sans provende fraîche dans mon tablier, mon oncle se met en colère et il me bat. Heureusement qu'une dame des bois m'a prise en affection.

— Une dame des bois ? s'étonna le jeune homme.

— Oui, une fée. La première fois que je l'ai rencontrée, je lui ai confié ma peine... depuis lors il n'y a guère de jours qu'elle ne m'apparaisse. Elle touche le sol de sa baguette et ; tout autour de moi, pousse une herbe fraîche et odorante que je n'ai qu'à ramasser. Ainsi je ne suis pas battue.

Bien que poète, Albert était un peu sceptique sur cette histoire de fées. Ce n'était pas au château de Chaulin que l'on se serait avisé de parler des dames des bois ; on aurait jugé que c'était perdre son temps. Pourtant Joliette avait dans la voix tant de sincérité, elle était si douce, si gracieuse que le jeune homme feignit, pour lui complaire, de croire à son conte. Il s'assit près d'elle et ils causèrent de bonne amitié.

Joliette, en voyant la simplicité, la pauvreté même de l'équipement du jeune homme, croyait avoir affaire à un villageois ; aussi n'était-elle pas intimidée et parlait-elle avec abandon.

Tous les jours ils se retrouvaient ; Albert était heureux d'avoir enfin une confidente et une amie. Sans révéler qui il était, il lui avouait sa détresse et son esseulement aux côtés d'un père dur, avare et indifférent. Joliette l'écoutait et le plaignait ; pour le distraire de ses sombres pensées, elle lui racontait ses entrevues avec les jolies dames des bois et, à son tour, Albert se montrait un auditeur attentif. Il

s'étonnait pourtant :

— Pourquoi jamais une fée ne m'est-elle apparue ?

— Elles ne se montrent qu'à ceux qu'elles connaissent et qu'elles aiment.

— Ainsi, à cause de moi, tu n'as plus d'herbe pour tes lapins et tu es sûrement battue ?

— Que nenni. Quand tu es parti, et que je prends le chemin de mon logis, ma fée vient à ma rencontre ; elle frappe la terre de sa baguette et l'herbe verdit comme d'habitude. Ma fée me sourit plus gentiment encore qu'autrefois.

L'amitié entre les jeunes gens si privés l'un et l'autre d'affection et de tendresse se mua bientôt en amour. Quand ils en devinrent conscients, ils firent le projet de se marier. Albert, rassemblant tout son courage, fit part à son père de ses intentions. Le baron de Chaulin entra dans une violente colère.

— Mon fils, s'écria-t-il, n'épousera jamais la nièce d'un bûcheron, une fille qui n'a ni sou ni maille. J'entends, dès à présent, que tu cesses de la voir.

Il n'était pas au pouvoir d'Albert d'obéir à son père. Malgré la crainte que celui-ci lui inspirait, il se rendait quotidiennement dans la forêt et rejoignait Joliette. Ses innocentes caresses, sa gaieté naïve, lui faisaient oublier ses chagrins.

— As-tu parlé à ton père ? demanda l'adolescente.

— Oui.

— Qu'a-t-il dit ?

— Qu'il réfléchirait.

Albert ne pouvait se résigner à contraster Joliette par la nouvelle de ce brutal refus ; il espérait qu'un événement surviendrait qui arrangerait les choses.

— Moi, j'ai parlé à mon oncle, continuait la nièce du bûcheron.

— Ah !

— Il a répondu que je pouvais aller au diable et qu'il serait content d'être débarrassé de moi !

Comme ils étaient, un jour, absorbés dans leur conversation, assis au pied d'un grand rocher, oubliant l'univers entier, les jeunes gens furent ramenés au sentiment de la réalité par un affreux blasphème. Le baron de Chaulin, entouré de ses serviteurs, se dressait auprès d'eux. Dans sa rage, le baron avait tiré son épée ; Albert se précipita devant sa petite fiancée, qui ne comprenait rien à la fureur de ce seigneur inconnu, pour la protéger de son corps ; mais quelqu'un d'autre avait surgi, une vieille femme vêtue de haillons, que personne n'avait vue jusque-là.

— Malheur ! s'écria la vieille, à qui touchera un cheveu de la tête de ces enfants, ils sont sous ma protection.

Le terrible baron fut secoué d'un grand éclat de rire :

— Quelle est donc cette radoteuse ? s'écria-t-il. Puis se tournant vers ses valets, il commanda : Saisissez-vous d'elle et qu'on la pende à cette branche.

Les serviteurs, aussi cruels que leur maître, se précipitèrent pour lui obéir ; ils saisirent la femme et l'amènèrent au pied d'un arbre, où déjà leurs camarades avaient attaché une corde. On passa le cou de la vieille dans le nœud coulant.

— Voilà pour lui apprendre à se mêler...

Le propos du baron se trouva interrompu par la surprise : à la corde ne pendaient que des loques ! À quelques pas de là, une belle jeune femme se tenait debout dans une robe d'or et de soie. Elle riait.

— Sorcière ou qui que tu sois, hurla le baron, que veux-tu ?

— Je veux, répliqua suavement la fée, que ces jeunes gens, sur lesquels j'étends ma bienveillance, se marient.

— Ouais, s'exclama le seigneur de Chaulin, je consentirai à ce mariage quand ce rocher pleuvra.

Et le rocher se mit à pleuvoir. L'eau glissait le long de la pierre, descendait en petites cascades et en minuscules rigoles, arrosant la terre desséchée. Devant ce prodige inouï, l'assurance du baron l'abandonna.

— Je consens au mariage, grogna-t-il à contre-cœur.

Joliette était ahurie de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait ; vivement Albert lui expliqua :

— Je ne t'ai pas dit que j'étais le fils du seigneur de Chaulin, cela t'aurait peut-être éloignée de moi. Maintenant, tu vois, tout va s'arranger et nous serons heureux.

Ravi, le cœur en fête, Albert suivit son père au château. C'était le lendemain que les préparatifs du mariage devaient commencer. Hélas ! le lendemain, le baron avait changé d'avis.

— C'est très joli de faire pleuvoir des rochers et je passerais sur la condition de la nièce du bûcheron, mais ce n'est pas une raison pour que j'accorde la main de mon fils à une fille qui n'a pas d'argent.

Cette fois, pour l'empêcher de désobéir à nouveau, le seigneur de Chaulin fit enfermer Albert tout en haut de la plus haute tour du château. Le jeune homme se désolait, se désespérait et pleurait jour et nuit.

Aussi inconsolable était la petite Joliette. Elle cherchait en vain dans les bois son fiancé ; elle devina ce qui s'était passé et osa venir jusqu'à la porte du château ; elle fut rudement repoussée. Comme elle rôdait, la nuit, au pied des murailles sévères, ne pouvant s'éloigner de l'endroit où vivait celui qu'elle aimait, elle entendit une voix qui venait de très haut : c'était celle d'Albert qui, de sa prison, l'avait aperçue.

— Oh ! Joliette, gémissait le prisonnier, je n'ai pas cessé de t'aimer ! Je t'aime plus que jamais, mais mon père ne veut pas de notre mariage parce que tu es pauvre. Je te jure que jamais je n'en épouserai une autre.

Joliette retourna dans les bois. Elle marchait devant elle en pleurant, n'osant pas retourner chez son oncle qui l'aurait certainement battue ; cheminant la figure cachée dans ses mains, elle entendit autour d'elle de légers frôlements, elle crut que c'était des oiseaux et elle ne fit pas attention. Pourtant les frôlements devinrent plus distincts ; elle leva la tête et se vit entourée par un cercle de jeunes femmes au visage un peu hâlé, à la chevelure entremêlée de fleurs et de feuillage et, parmi ces jeunes femmes, se trouvait la fée, son amie.

— Petite Joliette, gentille enfant, dirent les fées, nous connaissons la cause de ta tristesse ; nous savons que le méchant baron a rompu sa parole parce que tu n'as pas de biens. Nous savons qu'Albert t'aime et nous voulons votre félicité. Tends ton tablier.

La jeune fille obéit. Alors les fées mirent dans l'étoffe tendue des fleurs, des feuilles, des branches de fougères, des brins de mousse, tant et si bien que le tablier fut bientôt rempli.

— Ferme-le soigneusement, dit la fée amie de Joliette, et va au château ; demande à parler au baron. Que rien ne te rebute. Quand tu seras en sa présence, tu lui montreras ce que tu as dans ton tablier et il ne se refusera plus à ton bonheur.

Sur ces mots, les fées disparurent. La pauvre Joliette était bien embarrassée. Que voulaient les bonnes dames ? S'étaient-elles moquées d'elle ? Elle ne pouvait le croire, mais elle ne pouvait pas croire non plus que la vue des fougères, des fleurettes, des brins de mousse, changerait les résolutions du dur seigneur.

« Elles ont toujours été bonnes pour moi, songea la jeune fille, elles savent plus que je ne sais ; il faut que je leur obéisse. D'ailleurs, quel malheur peut-il m'arriver plus grand que celui d'être séparée de mon fiancé ? »

Joliette s'en alla donc vers le château ; elle frappa aux lourdes portes ; de gros molosses s'élancèrent en aboyant et en menaçant ses mollets nus ; elle fit mine de les caresser et les molosses s'écartèrent. Un homme d'armes l'apostropha durement en brandissant sa lance, elle lui dit doucement :

— Je veux voir le seigneur baron.

Elle franchit la sombre voûte, pénétra dans la cour d'aspect sinistre entourée de hautes murailles ; des archers qui jouaient aux osselets proposèrent de la jeter dans le puits ; en frissonnant, elle continua à avancer. Le sénéchal du château lui déclara qu'elle serait enfermée au cachot ; elle réclama simplement d'être menée devant le baron.

Pendant plus d'une heure, elle attendit dans une triste salle voûtée.

Tout à coup elle tressaillit : le baron venait d'entrer. Elle crut défaillir tant le visage du seigneur trahissait la colère. Que serait-ce lorsqu'il verrait ce qu'elle lui apportait ? Néanmoins, rassemblant toute son énergie, elle fit devant le baron une belle révérence et elle ouvrit son tablier.

À sa stupéfaction, ce tablier lui parut subitement si lourd qu'elle ne pouvait plus le porter. On entendit un bruit métallique et une pluie d'or s'abattit sur les dalles. Le tablier était plein d'or, des pièces de tous les pays, des plus vieilles et des plus récentes, des plus lourdes et des plus légères, des plus grandes et des plus petites, des florins, des couronnes, des ducats, des pistoles, des testons, des agnels d'or, des sous d'or, des écus d'or, de l'or, de l'or, de l'or...

Le baron de Chaulin était incapable de résister à la vue de tant d'or. Il fit aussitôt délivrer son fils et on célébra sur-le-champ le mariage des jeunes gens.

Que leur importait, à eux, l'or des fées ? Ils ne voyaient qu'eux-mêmes et le bonheur d'être unis l'un à l'autre. Ce fut dans le pays une grande rumeur. On se racontait l'histoire merveilleuse de Joliette mystérieusement dotée. Si le baron ne s'était guère préoccupé de savoir d'où venait cette fortune subite, les gens de la montagne n'avaient pas tardé à apprendre que c'était une fée qui l'avait donnée à la jeune fille. Tout le monde était reconnaissant à la dame des bois qui avait fait le bonheur de deux tendres et jeunes amoureux.

Il vivait à ce moment à Clarens une jeune fille à peu près de l'âge de Joliette et qui s'appelait Marianne. Marianne était fiancée à Abel qui était bien le plus méchant drôle que l'on pût imaginer. Il passait sa vie à godailler, à jouer aux dés et, souvent, il s'enivrait. Marianne n'était pas meilleure que lui, elle était paresseuse, coquette, médisante et elle faisait constamment pleurer sa pauvre mère, une veuve, qui n'avait pas de quoi lui fournir les colifichets et les atours qu'elle souhaitait.

— Tu es bien sotté, dit un soir Abel à Marianne en guise de madrigal, tu es bien sotté d'être là à te promener avec ton vieux jupon percé, tes pieds nus et ton mauvais fichu sur la tête.

Marianne se hérissa :

— Tu sais que ma mère n'a pas d'argent ; toutes les scènes que je lui fais ne peuvent lui faire donner ce qu'elle n'a pas. Si tu étais un homme, Abel, nous serions mariés depuis longtemps, et, par ton travail, tu gagnerais de quoi me vêtir à ton goût.

— Ha ! ha ! ricana le pilier de cabaret, c'est cela ! Tu voudrais que je me tue de travail pour que tu te pavanés en de riches toilettes. Ne compte pas sur moi pour ça, nous nous marierons quand tu auras une dot, mais pas avant. J'ai déjà bien assez à faire à trouver ce qu'il faut pour mes besoins personnels.

— Fainéant ! glapit Marianne.

— Pimbèche ! cria Abel.

On allait voir naître une altercation comme il en éclatait presque chaque fois que les jeunes gens se rencontraient ; ce fut Abel qui, le premier, recouvrit son sang-froid.

— Écoute, Marianne, dit-il plus calme, rien ne sert de nous disputer, nous ne pouvons nous marier faute d'argent, il conviendrait donc de nous en procurer.

— C'est à toi...

Abel ne permit pas à la conversation de s'égarer à nouveau sur des considérations laborieuses.

— Joliette est maintenant la bru du baron de Chaulin, grâce à l'or que les fées lui ont donné ; pourquoi ces fées ne feraient-elles pas pour toi ce qu'elles ont fait pour cette mijaurée ; tu sauras aussi bien qu'elle les attendre ? On dit que les dames des bois lui ont rempli son tablier de pièces d'or. Si elles en faisaient autant à ton égard, tu pourrais t'acheter tous les atours que tu voudrais et me donner, à moi, de quoi vivre selon mes goûts, qui ne comportent pas, tu le sais, de travailler.

Cette idée séduisit la jeune fille. Elle ne tarda pas une heure de plus à s'en aller dans la forêt. Ses nippes usées, malpropres, sa jupe trouée, son tablier rapiécé et son fichu sans couleur, lui donnaient bien l'apparence de l'indigence. Parvenue au cœur du bois, elle se mit à pleurer et à gémir, à se tordre les mains ; elle marcha ainsi jusqu'aux abords de la roche qui pleuvait. Elle commençait à se fatiguer et à vitupérer intérieurement contre les fées qui dédaignaient sa comédie, quand, tout à coup, une belle jeune femme au teint un peu hâlé se présenta devant elle. À ce teint, qui était la caractéristique des dames des bois, à la robe de soie d'or dont la belle femme était revêtue, aux fleurs tressées dans ses nattes, elle reconnut une fée.

— Qu'as-tu ? demanda la « fadette » de sa voix musicale, et pourquoi pleures-tu ainsi ?

Entrecoupant habilement ses paroles de sanglots, Marianne répliqua :

— Je pleure parce que j'aime Abel, un garçon de Clarens ; je suis pauvre et lui aussi ; il ne trouve pas d'ouvrage bien qu'il soit laborieux et notre pauvreté nous empêche de nous marier.

La fée sourit doucement, elle fit entendre un léger appel et aussitôt d'autres fées apparurent, toutes plus belles les unes que les autres, mais moins cependant que la première. Les dames des bois parlèrent entre elles en une langue harmonieuse que Marianne ne comprit pas et, ensuite, celle qui avait d'abord rencontré la jeune fille de Clarens lui dit :

— Tends ton tablier.

La jeune fille obéit. Alors les fées mirent dans l'étoffe tendue des fleurs, des feuilles, des branches de fougère, des brins de mousse, tant

et si bien que le tablier fut bientôt rempli. Tandis qu'elles réunissaient ces choses sans valeurs, Marianne éprouvait une déception. Était-ce là tout le cadeau des fées ? Ce n'était pas la peine de venir de si loin.

Lorsque le tablier fut plein, la fée parla encore :

— Ferme-le soigneusement, retourne chez ta mère et là tu pourras l'ouvrir.

Puis les fées disparurent.

Marianne furieuse reprit le chemin de Clarens avec sa légère charge. Elle grommelait tout en marchant :

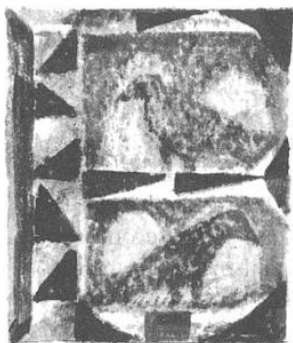
« Ces méchantes « faïes » se sont gaussées de moi. Si je rentre au village avec leur stupide présent, je serai la fable de tous et Abel m'injuriera de m'être laissée jouer. Mieux vaut que je dise que je n'ai pas rencontré les fées et que ma démarche a été inutile ».

Et ce disant, Marianne ouvrit son tablier et jeta avec mépris les brins de fougère, les tiges d'herbes, la mousse et les fleurettes sauvages, puis elle secoua son tablier ; point si bien cependant qu'il ne restât un brin d'herbe accroché dans l'une des déchirures de l'étoffe. Ainsi elle rentra chez elle.

À peine avait-elle mis le pied dans sa misérable demeure, qu'elle entendit un léger tintement métallique : une pièce d'or toute neuve et mince tombait par terre. C'était le brin d'herbe qui s'était changé en pistole.

Marianne éclata en sanglots, comprenant quel trésor sa désobéissance aux fées lui avait fait gaspiller.

Les corbeaux de l'ermite.



INSIEDELN est le lieu de pèlerinage le plus fréquenté de la Suisse. Admirablement situé, au milieu des hautes montagnes, dans une petite plaine arrosée par le Sihl et l'Alpbach, un célèbre couvent de Bénédictins attire les pèlerins du monde entier, qui viennent y vénérer une image noire de la Vierge. Fait à noter : cet important centre catholique fut le lieu où s'exerça pour la première fois la prédication de Zwingli, le grand animateur de la Réforme dans les pays helvétiques.

À peu près sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le monastère et qui était recouvert par une épaisse et sauvage forêt, vivait, sous le règne de Charlemagne, un saint anachorète nommé Meinrad. Ce n'était pas un ermite comme un autre que ce Meinrad ; il avait été un preux chevalier, célèbre pour ses victoires, vaincu dans les combats et réputé invincible, et il appartenait à une haute lignée. Touché par la grâce, il avait résolu de fuir le monde, de s'enfermer dans la solitude.

Avant de s'éloigner à jamais des cités des hommes, Meinrad avait, en passant par Zurich, rendu visite à Hildegarde, la sainte abbesse des Bénédictines, qui lui fit présent d'une image noire de la Vierge. Il l'emporta dans sa retraite et la plaça sur l'autel du rustique oratoire attenant à la cabine qu'il construisit de ses mains.

Les Vierges noires étaient fort répandues à l'époque ; elles venaient de Terre Sainte et leur couleur, due aux essences de bois dans lesquelles on les sculptait, passait pour être une allusion à cette parole du psalmiste : « Je suis noire, mais je suis belle. » *Nigra sum sed formosa.*

La statue noire était l'unique bien de Meinrad, et le centre de sa vie. Elle avait fait, disait-on, des cures miraculeuses. Des seigneurs, des chevaliers, des princes même, venaient parfois, de loin, jusque dans la solitude des forêts pour mettre leurs hommages aux pieds de la Vierge miséricordieuse.

Tous connaissaient Meinrad, quelques-uns étaient ses parents, ses amis, ses anciens compagnons d'armes, quelques-uns ses loyaux adversaires. Ils lui parlaient des grands coups d'épées donnés et reçus, des guerres, des joutes. Lui, secouait la tête et ne voulait pas se souvenir.

Ces nobles pèlerins ne se présentaient pas les mains vides. Ils apportaient des offrandes proportionnées à leur générosité, leur fortune, leur piété ou l'importance de la grâce qu'ils sollicitaient. L'ermite n'avait garde de refuser ces dons qu'il ne considérait pas comme faits à lui mais à la Mère de Dieu. Jamais il n'en utilisait à son profit le moindre denier. Il avait fait vœu de vivre pauvre autant que le plus pauvre d'entre les hommes ; sa nourriture n'était que de fruits sauvages, de racines et du fromage de quelques chèvres qui partageaient sa solitude. Les présents qu'il recevait et qui avaient fini par constituer un petit trésor étaient entassés au fond d'un trou creusé dans le sol de sa cabane et que refermait une pierre. Lorsqu'un pèlerin pauvre venait visiter son ermitage, Meinrad puisait dans son trésor et en tirait quelques pièces qu'il remettait à ceux qui étaient dans le besoin.

Au milieu de cet isolement, troublé seulement par de rares visites, l'ermite ne se laissait distraire de la prière et de la méditation que par les soins qu'il donnait à deux hôtes fidèles.

Il s'agissait de deux corbeaux venus un jour par hasard et qui s'étaient attachés au saint homme pour la douceur de son geste et de sa parole. Tant qu'ils le voyaient en prière, les deux oiseaux respectaient son recueillement, évitant même de faire entendre leur peu harmonieux ramage, mais aussitôt que Meinrad quittait son oratoire, ils s'élançaient vers lui. Ils se perchaient sur son épaule, croassaient doucement à ses oreilles. Pendant qu'il prenait son frugal repas, ils demeuraient à le contempler et Meinrad partageait avec eux son modeste festin. Ces oiseaux aimaient tellement l'ermite, ils s'éloignaient si peu de sa retraite, qu'il lui suffisait de les appeler pour qu'on les vît accourir joyeusement à tire-d'aile.

Les pèlerins connaissaient bien les corbeaux de Meinrad ; la docilité de ces animaux, d'ordinaire sauvages et qui fuient la compagnie de l'homme, leur était un sujet d'admiration et, dans leurs récits de voyage, les oiseaux noirs jouaient toujours un rôle important.

Ainsi vieillissait l'ermite ; sa barbe se faisait plus blanche, ses épaules se voûtaient et l'ardeur de sa foi s'accroissait de jour en jour et

tous ceux qui l'avaient contemplée se retiraient émerveillés par son grand calme et sa douceur angélique.

Or, vers ce temps, vivaient à Zurich deux mauvais garçons, Hettol et Galswerd. Tous les deux riches et orphelins, ils avaient perdu au jeu et dissipé dans la débauche le patrimoine de leurs parents. Un beau jour, ils se trouvèrent l'un et l'autre dans la plus extrême indigence. Leurs maisons, leurs chevaux, leurs meubles et jusqu'à leurs beaux habits avaient été vendus par leurs créanciers ; ils en étaient réduits à mendier dans les rues et, comme on les connaissait, comme leur triste réputation les précédait, ils voyaient toutes les portes se fermer devant eux. Leurs compagnons de plaisirs, qui avaient été leurs inséparables au temps de leur splendeur, s'écartaient d'eux pour n'avoir point à leur venir en aide ; les tavernes et les auberges dont ils avaient été les clients assidus leur refusaient jusqu'à une croûte de pain.

— Qu'allons-nous devenir ? demandait Hettol à Galswerd.

— Il ne nous reste qu'à nous jeter dans le lac, répliquait l'autre.

— Il n'y a donc pas au monde une personne charitable qui nous viendrait en aide ? Je suis certain que si nous pouvions avoir seulement un peu d'argent, nous saurions bien regagner aux dés de quoi poursuivre notre belle existence.

— Une personne charitable ! s'écria Galswerd. J'en connais une, ou du moins j'en ai entendu parler.

— Et qui est-ce ?

— Un ermite qui habite à quelques lieues d'ici en pleine forêt.

— J'ai ouï célébrer les vertus de ton anachorète, gouailla Hettol, mais crois-tu que ce saint homme ait de l'argent ?

— Sans aucun doute. Je sais des seigneurs qui lui ont remis des dons importants et on affirme qu'il ne fait aucune dépense pour lui-même.

— Peut-on faire un emploi plus stupide de ses biens que de les garder inutilisés !

— Il les destine aux pauvres.

— Supposes-tu qu'il voudra nous donner l'argent de ses pauvres pour jouer aux dés ?

Galswerd haussa les épaules.

— Sot ! Tu penses bien qu'il ne saurait être question de lui parler de nos projets. Nous nous présenterons comme de misérables pèlerins – et ce ne sera pas mentir tout à fait, car, si nous ne sommes pas pèlerins, nous sommes bien misérables – et nous lui demanderons l'aumône.

Les deux jeunes gens n'avaient guère les moyens de chercher une autre alternative ; ils avaient emprunté à tout le monde, extorqué sous de fallacieux prétextes des sommes diverses à tous ceux qu'ils connaissaient, ils ne jouissaient plus du moindre crédit. S'étant procuré des bâtons de pèlerins, ils prirent donc le chemin de l'ermitage. Sous leurs habits usés et salis, ils avaient l'aspect

d'authentiques mendiants et n'étaient pas obligés de forcer leurs personnages.

Quelle meilleure recommandation auprès de Meinrad ? Dès qu'il les vit, il eut pitié d'eux. Aucune détresse ne le trouvait indifférent. Il leur fit un accueil chaleureux et les mena dans son petit oratoire où ils s'agenouillèrent, avec les marques d'une fervente piété, devant la statue noire. Étant restés un bon moment en oraison pour s'attirer la bienveillance de l'anachorète, ils firent part au saint homme de leur misère. Celui-ci fut touché, il les entraîna dans sa hutte, il leur servit du fromage arrosé d'une pure eau de source. Les jeunes gens mangèrent de grand appétit.

Tandis qu'ils étaient en train de se restaurer, deux corbeaux vinrent se percher auprès d'eux.

Hettol fit un geste d'impatience, Galswerd menaça les bêtes de son bâton. Doucement Meinrad s'interposa :

— Ces corbeaux, dit-il, sont mes compagnons et mes amis, il ne faut pas leur faire de mal. Du reste, il ne faut causer de peine à aucune bête. Les animaux sont des créatures de Dieu tout comme nous, ce sont nos frères inférieurs. Ils sont sur la terre pour nous aider et nous servir et, en revanche, nous leur devons notre protection. Ces oiseaux vous paraissent laids, peut-être, parce que vous ne les connaissez pas ; cependant ils sont capables de fidélité et d'attachement, ce sont là des vertus qu'il faut honorer partout où on les rencontre.

Les jeunes gens écoutèrent ces paroles de bonté avec un apparent respect mais, comme l'ermite s'éloignait pour remplir une cruche d'eau, Hettol dit tout bas à son ami :

— C'est surtout dans le bouillon que je respecterais la vertu de ces corbeaux.

Bien entendu, il ne fut plus question de cela lorsque Meinrad revint s'asseoir à côté d'eux, Hettol avait préparé une fable attendrissante pour expliquer l'infortune de son compagnon et la sienne. Ils s'étaient, dit-il, dépouillés afin de racheter un de leurs parents tombés en captivité. Ce parent, revenu, ne les avait payés que d'ingratitude et les laissait végéter dans l'indigence. Ils n'avaient plus d'autre ressource que d'en finir avec une vie qui leur pesait car, pour trouver du travail, il fallait du temps et ils n'avaient pas de quoi subvenir jusque-là à leurs besoins.

Touché par ce récit, Meinrad se dirigea sans aucun mystère vers son trésor, il souleva la pierre qui en bouchait l'entrée et prit deux pièces d'or qu'il remit à ses visiteurs. Avec force remerciements, après une nouvelle visite à l'oratoire, les deux chenapans quittèrent leur excellent hôte.

Ils ne s'éloignèrent pas beaucoup de l'ermitage. À peine arrivés à quelques centaines de pas, ils firent halte.

— Que ferons-nous de deux misérables pièces d'or ? demanda Hettol à son compagnon. Quand nous nous serons procuré des vêtements dignes de notre rang, que nous nous serons remis par quelques fins repas de notre jeûne qu'a bien mal rompu le fromage de l'ermite, nous aurons à peine de quoi tenter la fortune.

— Je suis de ton avis, répliqua Galswerd. Pour ce qu'il fait de son argent, l'ermite eût pu se montrer plus généreux.

— Tu as vu son trésor ?

— Je l'ai vu et il m'a semblé qu'il était bien garni, quoique je n'aie pas pu en jauger la profondeur.

— Il n'est guère défendu, fit remarquer Hettol.

Un moment de silence, et Galswerd reprit :

— N'importe quel vagabond peut passer un jour et vider sa cachette.

— Le vagabond ne pourra manquer de faire une avantageuse affaire.

— Pourquoi laisser à d'autres le soin d'exécuter ce qu'il nous est si facile de faire nous-mêmes ?

Un nouveau silence.

— Tu as raison, dit Hettol hésitant. Cependant ce fut jadis, dit-on, un vaillant chevalier, dont le bras était justement redouté.

— Nous sommes deux.

— Et nous le surprendrons pendant son sommeil, rétorqua l'autre, gagné par la confiance de son ami. Qui donc pourra jamais supposer que c'est nous qui avons fait la chose ?

— Personne ne sait que nous sommes venus ici.

— Ce n'est sans doute pas avant plusieurs semaines qu'un pèlerin découvrira le cadavre du saint homme et on mettra sa mort sur le compte de rôdeurs.

Les jeunes gens s'enfoncèrent dans le fourré. Quand la nuit fut tout à fait venue, que toute la nature fut endormie, Hettol et Galswerd reprirent le chemin de l'ermitage. Sur son grabat, Meinrad dormait du profond sommeil de ceux qui ont la conscience pure. Dans le timide clair de lune, les mauvais garçons virent la tache de sa chevelure et de sa barbe blanches au-dessus de sa robe de bure.

Ensemble, les jeunes gens s'élancèrent, Hettol maintint les bras de l'ermite tandis que Galswerd lui serrait sauvagement le cou. Le vieillard se débattit faiblement et puis il se raidit pour l'éternité.

— Ça y est, s'écria Galswerd. Et maintenant, à nous le trésor !

Il avait à peine fini de parler qu'un double croassement furieux déchira la nuit. Les assassins sortirent et virent les corbeaux apprivoisés de l'ermite qui voletaient très bas à la porte de l'abri ; ils ramassèrent des pierres et les lancèrent aux oiseaux, mais ceux-ci continuèrent leur manège.

— Laissons-les crier, railla Hettol, ils n'auront qu'à se chercher un autre maître. Occupons-nous de choses sérieuses.

Le butin que recueillirent les deux amis dépassa de beaucoup leurs plus folles espérances. Ils en firent un rapide partage, et remplirent leurs escarcelles vides de pièces d'or et d'argent, d'éperons et de boucles d'or, de pierres précieuses. En sortant du lieu du crime, ils furent à nouveau assaillis par les cris des corbeaux, ils leur jetèrent encore quelques cailloux et redescendirent sur Zurich.

Dès le lendemain, on vit reparâître Hettol et Galswerd vêtus comme des princes ; les tavernes qui avaient été jadis leur séjour de prédilection reçurent à nouveau leur visite. Ce furent des festins continuels, des beuveries interminables, des parties de dés folles. À ceux qui s'étonnaient de les voir tout à coup si riches, ils expliquaient qu'ils avaient empoché un don important d'un de leurs parents. Ils achetèrent une maison qu'ils voulurent magnifique et où ils convièrent les mauvais garnements de leur espèce.

Un matin, en sortant, Hettol éprouva un frisson ; un croassement venait de frapper son oreille, un croassement haineux, bruyant, agressif, un croassement qu'il reconnaissait. Il leva la tête et aperçut un corbeau qui volait au-dessus de lui. Il s'en alla où il avait affaire, le corbeau l'accompagna ; il rentra, l'oiseau était toujours avec lui.

Un peu après, son ami, Galswerd, avait quitté leur commune demeure. Un saisissement l'avait arrêté sur le seuil. Au-dessus de sa tête un corbeau croassait. Pendant toute la matinée l'oiseau ne le quitta pas et il l'escorta jusqu'à sa maison lorsqu'il y rentra.

Dorénavant jamais Hettol ni Galswerd ne quittèrent leur logis sans qu'un corbeau ne les accompagnât, toujours croassant, toujours menaçant. Ils feignaient l'indifférence, leurs amis pourtant leur demandaient :

— Quels sont donc ces oiseaux qui semblent vous suivre ?



Dorénavant, jamais Hetoll ni Galswerd ne quittèrent leur logis sans qu'un corbeau ne les accompagnât...

Ils haussaient les épaules et répondaient que les corbeaux n'étaient pas des volatiles si rares que l'on dût s'étonner d'en apercevoir dans la ville.

À part ce léger ennui, les assassins paraissaient avoir tout pour être heureux ; nul ne pouvait lire dans leur cœur la peur qu'ils éprouvaient lorsqu'ils voyaient un corbeau s'élancer pour leur faire escorte ; nul témoin ne savait avec quelle angoisse ils levaient la tête chaque matin, espérant en vain que la vigilance des oiseaux noirs se lasserait. Ils étaient toujours là, les corbeaux, perchés sur le toit de la maison.

Soudain une rumeur traversa Zurich ; un chevalier dont la femme était malade s'était rendu à l'ermitage de Meinrad et il avait trouvé le vieillard étendu sur son grabat, non point altéré par la mort, mais portant autour du cou la marque de mains assassines. Le chevalier était revenu apporter la triste nouvelle et Zurich prit le deuil. Il n'était pauvre ni riche qui ne vénérât l'anachorète. Même ceux qui ne l'avaient jamais vu le connaissaient par le récit des pèlerins et admiraient sa douceur, sa piété et sa charité.

La justice seigneuriale fut alertée. Les magistrats se transportèrent jusqu'à l'ermitage pour faire leur enquête et ils constatèrent à leur tour les traces du crime, virent le trésor vide, aperçurent les chèvres qui erraient mélancoliquement.

— Comment se fait-il, remarqua un des juges qui avait visité plusieurs fois Meinrad, que les corbeaux apprivoisés du saint personnage ne soient plus là ?

— Les animaux, répliqua sentencieusement un de ses collègues, sont comme les humains, ils ne restent attachés à un être qu'autant qu'ils y trouvent leur intérêt. Ne recevant plus leur pâture de la main de l'ermite, ils ont déserté ces lieux.

— Je ne suis pas de votre avis, messire, répliqua l'autre, ces corbeaux aimaient le solitaire et je suis étonné qu'ils ne soient pas demeurés à garder son cadavre.

L'assassinat et le vol étant manifestes, les magistrats se mirent à informer dans la région. On interrogea les vagabonds, les mendiants, les gens sans aveu de la ville et des environs, mais tous purent établir qu'ils n'avaient pas été à l'ermitage et aucun d'eux ne fut trouvé en possession d'or ou d'argent suspect.

C'est alors qu'un mauvais ami d'Hettol et de Galswerd les accusa, faisant remarquer qu'ils avaient reparu tout à coup très riches, quoiqu'on les sût ruinés. On n'ignorait pas qu'ils étaient sans moralité ni scrupules et, comme il arrive en pareil cas, chacun vint exposer aux juges les traits de noirceur que l'on pouvait leur imputer.

Hettol et Galswerd furent convoqués au tribunal. Les magistrats les interrogèrent sévèrement mais, eux, s'en tinrent à leur récit et il était bien difficile de prouver qu'il fût faux.

L'interrogatoire tournait à l'avantage des accusés.

Le doyen des juges estimait que, malgré les soupçons que l'on pouvait tirer de l'immoralité des accusés, il n'y avait rien de positif à leur reprocher.

— Ceux qui les chargent ne valent pas mieux qu'eux, prononça-t-il. Nous ne pourrions les condamner sur de vagues présomptions. Il faudrait un témoignage décisif et nous ne l'avons pas.

Les autres magistrats hésitaient. Il leur répugnait de rendre la liberté à ces mauvais garnements.

Tandis que le tribunal délibérait, la salle fut remplie par un double et bruyant croassement : par la fenêtre ouverte, deux corbeaux étaient entrés. Ils voletèrent un moment autour de la pièce et vinrent s'abattre sur la tête des deux accusés.

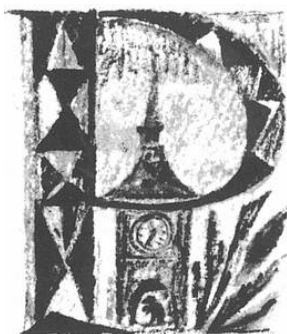
— Les corbeaux apprivoisés de Meinrad ! s'écria celui des juges qui connaissait l'ermite. Je vous avais bien dit, messire, qu'ils n'abandonneraient pas leur maître, ajouta-t-il en se tournant vers le doyen. Ils se sont faits justiciers. Voilà le témoignage décisif que vous réclamiez.

Le tribunal, un instant plus tôt incertain et enclin à acquitter, fut bouleversé par ce phénomène. Les deux amis furent jetés en prison, et le peuple qui connaissait toute l'histoire se rassemblait au pied des murs de la geôle et réclamait le châtiment des coupables. Le jugement fut rendu, Hettol et Galswerd condamnés à mort. Sur la place de Zurich se dressa le double gibet et, quatre mois après leur crime, les assassins y furent pendus.

Durant les formalités de l'exécution, les corbeaux volèrent autour du gibet et, quand tout fut fini, ils s'abattirent sur les suppliciés et, de leur bec pointu, leur crevèrent les yeux.

Cette légende de saint Meinrad n'est pas oubliée des gens de Zurich. À l'endroit même où eut lieu l'exécution, s'élevait jusqu'à ces dernières années une auberge dont l'enseigne était un corbeau noir, perpétuant ainsi le souvenir de ces oiseaux qui, au-delà de sa mort, servirent leur maître et firent punir ses meurtriers.

Les ours de Berne.



EU de villes en Europe offrent un aspect plus noble et plus grandiose que la cité de Berne, la capitale de la République fédérale. Bâtie sur un plateau qui domine d'environ trente-cinq mètres la splendide rivière de l'Aar, Berne s'enorgueillit de ses belles demeures construites en pierre de taille, de ses arcades ; de ses fontaines d'eau courante, de ses places aux proportions harmonieuses, de sa cathédrale, de ses palais et de ses tours.

Il y a quelques années encore, de très nombreuses enseignes illustraient les façades de ses maisons et quelques-unes des plus anciennes étaient intimement liées aux événements de la vie de la cité, telle cette botte de fer battu qui pendait devant la porte d'une auberge, curieuse enseigne, on en conviendra.

En 1602, le maréchal de Bassompierre venait, au nom de Henri IV, de sceller avec les Suisses, qui avaient si bien servi la cause du roi de France, un traité d'alliance perpétuelle.

Bassompierre avait été admirablement reçu à Berne ; il avait été fêté par les bourgeois, auxquels il avait été tout de suite sympathique par son caractère enjoué et cordial. Les affaires qu'il avait à traiter étant terminées, le maréchal s'engagea avec sa suite sur le chemin du retour. Il se mettait en route, quand, sur une place, il rencontra les treize délégués des treize cantons helvétiques(4) qui venaient une dernière fois lui faire les adieux et lui souhaiter bon voyage.

En Suisse, il n'était pas d'usage de prendre congé de quelqu'un sans boire à sa santé et, plus on buvait ; plus on montrait la sincérité de ses souhaits. Chaque délégué tenait à la main un hanap, un de ces grands

pots d'argent qui contenait la valeur d'une bouteille. Les treize, l'un après l'autre, vidèrent leur hanap à la santé de Bassompierre, à celle du Roi, à la prospérité du royaume de France et de la République helvétique, à la longue durée de l'alliance et de la paix.

Bassompierre se trouva fort embarrassé. Comment pouvait-il répondre dignement à de si amples libations ? Il eut une inspiration. Il retira sa botte, y fit verser treize bouteilles de vin et, dans cette coupe improvisée, il but à la santé de ses hôtes, de leurs familles, de leur pays. Il s'en alla au milieu des acclamations et la botte de fer, pendue à la façade de l'auberge, perpétue le souvenir de ce bel exploit.

De toutes les images qu'offrent les enseignes bernoises, la plus répandue est certainement celle de l'ours. L'ours, à Berne, joue un rôle considérable ; les armes de la ville et du canton ne sont-elles pas « de gueules à la bande d'or chargée d'un ours de sable passant » ? L'ours, c'est le signe distinctif de Berne, la racine même de son nom(5).

On raconte que Berthold V, duc de Zaehringen, qui vivait au douzième siècle et dont le château s'élevait sur l'emplacement de la ville actuelle, eut l'idée de fonder autour de son bourg une cité fortifiée. Il donna à l'architecte Cuno de Bubenbergh l'ordre de dresser des murs et de creuser des fossés. L'architecte s'exécuta ; des propriétaires des environs, las des déprédations des brigands rapaces, vinrent y chercher refuge et protection ; de jolies demeures s'édifièrent à l'abri des murailles et il ne manqua plus rien à la ville si ce n'est un nom.

Berthold avait de grandes qualités, mais il manquait d'imagination. Il réunit dans son château une foule de seigneurs et de gens importants de la région, il leur offrit un grand banquet et, à la fin du repas, il leur demanda de lui suggérer une appellation pour la cité nouvelle.

Les copieuses libations, les plats lourds et nombreux avaient sans doute affecté le cerveau des invités, car tous proposèrent des noms ridicules, ou déjà employés, ou d'une banalité déconcertante. Désolé de voir qu'il avait fait tant de frais pour rien, le duc eut une inspiration :

— Demain nous irons à la chasse et le premier animal que nous tuerons donnera son nom à la ville.

Cet avis fut unanimement approuvé.

— Le lendemain, dès l'aube, les hôtes du duc, jeunes et vieux, étaient à cheval ; les trompes sonnaient, les chiens étaient découplés et le joyeux escadron s'élança vers la forêt. On chassa tout le jour, d'ailleurs sans succès. Les chiens avaient beau chercher, donner de la voix, flairer les pistes, on ne parvint à faire lever que quelques lièvres méprisables ou des merles insolents.

La nuit tombait. Il fallut se décider à rentrer au château. Tout le

monde était de méchante humeur et Berthold plus que tous les autres, car il considérait cet échec comme un mauvais présage. On arrivait en vue des tours et à proximité des remparts de la cité sans nom quand, tout à coup, les chiens entrèrent en fureur. Les chasseurs se précipitèrent et ils aperçurent un grand ours gris d'une puissance formidable, qui tenait tête à la meute.

Le duc de Zaehringen était renommé pour sa force et son adresse ; il saisit un épieu et le lança dans la direction de l'ours qu'il atteignit en plein cœur.

À la place où le fauve avait été abattu, on éleva une porte qui fut la porte de Stalden, auprès de laquelle on peut encore lire cette inscription :

Hier erst Baer fang(6).

Et voilà ce qui explique le nom et les armes de Berne.

L'ours n'est pas seulement taillé dans la pierre sur le fronton de l'Hôtel-de-ville, sur la tour de l'horloge, sur les fontaines. Il y a aussi à Berne des ours en chair et en os, que l'on conserve avec amour comme les Romains gardent leur louve symbolique.

La fosse aux ours, but de promenade dominicale des Bernois, est maintenant sur la rive droite de l'Aar ; on aime à leur porter du pain, des gâteaux ou des fruits dont ces animaux sont très friands. Jadis, la fosse aux ours se trouvait au cœur même de la ville, près des murs de la prison.

Il ne faudrait pas croire que les ours de Berne soient des va-nu-pieds. Au début du XVII^e siècle, une vieille fille fort riche de la cité légua, en mourant, soixante mille livres de rentes pour l'entretien de ces bêtes. La famille de la défunte s'éleva contre ce legs, d'autant plus que la testatrice n'avait laissé qu'une rente de cinq mille livres à l'hôpital de Berne pour y fonder un lit en faveur de ses parents. Il y eut un procès que les ours gagnèrent.

Ils étaient maintenant de riches rentiers, ces ours, car soixante mille livres-or au XVIII^e siècle représentaient une jolie fortune. Afin de gérer leurs biens, on leur nomma un fondé de pouvoir, un tuteur, lequel eut un hôtel et un carrosse.

Mais les ours ?...

Le tuteur offrait de somptueux dîners, de belles réceptions ; chez lui on dansait, on donnait la comédie.

Mais les ours ?...

Rassurez-vous. Les ours, véritables propriétaires de tant de revenus, ne manquaient pas d'en profiter ; leur gardien prit le titre de premier valet de chambre et son aide celui de deuxième valet de chambre.

Mais les ours ?...

Nous y arrivons. Les ours ne furent plus jamais battus qu'avec une

canne en jonc véritable et ornée d'une pomme d'or. Vous voyez bien que l'on avait songé à eux.

Rien n'est éternel sur notre planète. La Révolution française éclata. On pourrait croire que cet événement n'eut pas de répercussion directe sur le sort des ours bernois. C'est une erreur. Les Français envahirent la Suisse, arrivèrent jusqu'à Berne, qu'occupèrent les troupes de Brune et de Schauenbourg. Les généraux républicains s'emparèrent du trésor de la ville et, dans ce trésor, était la fortune des ours ; ils ne se contentèrent point de cela, ils emmenèrent deux ours avec eux. Ce fut un deuil national ; les Bernois se consolaient d'être frustrés de leurs richesses ; l'enlèvement de leurs ours leur parut un outrage insupportable. L'argent des ours de Berne reçut d'ailleurs bientôt son emploi : il servit à financer en partie l'expédition d'Égypte et ainsi, jusqu'à un certain point, les ours bernois ont-ils des droits sur les Pyramides.

La paix revint parmi les hommes. Hélas ! Les ours sortirent pauvres de la tourmente. On fit pour eux une souscription qui fournit environ sept cents francs de rente. Comme on était loin du legs de la vieille bienfaitrice ! Avec cette annuité, on put tout juste nourrir les plantigrades. Ils durent renoncer au luxe, au tuteur, aux deux valets de chambre, au jonc à pomme d'or pour les corrections et se contenter d'un gardien et d'un bâton.

L'histoire des ours bernois ne se termine pas ici. Nous avons dit que leur fosse était autrefois mitoyenne avec le mur de la prison... Il advint qu'un prisonnier eut envie de s'évader et, pour cela, il se mit à creuser le mur de sa cellule. Selon les meilleures traditions des évasions, le prisonnier travaillait la nuit et le travail n'avancait pas vite. Une nuit, il eut l'intuition que quelqu'un creusait de l'autre côté. Il ne se connaissait pas de complice en ville. Qui pouvait être ce collaborateur sympathique ? À mesure que la paroi de pierre s'amincissait, le bruit du dehors devenait plus net ; enfin, le dernier bout du mur qui séparait encore l'homme de la liberté fut percé. Le prisonnier sentit l'air frais du dehors sur son visage ! La délivrance ! Avec quelle hâte passa-t-il sa tête par le trou ! Stupeur ! Il se trouva nez à nez avec un ours, qui fut tout aussi, étonné que lui de cette rencontre. C'était l'ours qui, entendant creuser, avait bénévolement joint ses efforts à ceux du détenu.

Profitant de la surprise de son collaborateur involontaire, le prisonnier s'échappa ; quant à son complice fourré, il agrandit l'ouverture encore trop étroite pour sa corpulence et il vint tout bonnement se coucher dans le cachot, ce qui faillit donner une attaque d'apoplexie au geôlier au cours de sa tournée matinale.

C'est après cet événement que la fosse aux ours fut transportée là où elle est aujourd'hui.



Le Roi de Berne



NOUS racontions récemment, à un vieux Bernois de nos amis, la légende du duc Berthold et de sa chasse à l'ours et nous ajoutions, assez fier de notre érudition, que, somme toute, cette origine du nom et des armoiries de Berne était assez plausible, quand nous vîmes notre ami hausser les épaules.

— Vous croyez à ce récit enfantin ? nous demanda-t-il dédaigneusement.

Notre réponse fut débitée sur un ton piqué :

— C'est une légende qui vaut ce que valent les légendes.

— Elle ne vaut rien. L'origine du nom et des armes de Berne est beaucoup plus lointaine. Elle remonte au haut Moyen Âge. Je préfère de beaucoup la légende du roi de Berne à celle de votre Berthold...

— Oh ! « notre » Berthold...

Le lecteur jugera lequel des deux récits est le plus vraisemblable. Voici celui que narra notre ami :

Dans des temps extrêmement reculés, vivait, dans un beau château, un roi de Berne, lequel était bon homme, doux à ses vassaux, pacifique avec ses voisins et qui n'avait qu'une passion : la chasse à l'ours. C'est par centaines que l'on pouvait compter ses victimes ; il allait les attaquer jusque dans leurs repaires presque inaccessibles ; il était si hardi, si téméraire même, si adroit grimpeur, que, la plupart du temps, la suite que tout roi emmène à la chasse était incapable de le suivre.

Voilà pourquoi nous le voyons un jour, très loin de son château, au milieu d'une forêt sauvage, sans ses seigneurs, ses écuyers, ses veneurs, ses pages, ses piqueurs, ses sonneurs de trompe, ses valets de

chiens et même sans un seul chien. Il s'en allait au milieu de la farouche solitude, l'épieu à la main, l'œil en éveil, l'oreille aux aguets.

Soudain, la forêt retentit d'un terrible rugissement et, devant le Roi, se dressa un ours formidable, deux fois plus grand qu'un homme, si grand que jamais le roi n'en avait vu de pareil. Le prince ne s'effraya point, la peur lui était inconnue ; il saisit son épieu à deux mains et attendit de pied ferme le choc de son adversaire. L'ours, la gueule ouverte, s'élança en avant. Le roi lui porta un terrible coup d'épieu qui le blessa au défaut de l'épaule. Ce coup ne fit qu'exaspérer la colère de l'animal. À peine le roi avait-il eu le temps de tirer son couteau de chasse que le monstre était sur lui. D'un coup de sa patte armée de griffes d'acier, il rompit le heaume du monarque.

Le roi s'affaissa, étourdi par la commotion, aveuglé par le sang qui lui inondait le visage ; en tombant, il cria ;

— La moitié de mon royaume à qui me sauvera !

Il s'évanouit.

Le cri poussé par le roi fut entendu par un bûcheron qui travaillait aux environs. Il accourut. Il vit l'homme à terre et l'ours blessé tout prêt à le broyer dans une étreinte mortelle. Le bûcheron brandit sa cognée et, d'un coup formidable, comme ceux qu'il assénait aux arbres de la forêt, il fendit en deux le crâne de l'ours. Puis, il souleva le roi qu'il ne connaissait pas et il l'emporta jusqu'à sa pauvre cahute.

— Rovéna, ma fille, dit-il en entrant, j'apporte un homme qui a été blessé par un ours plus grand que tous les ours de la forêt ; je crois qu'il est bien mal en point.

Rovéna, une belle jeune fille aux nattes d'or roux, aux yeux pervenche, à la peau dorée, se pencha sur le blessé et, en son cœur, elle ressentit une immense pitié. Elle alla chercher de l'eau pour baigner le visage sanglant du monarque ; elle pansa ses blessures.

Durant des jours et des semaines, le roi resta sans connaissance, les yeux clos, la bouche muette. On avait fait pour lui, dans la cahute, près du foyer, un lit de fougères, de mousse et des herbes les plus douces qui poussent dans les forêts ; tantôt le bûcheron, tantôt sa fille le veillaient et Rovéna restait des heures à chercher à découvrir un signe de guérison sur le visage douloureux.

Il régnait, pendant ce temps, au château, une cruelle inquiétude. On chercha le roi dans les plaines, dans les montagnes, dans les ravins, dans les forêts, au creux des torrents, au pied des glaciers ; des expéditions partaient dans tous les sens, les trompes résonnaient, le nom du roi retentissait à tous les échos. Le peuple pleurait ce bon monarque si juste et si bienfaisant et les pères racontaient sa disparition à leurs fils pour leur inspirer l'horreur de la chasse à l'ours.

Enfin, il vint un jour où le roi ouvrit les yeux et sa première vision fut le merveilleux visage de Rovéna avec ses nattes d'or roux et ses

yeux pervenche. Il crut qu'il avait été transporté dans la demeure d'une fée et que cette fée était penchée sur lui. Il ferma les paupières afin de conserver cette exquise vision. Quand il les releva, elle était toujours là.

— Vous avez été bien malade, dit doucement Rovéna, mais vous êtes mieux ; ne bougez pas, et bientôt vous pourrez regagner votre maison.

Le roi remarqua que la jeune fille prononçait ces derniers mots avec un accent mélancolique.

La présence de la belle jouvencelle à ses côtés était infiniment douce au blessé ; il se laissait soigner et dorloter comme un petit enfant ; il ne se hâtait pas de parler afin de goûter plus longtemps la joie de sa présence. Souvent il feignait de dormir pour entendre les jolies chansons naïves dont elle berçait son sommeil.

Après des jours encore, la force lui revenant, le roi songea qu'il avait des devoirs envers ses sujets et qu'il ne pouvait pas rester toujours dans cette suave quiétude. Il venait de prendre, de la main de Rovéna, une tisane de simples quand, rassemblant son courage, il demanda :

— Quelle est cette demeure et qui es-tu, jolie et pitoyable enfant ?

— Vous êtes dans la maison de mon père, qui est bûcheron et je suis Rovéna, sa fille unique.

En entendant parler le blessé, le bûcheron, qui venait de rentrer de son travail, s'approcha de sa couche.

— C'est donc toi, lui dit le prince en l'apercevant, qui m'as sauvé des griffes de l'ours ?

— C'est moi, en effet, dit le bûcheron, et j'en suis fort aise, car il faut toujours secourir son prochain dans la peine.

— N'as-tu pas entendu ce que j'ai crié lorsque je suis tombé sous le poids du fauve ?

— Non, répliqua le bûcheron, j'ai seulement entendu votre appel.

— Eh bien ! mes amis, je suis le roi de Berne, et j'ai promis la moitié de mon royaume à celui qui me secourrait. Je veux vous emmener avec moi. Nous retournerons dans mon château, je partagerai mes domaines avec toi et si Rovéna, ta fille, le veut bien, je l'épouserai.

L'adolescente rougit et ne répondit pas. Elle était à genoux près du lit de feuillages, elle saisit la main du monarque et la porta à ses lèvres :

— Tu acceptes ? demanda le roi.

— Je vous aimais, messire, lorsque je vous croyais un pauvre inconnu ; je ne vous aime pas moins maintenant que je sais que vous êtes un puissant seigneur. Votre volonté sera la mienne.

Il fallut encore attendre quelque temps que le roi fût assez fort pour entreprendre le long trajet jusqu'à son château. Enfin, il jugea qu'il pouvait tenter le voyage et, tous les trois, le roi, le bûcheron et la belle

jeune fille, quittèrent la misérable cahute pour s'en aller vers la vallée.

Ils marchèrent pendant deux jours, puis ils sortirent de la forêt.

— Voici mon royaume, dit le roi en montrant la vaste étendue qui se déroulait à leurs pieds.

Bientôt ils arrivèrent aux premiers chalets construits en haut des pâturages. Devant l'un d'eux, une femme étendait son linge à sécher.

— Bonjour, ma mie, dit le roi familièrement. Quelles nouvelles de Berne et de son château ?

La femme poussa un cri de stupeur et elle s'enfuit en portant son tablier à ses yeux.

Le roi et ses compagnons descendirent encore. Devant un autre chalet, ils aperçurent un vieillard qui musait.

— Bon père, dit le roi, que sais-tu des nouvelles de mon royaume et...

Le vieillard ouvrit des yeux stupéfaits, des larmes baignèrent son visage et il tourna les talons en poussant de profonds soupirs.

— Que signifie ceci ? s'écria le monarque. Si ces gens ne me reconnaissent pas, pourquoi se mettent-ils à pleurer et s'ils me reconnaissent, que ne se réjouissent-ils, car je suis un bon roi et je sais que mon peuple m'aime ?

Un peu plus loin était un pâtre occupé à traire ses vaches. Le prince lui mit la main sur l'épaule, le pâtre se retourna et, renversant son seau de lait, s'enfuit en se lamentant.

Le roi se frappa le front :

— Je comprends, s'écria-t-il ; ils croient que je suis mort et se figurent être en face d'un revenant. Il faudra dissiper ce malentendu.

Il se mit à rire, trouvant la plaisanterie bonne.

Un petit enfant péchait la truite dans un ruisseau ; le roi vint se placer à côté de lui :

— Bonjour, petit.

— Salut, messire.

— Tu ne me connais pas, car tu es né depuis que je suis parti. Je suis le roi de Berne.

L'enfant éclata en sanglots.

— Hélas ! messire, il n'y a plus de roi de Berne, mon père me l'a dit. Le roi des Burgondes a pris son royaume et c'est fort malheureux, car il est méchant, tandis que notre roi était bon et tout le monde le pleure encore.

Cette nouvelle consterna le monarque. Il délibéra avec ses amis et décida de continuer son chemin ; on verrait bien ce qu'il y aurait à faire.

— Ma chère âme, disait-il à Rovéna, c'est surtout à cause de vous que j'ai de la peine. Je voulais vous installer comme reine dans mon palais, et si ce que me dit cet enfant est vrai, je n'ai plus de palais ni

même de maison.

— Ô mon roi ! répondait la jeune fille, c'est vous que j'aime et non point vos richesses ; je vous épouserai aussi bien chevalier errant que monarque opulent !

— Mon ami, disait le prince au bûcheron, je t'ai promis la moitié de mon royaume pour m'avoir sauvé la vie et, si cet enfant ne ment pas, je n'ai plus de royaume à partager.

— Qu'importe ? répliquait le bûcheron, je suis heureux de vous avoir secouru ; faute d'obliger un roi, j'ai trouvé un ami. Si vous ne pouvez partager avec moi votre royaume, je partagerai avec vous ma cahute et ma forêt.

Tous les trois continuaient à descendre dans la vallée. Le roi se persuadait de plus en plus que l'enfant ne l'avait pas trompé ; partout, où jadis s'étaient ses armoiries, on voyait maintenant celles du roi des Burgondes, et cette vue donnait au monarque un cruel serrement de cœur. Lorsqu'ils passaient dans les hameaux, les voyageurs constataient que les habitants se détournaient en pleurant et allaient se réfugier dans leurs chalets.

Le roi et ses compagnons durent passer la nuit à la belle étoile, aucune porte ne s'étant ouverte devant eux. Le lendemain, ils reprirent leur marche au milieu de paysages moins sauvages, de régions plus florissantes, de contrées plus habitées.

Ils n'étaient pas encore en vue des hautes tours du château royal quand ils entendirent un fracas de trompettes et qu'ils aperçurent, sous le soleil, l'éclat des armures, des casques et des armes. Une troupe s'avancait à leur rencontre, groupée autour de l'étendard du roi des Burgondes. Ce prince qui avait appris le retour de celui qu'il avait dépossédé pendant son absence, envoyait contre lui des soldats afin de l'exterminer.

En un instant, les trois voyageurs furent entourés par les gens d'armes burgondes ; le roi avait mis l'épée à la main, le bûcheron brandit sa cognée, la belle Rovéna elle-même, armée d'une hachette, aidait son père et son fiancé. Hélas ! que pouvaient-ils contre ses cavaliers nombreux et bien équipés ?

Le roi, dont les forces n'étaient pas entièrement revenues, se défendit vaillamment, mais il n'avait ni casque ni cuirasse et bientôt il fut étendu par terre, assommé par la masse d'arme d'un Burgonde.

Lorsqu'il revint à lui, ranimé par la fraîcheur de la nuit, il était seul au pied d'un grand rocher. Péniblement il se remit sur ses pieds, il appela. Aucune voix ne lui répondit, il chercha autour de lui, il vit des cadavres de cavaliers et de chevaux, des armes brisées, des casques fendus et il se souvint du combat qu'il avait soutenu.

Parmi les morts ne se trouvaient ni le bûcheron ni sa fille.

Persuadé que son ami et sa fiancée avaient succombé dans la

bataille et que leurs cadavres avaient été jetés dans quelque précipice, le pauvre roi se désola, et puis, il tourna le dos à la route de Berne et se mit à marcher vers la montagne en versant des larmes amères.

Il marcha des jours et des jours, dormant dans les grottes, se nourrissant de racines, s'abreuvant aux ruisseaux. Hâve, exténué, défait, sanglant, trébuchant à chaque pas, il parvint dans une forêt des hautes régions. Il s'abattit sur le tronc d'un grand arbre déraciné et, la tête dans ses mains, il réfléchit.

Pourquoi avait-il fait l'effort de venir jusque-là ? Qu'espérait-il de la vie ? Rovéna était morte, son père était mort, il n'avait plus de fiancée, plus d'ami. Que lui importait un royaume qu'il ne pouvait plus partager avec personne ? Que lui importait la lumière du jour qui n'éclairait que sa solitude ? Il avait faim ; depuis longtemps il n'avait pas goûté de pain ; il avait froid, ayant perdu son manteau dans la lutte et déchiré sa tunique aux ronces et aux branches.

La brise qui faisait trembler la cime des arbres le glaçait jusqu'aux os. Petit à petit, il sentit ses membres s'engourdir, le froid de la mort était en lui et il s'en réjouissait. Il glissa de son siège et s'écroula sur le sol. Le sommeil précurseur du trépas l'envahit, ses oreilles bourdonnaient, sa respiration devenait haletante.

Le roi fut tiré de ce fatal engourdissement par un souffle chaud sur la figure. Lentement, il ouvrit les yeux et il aperçut au-dessus de lui un gros chien qui le regardait avec un air de bonté et de compassion.

Lorsque l'excellente bête vit que l'inconnu remuait, elle se mit à frétiller, à agiter la queue, à pousser de petits jappements de satisfaction, elle lui lécha la figure et les mains.

« Il y a donc encore de l'affection sur la terre, pensa le roi. Il y a des cœurs aimants », et la pitié du bon chien lui redonna le goût de la vie.

Le monarque errant se leva ; il était si faible, qu'il dut s'appuyer au dos de son sauveteur. C'était un très gros chien, au poil épais, à longue queue et à longues oreilles, un chien blanc à larges taches de feu, un chien très fort. Il comprenait la faiblesse de l'homme, il restait à sa portée. Par moments, il levait la tête vers lui, l'encourageant du regard. À tout petits pas, il le guida par un sentier à peine tracé.

Au bout d'un peu de temps, qui sembla bien long au roi exténué, l'homme et la bête arrivèrent en vue d'une grotte, le chien aboya. Aussitôt, à l'entrée de la caverne, apparut la silhouette d'un vieillard à la barbe blanche, maigre, sec, voûté, dont les yeux brillaient d'un ardent éclat.

— Je suis Wilfred, l'ermite, dit le vieillard, soyez le bienvenu dans mon pauvre abri.

— Je suis le roi de Berne, repartit le monarque avec un triste sourire, mais j'ai perdu mon royaume, mes biens, mon château, ma fiancée et mon ami, et je n'ai plus une pierre où reposer ma tête.

— Que vous soyez roi ou mendiant, vous avez les mêmes droits à mon accueil.

La grotte de l'ermite était plus pauvre encore que la hutte du bûcheron, mais le roi s'y sentit plus à l'aise que dans un palais. Grâce aux simples dont le saint homme connaissait les secrets, le monarque vaincu recouvrit peu à peu ses forces.

Il restait de longues journées assis sur une pierre à la porte de la caverne, écoutant les paroles de consolation de l'ermite, se distrayant à considérer Rab, le bon chien, qui, pour l'amuser, inventait mille jeux qu'il jugeait ingénieux, et qui venait réclamer une caresse pour son salaire. Ni les paroles du sage Wilfred, ni les contorsions du bon Rab, ne parvenaient à détacher la pensée du roi de celle qu'il croyait morte.

Discret, l'ermite n'avait posé à son hôte aucune question ; il le savait pauvre et malheureux et ne demandait pas davantage ; pourtant le monarque avait besoin d'un confident ; une peine est moins lourde lorsqu'un cœur affectueux vous aide à la porter. Longuement, il raconta à Wilfred ses malheurs. L'ermite l'écoutait avec attention et Rab, le chien, assis près d'eux, dressait les oreilles comme s'il avait pu comprendre. Le prince termina ainsi son histoire :

— J'ignore si celle que j'aime et dont je voulais faire mon épouse vit encore ou si elle a été victime des farouches guerriers du roi des Burgondes. Si elle vit, elle est certainement la prisonnière de ce cruel tyran, qui a dû l'enfermer dans un de ses châteaux, peut-être dans celui qui fut le mien. Cette incertitude me ronge et me mine.

— Messire, dit l'ermite après avoir réfléchi, je puis envoyer un messenger pour s'informer du sort de votre fiancée.

— Comment pourrai-je reconnaître votre bonté ?

— La bonté porte en elle-même sa récompense et il me suffira d'avoir apporté la paix à votre cœur.

Sur ces mots, l'ermite se leva, il siffla doucement. On entendit un léger bruit dans les branches et un corbeau vint se poser à l'entrée de la caverne.

Le chien Rab aboya par trois fois et, par trois fois, le corbeau répondit par un cri qu'il essayait de rendre moins rauque.

— L'oiseau, expliqua l'ermite, a été blessé par un chasseur et il a perdu un œil. Un jour de grande neige, il est venu tomber près de ma retraite, Rab l'a découvert, l'a rapporté et je l'ai soigné ; c'est ce qui vous explique pourquoi ces bêtes se saluent en se voyant et pourquoi le corbeau répond à mon appel.

Le saint homme leva la tête vers l'oiseau.

— Corbeau, dit-il, tu vas aller chez le roi des Burgondes, tu découvriras si Rovéna, la fille du bûcheron, est morte ou si elle respire encore. En ce cas, tu t'efforceras de découvrir sa retraite et tu lui apporteras le message du roi de Berne et tu reviendras avec le sien.

Le corbeau hocha la tête ; il tourna vers les hommes un œil interrogateur.

— Comment, dit-il, reconnaitrai-je Rovéna, la fille du bûcheron ?

— Tu ne pourras pas te tromper, répliqua le roi, elle est si belle avec ses yeux pervenche et ses nattes d'or roux que toi-même, corbeau, tu en seras émerveillé.

— Quel message devrai-je lui porter ?

— Dis-lui que le roi de Berne ne pense qu'à elle et que son image ne quitte pas son cœur.

L'oiseau s'envola. Il resta trois jours absent, et, un beau matin, Rab aboya pour annoncer son retour.

Le roi se précipita vers l'oiseau, qui s'était perché à sa même place au-dessus de la caverne.

— Corbeau, beau sire corbeau noir, qu'as-tu vu de ton œil unique ?

— J'ai vu la fille du bûcheron : elle est dans une chambre tout en haut d'une tour du château du roi des Burgondes – votre ancien château – et son père vit également ; il est enchaîné dans le souterrain de la même tour.

— Corbeau, beau sire corbeau noir, qu'as-tu fait ?

— J'ai frappé du bec les barreaux de la fenêtre de la chambre où habite la jeune recluse et elle a émietté pour moi du pain sec qui est sa nourriture.

— Corbeau, beau sire corbeau noir, qu'as-tu dit ?

— Je lui ai dit que vous viviez et que vous pensiez à elle.

— Corbeau, beau sire corbeau noir, qu'as-tu entendu ?

— J'ai entendu ses soupirs et sa voix douce qui murmurait : « Quand tu verras le roi de Berne, dis-lui que, dans ma captivité, sa pensée est mon soutien. »

Le roi, transporté de joie de savoir que sa fiancée vivait, se tourna vers l'ermite :

— Saint homme, s'écria-t-il, comment pourrai-je délivrer ma chère Rovéna, l'arracher aux mains du cruel Burgonde ? Je suis faible, seul et sans armes.

L'ermite répliqua :

— Ceci demande réflexion. Je suis vieux et ne connais rien aux choses de la guerre ; je ne puis t'être d'aucun secours, car je ne saurais où recruter une armée.

Rab, le bon chien, intervint alors :

— Le roi des ours était bien malade et vous l'avez guéri, grâce à vos herbes ; il est certain qu'il ne vous refusera pas son assistance. C'est un guerrier redoutable.

— Tu as raison, dit l'ermite en flattant la grosse tête du chien, le roi des ours peut seul nous venir en aide.

— Allons le trouver et ne perdons pas de temps, s'écria le roi de

Berne au comble de l'impatience.

— La route est longue et la journée bien avancée. Il faut attendre demain.

À l'aube, le roi de Berne était debout, et il trouva l'ermite déjà en prière.

On se mit en route, le chien Rab éclairait la marche, le roi et l'ermite suivaient, appuyés sur leur bâton ; le corbeau survolait le petit cortège, guettant de son œil unique les dangers qui pouvaient survenir.

Après bien des heures, on sortit de la forêt, on traversa une vallée, on pénétra dans une deuxième forêt, on franchit une chaîne de montagnes, on descendit péniblement le long d'un glacier, au grand ennui de Rab dont la neige gelait les pattes. Enfin on parvint dans une forêt plus épaisse que les autres et qui semblait n'avoir pas de fin.

— C'est ici le royaume des ours, annonça l'ermite.

Quand on eut cheminé longtemps, on entendit de féroces hurlements auxquels Rab répliqua en aboyant.

L'ermite appela le corbeau :

— Va prévenir le roi des ours de notre approche, afin qu'il n'y ait pas de regrettable méprise.

On marcha encore durant près d'un quart d'heure et, enfin, on déboucha dans une clairière... Au centre se tenait un ours, un ours immense au pelage noir. Il était plus grand même que celui qui, jadis, avait terrassé le roi de Berne et le prince ne put le regarder sans le frémissement du chasseur devant un gibier remarquable.

Il lui était loisible d'ailleurs de le considérer tranquillement, car l'ours ne faisait aucune attention à lui. Il s'avança vers l'ermite, le salua avec le plus grand respect et lui dit :

— Saint homme, pour que vous soyez venu si loin, il faut que quelque nécessité vous presse. Je n'ai pas oublié la reconnaissance que je vous dois et tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai.

— Sire roi, répliqua l'ermite, je ne demande rien pour moi ; mais il est un de mes amis dont les méchants ont volé le patrimoine ; ils ont pris sa fiancée et son ami, qui est le père de la jeune fille. Vous seul pouvez l'aider à reconquérir son bien et à délivrer celle qu'il l'aime.

L'ours colossal grogna, toussa, secoua la tête et riposta sur un ton bourru :

— Ô bon père, je n'aime pas beaucoup me mêler des affaires des hommes, qui ne méritent pas la bienveillance des animaux ; cependant, pour l'amour de vous, je veux bien prendre en main cette affaire. Quel est cet homme que ses pareils ont dépouillé, ce qui, entre nous, ne m'étonne pas d'eux ?

— Le voici, répliqua l'ermite en montrant du doigt le prince qui se tenait à l'écart, c'est le roi de Berne.

L'ours poussa un rugissement qui fit trembler le prince, sursauter Rab qui s'était assis pendant la conversation et envoler le corbeau borgne posé sur une basse branche.

— Quoi, gronda le roi des ours, le roi de Berne ? Celui qui a tué plus de cent de mes sujets, qui a assassiné mon propre frère avec l'aide d'un bûcheron, son complice ? Qu'il s'estime heureux que je ne lui arrache pas la tête de sur ses épaules.

Le roi de Berne rentra instinctivement le cou et il voulut parler, mais l'ermite fut plus prompt que lui :

— Messire roi des ours, s'écria le saint homme, vous ai-je appris à prononcer des paroles de rancune ? Je n'aime point remémorer mes bienfaits, qu'il me soit seulement permis de vous dire que, lorsque je vous ai soigné et guéri, avec l'aide de Dieu, je ne me suis pas enquis du nombre de mes frères que vous avez mis à mal, que Rab, ici présent, vous a pardonné son cousin étranglé au col du Saint-Bernard, que le corbeau borgne ne vous a jamais rappelé les petits corbeaux que vous croquiez dans leur nid alors que leurs ailes ne pouvaient pas les porter. Si l'on ne rendait pas le bien pour le mal, où serait le mérite d'une bonne action ?

L'ours grogna encore, pourtant il était clair que les paroles de l'ermite l'avaient touché. Il se tourna vers le roi de Berne :

— Messire, prononça-t-il gravement, j'agirai selon le désir de ce saint homme, mais je suis roi, tout comme vous l'étiez, et je dois défendre mes sujets. Que ferez-vous pour eux si je vous rends votre couronne ?

— Messire ours, répliqua le prince, je vous jure par la tombe de mes ancêtres, par saint Georges et saint Michel, mes patrons, je vous jure sur la tête de ma bien-aimée Rovéna que si vous lui rendez la liberté et si vous reconquérez mon royaume, jamais plus de ma vie je ne ferai de mal à l'un des vôtres ; j'interdirai à mes sujets de vous molester, je vous concéderai en toute propriété ces montagnes que vous habitez et, plus encore, je vous prendrai comme protecteur de ma couronne.

— Ce sont des conditions honorables, répliqua l'ours, j'accepte votre alliance et le roi des Burgondes sera bien fort s'il tient tête à mes armées.

Pour sceller ce contrat, le roi des ours tendit au roi de Berne sa large patte et il serra le monarque sur sa poitrine velue. Pendant ce temps, Rab aboyait et le corbeau croassait pour montrer qu'ils étaient témoins et garants du pacte.



— Ce sont des conditions honorables, répliqua l'ours, j'accepte votre alliance...

Il se passa alors des événements que jamais on n'avait vus et qu'onques on ne revit depuis. Tout d'abord, l'ours invita le roi de Berne, l'ermite, Rab et le corbeau, à entrer dans sa tanière où il les régala du miel le plus fin et de l'eau la plus claire, puis il sortit sur le seuil de son repaire et lança de grands cris qui résonnèrent dans la forêt, qui franchirent les montagnes, se répercutèrent aux flancs des précipices. À ces cris, répondirent d'autres cris, les uns très faibles et très éloignés, les autres proches et formidables. Toute la nuit on entendit rugir dans tous les coins du pays. À l'aurore, lorsque le roi, qui avait pris du repos sur un lit de mousse, sortit de la caverne, il vit la clairière remplie d'ours. Tous ne tenaient pas dans ce vaste espace, on devinait que leur armée s'étendait au loin dans la forêt ; il y en avait de petits au pelage marron, de plus grands vêtus de gris, d'énormes tout noirs comme leur roi ; quelques-uns portaient des casques – sans doute pris à des chasseurs – tous tenaient à la main un gourdin, certains avaient passé autour de leur corps une gibecière remplie de gros cailloux et tout cela bavardait, grognait, grondait, jacassait.

Dès que le roi de Berne et l'ermite furent sortis de la caverne, le roi des ours lança un grognement formidable, quelque manière de « garde à vous » !

Aussitôt, tous s'immobilisèrent, un grand ours déploya une bannière ; elle était rouge, tranchée en son milieu par une bande d'or sur laquelle s'enlevait un ours noir.

Un autre grognement de leur chef, et l'armée s'ébranla. En avant allaient les plus petits, servant d'avant-garde ; à droite et à gauche, en flanc-garde, se tenaient les moyens ; les grands ours noirs formaient la grosse bataille. Au centre étaient le porte-étendard, le roi des ours, le roi de Berne, l'ermite. Le chien Rab trottait fièrement, transmettant les commandements d'un groupe à l'autre, et le corbeau volait loin en avant pour dénoncer l'approche de l'ennemi.

Dans cet ordre, on sortit de la forêt, on descendit dans la vallée. L'armée des ours inspirait partout la terreur, les hommes et les femmes fuyaient à son approche.

Lorsque le roi des Burgondes apprit quelle attaque se préparait, il fit sortir ses guerriers, les plaça en colonnes profondes. Le corbeau prévint le roi des ours que la lutte était imminente. Des ordres furent donnés que Rab porta rapidement et l'armée des ours se mit en bataille.

Le combat commença par une grêle de pierres que les petits ours lancèrent sur les hommes d'armes. Puis l'assaut fut déclenché. Les ours se précipitèrent sur leurs ennemis, renversant les chevaux, brisant les cuirasses, étouffant les cavaliers de leur étreinte invincible. Les Burgondes se défendirent bravement, mais leurs chevaux refusaient de

les porter contre ces étranges ennemis ; ils hennissaient de peur, faisaient demi-tour et entraînaient au loin leurs cavaliers. Lorsque le roi des Burgondes vit son armée débordée, il prit la fuite dans la direction de l'Ouest.

Le roi de Berne rentra dans sa ville et dans son château. Ses anciens serviteurs, qui n'avaient obéi aux Burgondes que par crainte, se pressèrent autour de lui pour l'acclamer. Il délivra la belle Rovéna et son père. Il y eut de bien douces larmes répandues.

Dans la chapelle du château, l'ermite célébra le mariage du roi de Berne et de la fille du bûcheron. À la cérémonie ne manqua pas d'assister le roi des ours et, quand ce fut terminé, l'armée se réunit en un immense banquet pour lequel on dévalisa toutes les ruches du royaume afin que l'on pût servir du miel en abondance.

Après le banquet, le roi des ours demanda la permission de se retirer avec les siens ; le roi exigea seulement qu'il lui laissât sa bannière qui, désormais, fut celle de la cité de Berne et c'est pourquoi, au fronton de l'Hôtel-de-Ville, on voit l'écu de gueules à la bande d'or chargée d'un ours de sable.



Le pont du diable.



URTIUS, le bailli de Goeschenen, était un bon vivant. Son ventre replet était garni extérieurement de beaux pourpoints chauds et moelleux et intérieurement des meilleures nourritures que l'on pût trouver dans la contrée. Il avait grand soin de le pourvoir des plus succulents fromages, des plus beaux fruits, des légumes les plus frais, des plus fins morceaux de viande ou de venaison.

Le chalet du bailli était vaste et commode, les troupeaux du bailli étaient nombreux, les serviteurs du bailli soumis et vigilants. Il avait, en outre, une excellente épouse et un fils, Gunter, un enfant de dix ans, qui poussait fort et droit et ne lui donnait aucun motif de chagrin ou d'inquiétude.

Il n'est pas sur terre de bonheur complet et sans mélanges. Le bailli Curtius avait donc un souci, un seul, mais un souci grave : le pont sur la Reuss.

Depuis des siècles, la Reuss, un torrent qui court dans un ravin entre de hautes murailles de rochers, avait été une masse de préoccupations pour les baillis de Goeschenen. Ce cours d'eau tumultueux interdisait les communications directes entre le val Cornera et la vallée de Goeschenen, entre les Grisons et les habitants d'Uri. Il obligeait de proches voisins, pour se rendre les uns chez les autres, à faire d'énormes détours qui, dans ces montagnes rudes et escarpées, se traduisent par des journées de marche.

Lorsqu'un obstacle de ce genre sépare des êtres humains, le remède qui vient à l'esprit de chacun est de construire un pont.

Ce pont, les gens de Goeschenen l'avaient construit depuis longtemps ; malheureusement, la Reuss n'est pas seulement une rivière tumultueuse et torrentueuse, elle a encore des habitudes étrangement irrégulières.

Dès que commençait la fonte des neiges, le torrent grossissait, s'enflait, remplissait la gorge, prêtait son lit aux avalanches et, finalement, emportait le pont. Aucun de tous ceux que l'on avait construits, au prix des plus laborieux efforts et des plus lourds sacrifices, au cours des siècles, n'avait résisté plus d'une année.

Enfin, on en avait établi un qui paraissait capable de tenir tête à la Reuss, il y avait deux ans qu'il était en place, rendant les plus grands services. Un premier printemps ne l'avait pas entamé...

Pour la deuxième fois on entra dans l'époque critique. Le torrent avait grossi, les neiges fondaient, des avalanches dévalaient des cimes. Telle était la cause du souci du bailli Curtius.

Assis dans la salle de son chalet, le dos à un grand feu, le ventre à une bonne table, Curtius se coupait de larges tranches d'un cuissot de chamois qu'il dégustait pieusement en les arrosant de copieuses rasades de bière. Au loin retentissait le fracas de la Reuss, source de ses préoccupations.

Il se promettait d'aller un peu plus tard jeter un coup d'œil sur son pont...

La porte s'ouvrit et le maigre Peter, l'échevin, entra en coup de vent. Il paraissait, tout en même temps, accablé et triomphant.

— Le pont !... gémit-il et son gémissement avait l'accent d'une proclamation de victoire.

Les belles couleurs du visage de Curtius s'évanouirent. La bouche pleine, espérant contre tout espoir, il demanda :

— Eh bien ! le pont ?

— Il vient d'être arraché !

Le pont arraché ! Et Curtius qui se vantait auprès de ses concitoyens d'avoir construit le premier pont durable ! Qui, pas plus tard que la veille, disait à ce Peter hargneux, bilieux et jaloux que *son pont* braverait toutes les avalanches !

Le bailli s'était pris la tête à deux mains et avait posé ses coudes sur la table. On l'entendit murmurer :

— Il n'y a que le diable qui y réussira !

Curtius refusa d'aller contempler de ses yeux le désastre. Il laissa Peter, le maigre échevin, partir en ricanant. Que lui importait la joie mauvaise de l'autre ? Il pouvait bien s'asseoir à sa place dans la salle du conseil si cela lui chantait. Curtius n'avait même pas la force d'achever son repas.

— Mon maître, dit Hilda, la servante, en tortillant son tablier d'un air embarrassé, il y a là dehors un seigneur qui vous voudrait

entretenir.

— Un seigneur ? s'étonna le bailli, arraché à ses sombres méditations. Es-tu bien sûre ?

À Goeschenen, on avait plus souvent affaire aux bergers des montagnes, aux artisans et aux petits propriétaires des villages qu'à des seigneurs.

— Hé ! oui, mon maître, il a un justaucorps rouge et noir et des chaussures rouges ; sur sa tête il porte un feutre noir orné d'une longue plume rouge. Son escarcelle est de velours rouge et il a une colichemarde, qui lui bat les mollets, qu'il a maigres, et qui est longue comme le manche de mon balai. Sa figure est sombre, il a une petite moustache et une petite barbe noire et ses yeux brillent si fort que l'on n'en peut supporter l'éclat.

À cette description, le bailli reconnut qu'il s'agissait du diable que, dans les montagnes, on appelait aussi, le « maffi », le malfaisant. Mais il crut inutile de révéler à Hilda le nom de son visiteur.

— Fais entrer ce seigneur, ordonna-t-il.

Que pouvait-il craindre du Malin ? Seuls, ceux qui n'ont pas le cœur pur redoutent sa présence ; or, la conscience de Curtius ne lui reprochait rien de grave.

Un instant après, messire Satan était commodément installé dans le fauteuil près du feu et, dès que la servante se fut retirée, il fit signe au bailli de prendre place en face de lui.

— Que désirez-vous, Messire ? demanda Curtius en soulevant le bonnet qu'il portait sur sa tête afin de la protéger des courants d'air, car il avait le cheveu rare.

— Monsieur le bailli, répliqua Satan, je viens pour l'affaire qui vous préoccupe.

— Le pont ? soupira Curtius machinalement.

— C'est cela même. N'avez-vous pas dit tout à l'heure que j'étais seul capable de construire un pont que n'emporterait pas la première avalanche venue ? Je ne veux pas me vanter, ce n'est pas mon genre, qu'il me suffise de constater que vous aviez raison.

— Quoi, Messire, vous consentiriez ?...

— Pour vous obliger, mon cher bailli, pour vous obliger. N'êtes-vous pas un de mes bons serviteurs ?

— Moi ! protesta vivement Curtius, qui aussitôt se reprit – ce n'était pas le moment de froisser le diable – je ne crois pas avoir l'honneur...

— Ne soyez pas modeste, ricana Belzébuch. Vous êtes gourmand, paresseux, vaniteux, passablement médisant, avaricieux pour tout ce qui ne regarde pas vos plaisirs... D'ailleurs, il ne s'agit pas de cela pour l'instant, mais du pont. Voici ce que je vous propose...

Le Diable prit une branche de sapin enflammée et, sur le parquet, traça un plan hardi. Curtius suivait avec inquiétude les gestes de son

hôte, il songeait que les brûlures ne s'effaceraient pas de son beau plancher de cœur de chêne.

— Voyez. Le pont sera d'une seule arche et franchira le précipice à près de cent pieds du fond de l'abîme. Il semble frêle, mais sa courbure le rend inébranlable ; de plus, il sera fortement encastré dans le roc. Je m'engage à ce qu'il dure cinq cents ans et même davantage.

Satan rejeta la branche de sapin dans le foyer, il passa son soulier sur le dessin et le plancher devint aussi net qu'il ne l'avait jamais été.

Ceci rasséra complètement le bailli, qui tenait à la propreté de son intérieur.

— Votre offre est tentante, Messire, prononça-t-il. Reste à connaître vos conditions. Sans doute ce beau travail nous coûtera-t-il beaucoup d'or ?

Le diable éclata d'un rire qui secoua désagréablement les nerfs de Curtius.

— De l'or ! gouailla-t-il. Que voulez-vous que j'en fasse ? J'en ai tant que j'en veux.

En proférant ces mots, le seigneur Belzébuth se baissa et choisit dans l'âtre un charbon incandescent qu'il prit entre ses doigts comme on cueille une fleur. Il le tendit au bailli qui recula.

— Prenez donc, ordonna le diable.

Craintivement, Curtius avança la main. Il reçut dans sa paume un lingot d'or dont le froid le fit tressaillir.

— Vous pouvez le mettre dans votre escarcelle, c'est un cadeau, dit Belzébuth. Je voulais simplement vous montrer que je n'ai pas besoin de votre or.

— Alors que souhaitez-vous ? demanda le gros homme.

— Peu de chose, presque rien ; un objet dont la plupart des gens ne font aucun cas : une âme. Vous me donnez en paiement l'âme de la première personne qui franchira le pont. Moyennant quoi, le travail sera exécuté en une nuit.

On ne pouvait en effet se montrer plus accommodant. Aucun paiement d'avance et, quand l'ouvrage serait terminé... une âme. Déjà le bailli avait son idée.

— Soit, dit-il. Je ne marchande pas.

— Entre honnêtes gens comme nous, remarqua Satan, un écrit vaut une parole. Je vais vous demander une petite signature.

Le diable tira un parchemin de son escarcelle et le présenta au bailli. Les clauses du traité étaient inscrites sur le velin. Le magistrat n'ignorait pas que, dans les transactions avec le Malin, il est d'usage de signer avec son sang et, comme il était douillet ; cette formalité l'ennuyait.

Satan lut sa pensée et y répondit :

— Inutile de vous piquer une veine. Cela se faisait autrefois ; je suis

de mon siècle, un paraphe à l'encre suffira.

Il sortit une écritoire, une plume d'oie, et le bailli traça son nom au bas du document.

Le diable se leva :

— Demain matin, dit-il, vous pourrez venir voir votre pont, il sera achevé. Je serai là pour encaisser mon dû. N'oubliez que, dans le cas où vous ne tiendriez pas votre promesse avant midi, le pont s'écroulerait instantanément. Votre autorité sur vos concitoyens risquerait fort d'en souffrir.

Ayant ainsi parlé, il salua et, très digne, quitta le chalet.

Quant à Curtius, il se rendit incontinent au cabaret du village et se mit à parler d'un pont qu'il allait, à ses frais, offrir à la paroisse...

Le lendemain, le bailli, qui d'ordinaire paressait au lit, fut debout à l'aube. Il s'habilla fébrilement, s'élança au-dehors, traversa le village à grands pas et gagna le bord de la Reuss. Un cri d'admiration sortit de ses lèvres.

Le pont était là, léger, gracieux, comme suspendu entre ciel et terre, enjambant le précipice de son arc harmonieux ! « Au moins, il est hors d'atteinte des avalanches », songea le bailli, qui s'approcha pour le voir mieux.

Sa joie se dissipa soudain. De l'autre côté du pont, messire Satan était assis sur une grosse pierre, enveloppé d'un manteau noir et il attendait. En apercevant Curtius, Belzébuth lui fit un geste d'amitié auquel l'autre répliqua par une belle révérence puis, prenant ses jambes à son cou, le bailli se mit à courir vers sa maison.

Une demi-heure plus tard, il reparaissait : cette fois, il portait un sac.

Satan se leva à sa vue, il avait la mine mauvaise et les sourcils tellement froncés qu'ils se confondaient.

— M'apportes-tu mon salaire ? cria-t-il d'une voix courroucée, qui couvrait celle du torrent.

— Oui, Messire, répliqua Curtius.

Arrivé près du pont, le magistrat ouvrit le sac : il s'en échappa un chat noir, qui traînait une poêle attachée à la queue et qui, en jurant, traversa le pont et vint se jeter dans les jambes du diable.

— J'ai dit l'âme de « la première personne », glapit Satan. Tu as signé le pacte. On ne me joue pas, moi, Belzébuth, avec ces ruses grossières, je t'ai donné jusqu'à midi pour t'exécuter. Si, à cette heure-là, je n'ai pas satisfaction, je lancerai cette pierre que tu vois sur le pont et je briserai mon ouvrage.

Une deuxième fois, le bailli s'éloigna. Il ne rentra pas chez lui mais grimpa dans la montagne sauvage afin d'y réfléchir solitaire.

Il aurait volontiers envoyé un de ses administrés ; malheureusement aucun d'eux ne voudrait, par respect, franchir le pont avant son bailli. Peter, le maigre échevin, n'éprouverait pas ce scrupule et, en toute

autre circonstance, il n'aurait pas hésité à prendre le pas sur son supérieur, mais Peter était si poltron qu'il n'oserait jamais se risquer le premier sur ce pont qui enjambait le vide à cent pieds au-dessus du torrent, sans parapet ni garde-fou.

Ne pas tenir sa promesse, manquer à la parole donnée au diable ? Curtius s'y serait allègrement résolu, seulement Satan exécuterait sa menace et alors, adieu, le pont tant promis. Quel triomphe pour Peter qui ne rêvait que d'asseoir sa maigre carcasse dans le fauteuil du bailli, au centre de la salle du conseil, à la place de la replète personne de Curtius !

Le malheureux magistrat était décidé à écarter cette éventualité, fût-ce au prix de son âme. Il reprit donc le chemin du pont, ce pont qui devait être son orgueil et qui ne lui valait que des angoisses.

Lorsqu'il parvint en vue de l'arche, il resta cloué sur place par l'horreur : quelqu'un s'engageait sur le pont et ce quelqu'un était Gunter, son petit garçon. De l'autre côté, Satan, invisible pour l'enfant mais bien visible pour le malheureux père, se dressait, les bras tendus vers la proie qui venait à lui, et il ricanait sardoniquement.

— Gunter ! Gunter ! Arrête ! hurla le pauvre Curtius en se précipitant aussi vite que son ventre et les aspérités du sol rugueux le lui permettaient.

Gunter n'entendait pas. La voix de son père se confondait dans le fracas du torrent. Il s'en allait avec l'insouciance de ceux de son âge, indifférent à l'abîme qu'il franchissait, insensible au vertige, ignorant le danger. De deux morceaux de bois, il fabriquait une petite croix pareille à celles que les maçons fichaient sur les ouvrages qu'ils terminaient et, sans doute, comptait-il la planter à la tête du pont.

L'enfant avait presque franchi l'arche et son père était encore à plus de deux cents coudées de lui.

— Gunter ! Gunter ! hurlait Curtius désespéré.

Belzébuth allongea le bras vers l'enfant qui continuait à ne pas voir l'homme noir, dont le bailli distinguait tous les gestes.

La main du diable frôla l'épaule de Gunter. Dans ce mouvement, les doigts de Satan rencontrèrent la croix, la petite croix grossière que l'enfant venait d'achever...

Un hurlement affreux déchira l'air. Belzébuth s'était rejeté en arrière et se roulait par terre comme quelqu'un qui souffre de douleurs intolérables. L'enfant avait perçu le cri et il demeurait immobile, hésitant et ne sachant d'où il partait.

Curtius vit alors Satan se dresser de toute sa hauteur, il le vit grandir, grandir, atteindre une taille démesurée ; il entendit un nouveau rugissement qui se répercuta d'un bord à l'autre du précipice et, d'un bond prodigieux, le diable s'élança dans le torrent.

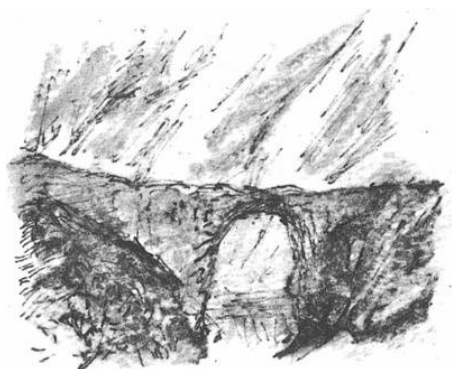
L'enfant, ne voyant toujours rien, atteignit la rive opposée.

Haletant, soufflant, transpirant, le bailli arrivait au pont, impatient de serrer dans ses bras son fils échappé à un tel péril... Il sentit à sa cuisse une brûlure, de la fumée sortait de son escarcelle ; il s'empressa de l'ouvrir et d'y plonger la main.

— Aïe ! cria-t-il.

Le lingot d'or du diable qu'il y avait oublié était redevenu un charbon ardent.

Ce fut la seule vengeance de messire Satan. Quant au pont, vous pourrez le voir si vous excursionnez sur les bords de la Reuss. Depuis plus de cinq cents ans, il résiste à tous les assauts des éléments. Non loin de là, on vous montrera une pierre, le Teufelstein, qui est celle que le diable se proposait de jeter sur son ouvrage pour le détruire... si sa main n'avait pas rencontré une simple croix de bois faite par un petit garçon.



L'échelle des Lutins.



A délicieuse station d'Interlaken, dans sa position unique entre les lacs de Thun et de Brienz, avec ses échappées sur les glaciers éblouissants de la Jungfrau, avec son Kursaal élégant et ses confortables palaces, n'est pas seulement le lieu de prédilection des touristes, il est encore le paradis des sportifs. Tous les hôtels ont leurs courts de tennis, sans compter ceux qui se trouvent à la Hoenematte ; les links de golf du tout proche Einigen sont célèbres ; tout est organisé pour les amateurs d'aviron sur le lac de Brienz et, en août, le concours hippique est des plus courts.

Ce n'est pas d'hier que les exercices physiques sont en honneur à Interlaken, et les touristes et les étrangers n'ont pas à se glorifier d'en avoir implanté le goût. Jusqu'en 1808, des fêtes sportives, que l'on appelait alors « gymnastiques », se déroulaient dans ce cadre merveilleux et Mme de Staël en fait la description dans son livre sur l'Allemagne ; ce qu'elle ne nous raconte pas, c'est l'origine de ces jeux qui n'avaient pas été interrompus depuis le Moyen Âge. Cela ne manque cependant pas de pittoresque.

À quelques kilomètres d'Interlaken, se dressent les ruines du vieux château d'Unspunnen. Ce château, construit au début du X^e siècle et qui subit beaucoup de remaniements jusqu'au XIV^e, époque à laquelle il fut détruit au cours d'un soulèvement populaire, était un burg redoutable et redouté ; il s'élevait féroce et rébarbatif au milieu de la forêt sauvage habitée par des ours et aussi par des lutins qui ne trouvaient nulle part des taillis plus touffus.

Bürkard, le baron d'Unspunnen, passait pour être le plus bel homme

de toute l'Helvétie : grand, robuste, assoupli par les exercices du corps, il avait un visage franc, clair, aux traits réguliers, aux yeux verts et encadré par de soyeuses boucles blondes. Un geste bien à lui pour rejeter en arrière sa chevelure faisait dire que c'était le mouvement du lion secouant sa crinière ; du lion n'avait-il pas la bravoure et le caractère indomptable ?

Bürkard, de sa femme tendrement aimée et trop tôt perdue, avait une fille, Ida, qui était belle comme l'aurore. Si elle rappelait son père par son extérieur, par la couleur de ses yeux, la forme de son visage, la magnificence de sa chevelure, elle avait toute la douceur de sa mère et son besoin de tendresse et d'affection. Le baron adorait son enfant, il l'adorait littéralement, il retrouvait en elle sa femme chérie et aussi sa propre ressemblance ; n'ayant jamais aimé que sa femme et que lui-même, on s'imagine ce que sa tendresse paternelle pouvait avoir d'excessif.

D'ailleurs, tout était excessif chez le baron d'Unspunnen : son amour des plaisirs et du faste, son goût pour les tournois, les jeux d'adresse, ou les assemblées dans lesquelles il faisait admirer le raffinement de ses manières et la richesse de son savoir.

C'est à l'occasion d'un tournoi qu'il s'affronta avec le noble duc de Zaehringen, seigneur de Berne et propriétaire d'innombrables châtelainies dans toute la région, dont le manoir de Wilderschwyl, voisin d'Unspunnen. Des questions de préséance, d'abord futiles et vite envenimées, avaient divisé les deux seigneurs, le baron d'Unspunnen prétendant n'être en rien inférieur au duc et dépendre non de lui mais directement de l'Empire. Il y eut un éclat, le baron se retira avec sa suite et subitement, dans l'excès de son caractère, sa vie fut transformée.

Il s'enferma en son château, se tint à l'écart de toutes les fêtes, de toutes les réunions, de toutes les assemblées où il eût pu rencontrer le duc ou des gens de son allégeance ; il devint aussi sauvage qu'il avait été sociable, aussi sombre qu'il avait été gai compagnon et, s'il franchissait le pont-levis de son burg, ce n'était que pour aller chasser dans la forêt. Celle qui était le plus à plaindre de cette nouvelle disposition d'esprit du baron était la pauvre Ida. Elle se trouvait, du jour au lendemain, à seize ans, claquemurée dans le donjon. De sa chambre, située au haut d'une des maîtresses tours du château, elle regardait avec mélancolie la forêt verte qui s'étendait au loin jusqu'au pied des montagnes.

À Interlaken, le baron d'Oberhofen, mort récemment, avait fondé une belle abbaye desservie par des religieux de l'ordre de Saint-Augustin ; tous les seigneurs du pays comptaient parmi les protecteurs de cette abbaye. Avant la cérémonie annuelle en l'honneur du fondateur du monastère, le Prieur fit une démarche personnelle auprès

du baron d'Unspunnen pour obtenir qu'il se départît de sa sauvagerie et qu'il assistât au grand office suivi d'un banquet qui devait marquer cette solennité. Il se garda bien d'avouer au farouche seigneur que le duc de Zaehringen serait également présent, car il nourrissait l'espoir de voir les deux hommes se réconcilier au pied des autels.

Le baron céda et il se rendit au couvent avec sa fille Ida, toute rougissante de plaisir d'être sortie de son monotone confinement. Lorsque, dans la cour de l'abbaye, le seigneur d'Unspunnen vit les gens du duc, il faillit faire demi-tour, mais il lut tant de tristesse et de désappointement sur le visage de son enfant, qu'il refréna sa colère et qu'il pénétra dans le sanctuaire. Le duc, préalablement chapitré par le Prieur, se montra fort aimable ; il feignit d'avoir oublié l'incartade du baron et l'on put croire que tout était effacé.

La cérémonie se déroula, magnifique. Ida était dans le ravissement ; elle se laissait griser par la magie des chants liturgiques, par l'éclat des milliers de cierges ; son rêve l'emportait sur les nuées odorantes de l'encens... Son extase était partagée par son voisin, un charmant adolescent, aussi brun qu'elle était blonde, droit et fin comme une épée, un véritable prince de légende : c'était Walter, le fils du duc.

Après la solennité, les jeunes gens se retrouvèrent sur l'estrade dressée dans la cour du monastère, d'où l'on assistait aux jeux organisés par la jeunesse de la contrée. Les luttes en étaient la partie la plus importante. Il s'agissait du « schwingen », exercice particulier à Interlaken où se déploient la force physique, l'adresse et la réflexion ; le vainqueur doit, sans porter de coups à son adversaire, l'avoir renversé par trois fois sur le dos.

En l'honneur d'Ida, Walter voulut prendre part aux jeux. Il se mesura avec plusieurs des meilleurs lutteurs et il remporta chaque fois la victoire sur les jeunes montagnards, dont quelques-uns le dépassaient de la tête et qui étaient tous ses aînés. L'admiration accrût encore la sympathie de la jeune fille pour le jeune homme ; elle avait tremblé aux péripéties de la lutte, avait frémi d'orgueil à la proclamation de ses succès ; il lui avait, en son cœur, dédié ses efforts, et quand ils s'assirent côte à côte à la table du festin, ils s'aperçurent tous les deux que la vie ne pouvait avoir aucune signification s'ils ne la vivaient pas ensemble.

Le repas se poursuivit gaiement. Eux, absorbés dans leur douce conversation, ne s'occupaient de rien ni de personne ; s'ils avaient été moins attentifs à eux-mêmes, peut-être auraient-ils été conscients qu'une menace planait sur la paix de l'assemblée ; à plusieurs reprises, des paroles aigres avaient été échangées entre le duc et le baron. Sur un mot plus direct, le Seigneur d'Unspunnen, secouant furieusement sa chevelure blonde, s'était levé et il avait lancé sa coupe à la tête du duc.

Ce fut un tumulte indicible ; on s'était précipité pour séparer les deux seigneurs, qui déjà tiraient l'épée, bien que l'on fût en territoire d'Église où nul ne doit se trouver le fer à la main. Enfin on entendit le baron rugir :

— Je jure de par Dieu que jamais plus je ne me retrouverai en présence du duc de Zaehringen autrement que la lance au poing.

Il avait pris Ida par le bras, l'avait entraînée hors de la salle du festin et s'était hâté vers son château. Rentrée dans sa chambre d'où elle savait qu'elle ne sortirait plus, Ida se mit à pleurer ; le bonheur qu'elle avait entrevu un instant était, pour elle, perdu à jamais.

De son côté, Walter se désolait ; il ne voulut pas retourner à Berne avec son père et demanda la permission, sous prétexte de chasser, de rester au château de Wilderschwyl à quelques lieues de là. Il n'espérait rien, il n'attendait rien et cependant il croyait être moins malheureux s'il respirait le même air que celle qu'il avait aperçue un instant et qu'il aimait pour l'éternité.

L'hiver arriva, rendant plus lugubre encore le séjour d'Unspunnen. Comme on connaissait l'humeur du seigneur Bürkard, aucun voyageur ne venait jamais frapper à la porte du burg pour demander l'hospitalité ; rien ni personne n'apportait de changement dans la monotonie de la vie. Le baron, tout à son ressentiment et à sa haine, ne s'apercevait même pas que son enfant chérie souffrait et languissait et elle n'osait pas se plaindre, tant son père était nerveux et irritable.

Un soir, quelqu'un se présenta à la poterne du château, un tout petit homme, pas plus haut qu'un gros chien ; il portait un tabar à capuchon de laine brune. S'il avait la taille d'un enfant, s'il en avait les joues roses et le teint fleuri, par contre, il avait une longue barbe blanche qui descendait jusqu'à sa ceinture de cuir.

L'archer qui lui ouvrit, bien qu'il fût un vieux routier, eut un frisson et salua fort respectueusement le petit homme.

— Je veux parler au baron, déclara celui-ci.

Le soldat appela le sénéchal qui, à son tour, dissimula mal son émoi. Il s'inclina devant le visiteur beaucoup plus poliment que l'on eût pu s'y attendre en voyant ce dernier accoutré comme un simple bûcheron et il le mena dans la salle où, solitaire, le baron se chauffait près du feu, Ida ayant déjà pris congé de son père pour la nuit.

— Qu'y a-t-il ? Que me veut-on ? glapit le seigneur Bürkard. Ceux qui désirent quelque chose n'ont qu'à pousser jusqu'au château de Wilderschwyl, lequel appartient au duc de Zaehringen, qui se prétend le légitime suzerain de la contrée !

En apercevant le petit homme qui, sorti de l'ombre, s'était avancé jusqu'à la lueur du foyer, la colère du baron se changea en moquerie.

— Qu'est-ce que cette mascarade ? s'écria-t-il.

Le petit homme ne s'émut pas de ce persiflage, il salua et dit :

— Messire, je suis un lutin de vos forêts et je vous suis envoyé par mes compagnons.

— Ha ! Ha ! Ha ! rit le baron, et que me veulent donc les lutins ?

— Voilà, Messire, nous n'avons plus de pommes.

Les lutins étaient un peuple de petits êtres moitié fées et moitié hommes, qui hantaient les bois les plus profonds. Gais, farceurs, joyeux, un peu pillards et volontiers mendiants, ils se nourrissaient de fruits et en particulier de pommes. Malheureusement, ils n'étaient guère prévoyants et, parfois, leurs provisions venaient à manquer. En ce cas, ils s'adressaient aux humains, qui, moins gaspilleurs, conservaient des fruits dans leurs celliers.

— Nous n'avons plus de pommes, continua le lutin, l'hiver est rude et plus long que d'ordinaire, les baies et les fruits sauvages qui naissent au printemps n'ont pas encore paru, de sorte que nous avons faim.

Jamais personne en Helvétie n'avait songé à repousser la requête d'un lutin, mais le baron n'était pas homme à se plier aux usages les mieux établis.

— Je ne vois pas, répliqua-t-il sèchement, pour quelle raison je vous ferais des libéralités. Je n'ai pas besoin de vous et il m'importe peu que vous mourriez de faim ; je ne vous donnerai donc pas de pommes ou si je vous en donne, ce sera de telle façon qu'il vous en cuira. Quant à toi, porte-parole de tes semblables, je te conseille de déguerpir rapidement, sinon gare à toi !

Le petit homme grommela quelque chose entre ses dents et il se hâta de quitter le château.

Dès qu'il fut parti, le baron se frotta les mains ; il fit venir le chef de ses gardes-chasse et il s'entretint un bon moment avec lui.

Le lendemain matin, suivi de quelques valets portant des paquets mystérieux, le seigneur d'Unspunnen sortit à pied dans la forêt. Il s'arrêtait de distance en distance, examinait un emplacement et, quand celui-ci lui paraissait propice, il y faisait faire une petite installation ; ensuite, il reprenait sa marche et recommençait un peu plus loin. Au soir, les hommes rentrèrent les mains vides et le baron semblait d'excellente humeur.

Environ huit jours après cette promenade mystérieuse, le jeune Walter chevauchait dans les bois autour d'Unspunnen. Il dépassait souvent les limites de la châtellenie de Wilderschwyl dans son désir de s'approcher d'Ida. Il s'avancait seul et avec précaution, ne voulant pas être surpris par les gens du baron. Au tournant d'un sentier, le jeune homme entendit une plainte venant d'un fourré. Il n'y fit d'abord pas attention et puis la plainte devenant plus nette, on eût dit une voix humaine, celle d'un enfant qui sanglote. Walter sauta à bas de son cheval, il se fraya un chemin dans le taillis, guidé par les

gémissements, et il arriva à un petit tas brun qui était à l'origine du bruit. Le petit tas remua et Walter aperçut un homme minuscule, vêtu du tabar des bûcherons, et dont la face poupine s'adornait d'une longue barbe blanche.

— Un lutin ! s'écria le fils du duc de Zaehringen, qui connaissait ces petits êtres par les récits de sa nourrice et des bonnes gens des montagnes. Que fais-tu là ? Pourquoi pleures-tu et comment ne t'es-tu pas enfui à mon approche comme le font d'ordinaire tes pareils ?

— Hélas ! gémit le petit homme, je ne peux pas fuir, je suis pris au piège et ma jambe me fait beaucoup souffrir.

Walter remarqua, alors seulement, que le jarret du lutin était serré entre les mâchoires d'un piège de fer dont on use pour prendre les loups. Vivement il se baissa, fit jouer le ressort et délivra l'homme des bois.

Le lutin s'ébroua, frotta sa jambe rougie et meurtrie avec une herbe qu'il venait de ramasser ; bien vite, elle redevint normale.

— Dis-moi, demanda Walter intrigué, comment il se fait que tu aies été pris à ce piège et que tu n'aies pas pu te délivrer, étant lutin ?

L'autre leva sur le jeune homme un regard de pitié.

— Les hommes, répliqua-t-il, ignorent tout de nous. Si nous disposons d'un certain pouvoir sur les arbres, les plantes, les fleurs et les bêtes, nous n'en avons aucun contre les objets de fer ou d'acier ; c'est pourquoi, sans toi, je ne serais pas venu à bout de ce piège ; quant à savoir qui me l'a tendu, je le devine à présent et je ne puis accuser que ma candeur, si j'y suis tombé.

— Comment cela ?

— Depuis quelque temps nous sommes dans la disette ; notre provision de pommes est épuisée et l'un des nôtres a été récemment au château d'Unspunnen prier le baron de nous en donner ; il a refusé en disant que s'il nous donnait des pommes ce serait de telle façon qu'il nous en cuirait. Nous n'avions pas fait attention à ces mots, mais simplement noté le refus dont nous comptions tôt ou tard nous venger.

— Cela ne m'explique pas comment tu as été pris au piège.

— Je me promenais ce matin cherchant quelque nourriture, quand je vis, là, par terre, une belle pomme. J'ai cru qu'un bûcheron l'avait laissée tomber, je me suis avancé pour la ramasser et voilà que j'ai ressenti une douleur à la jambe : cette machine de fer avait fonctionné. Je suis certain que ce piège a été posé par le baron d'Unspunnen.

— Lutin, mon ami, répliqua Walter, je suis heureux de t'avoir délivré et je vous convie, toi et les tiens, à venir au château de Wilderschwyl où je vous donnerai des fruits pour vous sustenter jusqu'au printemps.

Cette offre fut acceptée sur-le-champ. Le soir même, des lutins se

présentaient chez Walter qui fit mettre, dans les besaces dont ils s'étaient munis, une belle provision de pommes rouges. Le chef de la délégation était celui que le jeune homme avait délivré du piège à loup. Avant de se retirer, il vint remercier le bienfaiteur de sa tribu.

— Bon seigneur, dit-il, vous m'avez rendu à moi un grand service et vous venez de vous montrer charitable pour moi et mes frères ; si, à notre tour, nous pouvons faire quelque chose pour vous, disposez de nous.

— Hélas ! répliqua Walter, je ne souhaite ni ne désire rien. J'aime une jeune fille qui est précisément la fille du baron d'Unspunnen et qui vit recluse dans son château. Sa main est tout ce que j'envie sur la terre ; ne pouvant l'avoir, le reste m'est indifférent.

Le lutin caressa un moment sa barbe blanche, puis il s'écria :

— Messire, nous connaissons la jeune fille ; elle est belle et elle est bonne, aussi bonne que son père est inhumain ; lorsque nous jouons au clair de lune, nous avons bien souvent aperçu son pâle et joli visage se pencher à sa fenêtre, tout en haut de la tour du château. Voulez-vous l'enlever ? Si oui, nous vous aiderons et, ainsi, nous vous aurons servi et nous aurons du même coup exercé notre vengeance.

Walter éclata d'un rire amer.

— Ami lutin, dit-il, je vous remercie de tout cœur de votre offre. Hélas ! que pouvez-vous ? Le burg est imprenable, mon père lui-même ne risquerait pas d'en tenter l'assaut, et vous m'avez dit que vous n'aviez aucun pouvoir contre le fer et l'acier. Vous seriez donc massacrés par les soldats du baron sans aucun résultat.

— Ne croyez pas, messire, qu'il soit dans nos desseins d'attaquer de vive force le château d'Unspunnen et son seigneur ! L'épée et la lance ne sont pas nos armes ; nous avons d'autres moyens de vous faire réaliser vos vœux. Soyez demain à minuit, avec un bon cheval, au pied de la tour où est enfermée damoiselle Ida.

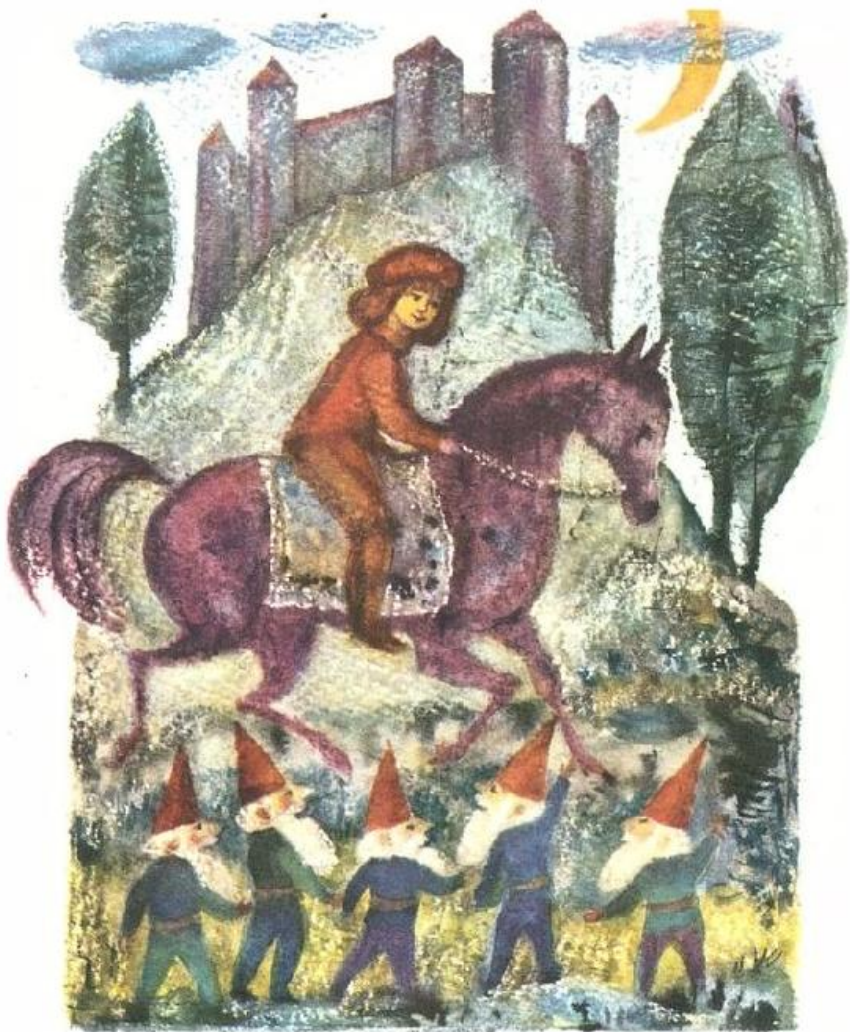
Le lutin n'en voulut pas dire davantage ; il opposa à toutes les questions du jeune homme un mutisme absolu et il s'en alla avec ses compagnons.

Walter n'avait aucune confiance dans les promesses du lutin ; il savait cette race légère et volontiers hâbleuse ; l'homme des bois souhaitait certainement lui être utile, mais en avait-il la possibilité ? Néanmoins l'amour de Walter était si vif, si intense son désir d'approcher d'Ida, que le lendemain, par une nuit très noire, par un temps de frimas et de glace, le fils du duc de Zaehringen fit seller son cheval, s'enveloppa d'un chaud manteau et s'en alla vers le donjon de l'ennemi de son père. La neige épaisse, le vent bruyant empêchaient les guetteurs du château de l'entendre approcher. Du reste, qu'avait à craindre la garnison du burg sur ce piton rocheux, à l'abri d'épaisses murailles ?

Seul, au pied de la tour, Walter leva la tête, il n'apercevait même pas la fenêtre de celle qu'il aimait ; juste au-dessus de lui, le mur se perdait dans le noir.

Fouetté par la bise, aveuglé par des tourbillons de neige, Walter se désolait, quand il entendit douze coups sonner à la grosse horloge du château : « Ils auront oublié le rendez-vous, songea-t-il ; les petits hommes, comme les grands, ne pensent pas longtemps aux infortunes des autres. » À peine avait-il fini de formuler cette pensée morose que Walter nota une sorte de grouillement autour de lui et, bientôt, la nuit fut peuplée d'une multitude de petites silhouettes. Une voix murmura à son oreille :

— Nous sommes là pour vous servir, descendez de votre cheval.



Bientôt, la nuit fut peuplée d'une multitude de petites silhouettes...

Le jeune homme obéit et il remarqua alors que le lutin qui lui avait parlé était précisément assis sur la croupe de son coursier. Les yeux de Walter, qui s'habituait à l'obscurité, lui permirent de distinguer des centaines de lutins.

— Approchez du mur, ordonna une petite voix.

Walter fit ce qui lui était dit. Il vit un groupe d'hommes des bois fort occupés à racler de leurs mains le sol au pied de la tour et, quand ils eurent dégagé un espace rond d'environ deux coudées de diamètre, ils invitèrent Walter à se placer au centre de ce cercle. L'un d'entre eux, avec un plantoir de bois, enfonça quelque chose dans le sol ainsi dénudé, puis de nombreux lutins approchèrent et se mirent à souffler sur la terre. Très intrigué, le fils du duc suivait attentivement ces différentes opérations. À sa grande surprise, il aperçut une petite tige qui sortait du sol. À vue d'œil cette tige grandissait, elle s'inclina vers le mur et commença à grimper ; c'était un lierre, un lierre souple, mince, au petit feuillage tendre. La plante atteignit bientôt la hauteur de la ceinture du jeune homme, puis sa tête, puis elle le dépassa ; à mesure qu'elle s'allongeait, la tige devenait plus forte, elle était maintenant comme un gros câble.

— Agrippez-vous à ce lierre, dit un lutin, et serrez-le solidement ; n'ayez aucune inquiétude, il vous portera jusqu'à la chambre de votre belle. Elle est prévenue ; nous avons cet après-midi envoyé un corbeau pour lui annoncer votre visite. Vous la prendrez dans vos bras et vous redescendrez par le même chemin.

Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait était si étrange que Walter se laissa faire ; il saisit la tige du lierre et, sans avoir un mouvement à exécuter, il se sentit emporté le long du mur ; il montait plus vite que le pâtre le plus habile n'eût grimpé au flanc d'une montagne. Il était accroché dans les ténèbres, ne voyant ni le sommet ni le pied de la tour... Soudain, il entendit une douce voix qu'il eût reconnue entre toutes et qui lui murmurait :

— Walter, est-ce vous ? Quel bonheur !

Une minute plus tard, le jeune homme sautait dans la chambre d'Ida qui, longuement, sur sa poitrine, versa des larmes de joie.

Quand l'émotion permit enfin au fils du duc de Zaehringen de parler, il supplia Ida de le suivre. D'abord elle hésita, en pensant à la peine qu'éprouverait le baron et puis, l'amour fut le plus fort.

— Je vous conduirai à Berne, dit Walter ; dans le château de mon père, nous nous marierons et vous verrez que le vôtre ne tardera pas à vous pardonner et que, grâce à nous, nos deux maisons se réconcilieront.

— Je vous suivrai partout, soupira Ida.

Walter emporta celle qui était maintenant sa fiancée. À nouveau, il s'accrocha au lierre ; celui-ci se mit à redescendre et déposa

doucement les jeunes gens au pied de la tour.

Après avoir pris congé et remercié les lutins, Walter, avec Ida sur l'arçon de sa selle, partit au galop pour Berne.

Le mariage fut célébré en grande pompe au château du duc de Zaehringen, mais, contrairement à la prévision de Walter et à l'espoir d'Ida, le baron ne pardonna point. Il prit le deuil comme si sa fille avait été morte, ordonna à son intention un office funèbre dans la chapelle du château. Jamais il n'accueillit aucun message ni aucun messenger de sa fille, ni de son gendre ; jamais il ne consentit à ce que l'on prononçât devant lui leur nom, ni surtout celui du duc plus que jamais détesté. Durant des années, il ne sortit pas de son burg, vieillissant dans l'amertume, la haine et la solitude.

À Berne, les nouveaux époux vivaient dans une félicité que gâtait seule la pensée de l'irritation du baron d'Unspunnen. Le vieux duc de Zaehringen était mort, Walter avait hérité de son père et il régnait sur ses vassaux avec justice et bonté.

Il y avait vingt ans que sa fille avait, avec l'aide des lutins, quitté son burg et le baron commençait à sentir lourdement sur ses épaules le poids de l'âge ; d'autant plus que cette séquestration à laquelle il se condamnait nuisait fort à sa santé. Soir après soir, il buvait de grands hanaps de vin dans la salle du château. Il avait déjà éprouvé de dangereux étourdissements, son teint s'était fané, des rides creusaient leurs sillons sur son beau visage, ses épaules s'étaient voûtées, ses cheveux avaient blanchi. Ce fût un événement quand un visiteur se présenta au burg, c'en fut un plus grand lorsque l'on sut que messire Bürkard daignait le recevoir. Ce visiteur était le prieur d'Interlaken.

Le moine chez qui, jadis, le baron avait eu son altercation définitive avec le feu duc de Zaehringen était un grand vieillard ; il connaissait l'humeur maussade du seigneur d'Unspunnen, sa volonté de solitude, et, s'il avait hasardé cette démarche, c'est que la cause en était importante. Pourtant son message paraissait banal :

— Messire, commença-t-il, il doit y avoir dimanche fête à l'abbaye ; devant une brillante assemblée, les jeunes gens du pays doivent s'exercer aux jeux d'adresse traditionnels. Je viens vous prier, au nom de mes frères et au mien, de présider cette festivité et de remettre les prix aux vainqueurs.

Le baron eut un mouvement d'humeur.

— Vous savez bien, mon Père, que je ne veux pas rencontrer...

— Le duc est mort.

Un éclair de joie passa dans les yeux verts du baron.

— Mon fils, dit le moine d'une voix profonde, on ne doit pas se réjouir de la mort d'un ennemi mais prier pour son âme. *De profundis...*

Le moine et le baron murmurèrent côte à côte les paroles latines. Le prieur demanda :

— Vous ignoriez donc le décès du duc ?

— J'ai interdit que son nom soit jamais prononcé devant moi.

Il y eut un moment de silence et le religieux continua :

— Consentez-vous à venir ?

— Je viendrai, dit le baron.

Le dimanche suivant, l'abbaye avait revêtu sa parure de fête, la cour était tendue de draperies, d'écussons, de banderoles et de devises propres à exalter la vaillance et l'honneur. Au-dessus de la tribune présidentielle s'étaient étalées les armes d'Unspunnen.

Les spectateurs se pressaient nombreux autour de la lice ; il y avait des gens des villages environnants, des pêcheurs des lacs, des montagnards, des bûcherons, des pâtres. Dans les tribunes, les seigneurs et leurs familles, les hommes bravement harnachés, les femmes dans leurs plus somptueux atours, bavardaient et riaient. Les trompettes sonnèrent, et l'on vit arriver, au milieu d'une suite bellement équipée, le baron d'Unspunnen. Tous les regards se tournèrent vers lui ; il portait un beau surcot de velours enrichi de fourrure d'une forme un peu désuète ; à son chaperon brillait une précieuse agrafe retenant une plume de héron et sur sa poitrine tombait une lourde chaîne d'or. Ceux qui l'avaient connu autrefois notèrent le changement survenu dans sa personne.

C'est assez lourdement que celui qui avait été le meilleur cavalier d'Helvétie mit pied à terre ; très voûté, il se dirigea vers la place qui lui était réservée. Le Prieur et les principaux dignitaires de l'abbaye vinrent le saluer ; quelques acclamations polies s'élevèrent des tribunes des seigneurs, mais les montagnards et les paysans se taiseaient. Indifférent à cette froideur, le baron regarda autour de lui ; il eut une expression étrange en voyant que le pavillon aux armes de Zaehringen restait vide.

Les jeux commencèrent. Des adolescents se mesurèrent au saut en hauteur et en longueur, au jet de la palette, au lancement du javelot, au tir à l'arc. Beaucoup firent preuve de force, d'adresse, d'entrain, aucun cependant n'était aussi souvent vainqueur qu'un jeune homme appartenant à l'équipe de Berne et qui semblait également rompu à tous les exercices. Chaque fois qu'il paraissait dans la lice, un murmure d'admiration s'élevait et il justifiait toujours les espoirs du public.

C'est au « Schwingen », à la lutte traditionnelle, qu'on attendait surtout de le voir...

Son premier adversaire, un garçon qui le dépassait de la tête, fut par trois fois renversé ; par trois fois, il lui fit toucher la terre des épaules. Tandis qu'il se reposait, d'autres luttes se déroulèrent, puis le jeune

homme se mesura avec un des vainqueurs. Nouveau succès. Enfin, ils ne restèrent que deux. Tous les vœux se portaient vers le jeune Bernois. Son concurrent avait, dans les compétitions précédentes, brillé par sa puissance musculaire ; il s'avancait pesamment en se dandinant à la façon des ours. Il jeta sur l'adolescent, bien plus svelte et plus frêle que lui, un regard de dédain.

On crut d'abord que l'enfant de Berne allait succomber sous le poids de son redoutable antagoniste ; ses reins fléchirent mais, par un mouvement brusque, un redressement subit, il fit perdre l'équilibre à son rival et l'étendit sur le sol. Une deuxième, une troisième fois, il renouvela sa victoire. Ce fut une immense clameur, les mouchoirs s'agitèrent, les écharpes volèrent au bout des jolis bras, les trompettes sonnèrent comme pour le triomphe d'un chevalier au tournoi.

Le maître des jeux vint prendre l'adolescent par la main pour le conduire à la tribune présidentielle ; il s'avancait, modestement confus, et, comme il s'approchait du public, on put remarquer que ses vêtements, souillés et déchirés dans les luttes, étaient ceux des gens des campagnes et que son visage, maculé de sueur et de poussière, était très beau.

Devant le baron d'Unspunnen, le jeune vainqueur mit un genou en terre.

— Je te proclame vainqueur des jeux, dit messire Bürkard d'une voix forte.

Le vieux seigneur se pencha vers le jouvenceau pour lui donner l'accolade. Il hésita. Des yeux verts le regardaient franchement, le visage pâle était encadré de longues boucles blondes emmêlées et le baron se souvint de lui-même... jadis. Une sorte de trouble s'était emparé du dur seigneur : toute sa jeunesse revivait devant lui. Dans un élan de tendresse qu'il n'avait pas connu depuis le jour où sa fille bien-aimée lui avait été ravie, il serra le jeune Bernois contre son cœur.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il. Il faut que j'annonce ton nom pour qu'on l'acclame.

— Je me nomme Bürkard, dit l'adolescent en secouant sa chevelure comme l'eût fait un jeune lion sa crinière.

— Bürkard ! murmura le baron en s'adressant au Prieur qui se tenait à côté de lui. Mon nom ! Comme j'aimerais que cet enfant fût le mien et qu'il me soit permis de l'adopter !

— Vous le pouvez, dit tout bas le moine.

— N'a-t-il donc point de parents ou ceux-ci seraient-ils disposés à se séparer d'un tel fils ?

— Je les connais et ils feront tout pour vous complaire, messire.

Les cris et les trépignements s'élevaient dans l'assistance où l'on ne comprenait rien à cet aparté.

— Son nom ! Son nom ! Qu'on lui donne le prix ! Il l'a mérité !

Le baron était sourd à toutes ces voix.

— Je voudrais, continuait-il, tout à son idée, prendre ce jeune homme chez moi ; je l'élèverais et il serait l'héritier de mes biens, de mon nom et de mes armes... Je n'en ai point d'autre.

— Vous conviendrait-il de régler la chose tout de suite ?

— Oui, certes.

Le Prieur se retourna, il écarta une draperie qui fermait le fond de la tribune : un chevalier et une dame s'avancèrent et vinrent s'agenouiller devant le baron.

— Voici les parents de Bürkard, annonça le moine.

— Walter ! Ida ! soupira le vieux seigneur et des larmes coulèrent sur ses joues ridées.

Il ne se laissa pas longtemps aller à l'attendrissement, il se leva, redressa sa taille.

— Le vainqueur des jeux, proclama-t-il, est Bürkard, fils du duc de Zaehringen, héritier d'Unspunnen !

Des vivats sans fin éclatèrent et, cette fois, les montagnards, les pâtres, les pêcheurs, les villageois, joignirent leurs voix à celles des seigneurs et mêlèrent le nom du baron d'Unspunnen à celui du jeune héros de la fête.

Autour du cou de l'adolescent, le baron avait glissé sa chaîne d'or.

En souvenir de ce beau jour, des fêtes gymnastiques furent fondées à Interlaken par le baron d'Unspunnen. Ce sont celles dont Mme de Staël fut encore témoin et dont elle a consigné le récit.



Guillaume Tell.



UNE NUIT de décembre en l'an de grâce 1307, sur les bords du lac de Lucerne, une poignée d'hommes étaient rassemblés. L'endroit se nommait le Grütli ; c'était une prairie bordée de trois côtés par les forêts touffues qui régnaient sur toute la région et dont le quatrième baignait dans l'eau du lac.

Il faisait très froid. La neige couvrait les montagnes et les bois et, sur la prairie du Grütli, elle avait étendu son tapis blanc. Les hommes qui se trouvaient là se serraient dans leurs grands manteaux, ils ne plaisantaient pas et ne bavardaient pas entre eux ; c'est à peine si, de temps en temps, quelques paroles étaient murmurées à voix basse. Piétinant dans la neige, ils attendaient quelque chose. Un souffle de vent passa, faisant gémir les sapins tout proches, s'engouffrant dans la trouée du lac.

Très grave, une voix s'éleva :

— Ceux de Schwyz sont-ils là ?

— Les dix de Schwyz sont présents, vieillard Reding, et c'est moi, Werner Stauffacher, qui les conduis.

— Et ceux d'Unterwalden ?

— Les dix d'Unterwalden sont ici, répliqua Arnold du Melchthal.

— Et ceux d'Uri ?

— Nous sommes là tous les dix, prononça Walter Fürst.

— C'est bien, dit Reding, le vieillard, celui qui, jadis, était le chef du pays alors que le pays était libre.

Les trois territoires de Schwyz, d'Unterwalden et d'Uri jouissaient, au milieu de l'Helvétie, d'une situation privilégiée. Leurs habitants, en

récompense du courage et du dévouement qu'ils avaient déployés pendant les guerres au service de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, s'étaient vus accorder la liberté par rescrits impériaux. Ils se gouvernaient eux-mêmes et choisissaient leurs chefs qui dépendaient, non du domaine privé des Habsbourg, mais directement de l'Empire.

Ceux des territoires libres avaient élu Reding, qui savait faire respecter les droits et les devoirs de chacun...

Quand mourut l'empereur Rodolphe, son fils Albert, que l'on appelait le « Duc Noir », lui succéda. Reniant la parole impériale, Albert de Habsbourg annula les franchises accordées, déchira les rescrits. Au lieu des chefs librement choisis et du sage Reding, le nouvel empereur imposa aux montagnards des territoires de Schwyz, d'Uri et d'Unterwalden des baillis venus d'Autriche. Le plus tyrannique et le plus autoritaire de ces baillis était Gessler.

— Je soumettrai ces vachers par la force puisqu'ils ne veulent pas céder à la raison, avait-il dit à son maître.

Ni Unterwalden, ni Uri, ni Schwyz n'avaient en effet accepté cette violation des traités ; les citoyens de ces territoires avaient secrètement désigné trente d'entre eux, dix par commune, qui devaient défendre leurs droits. Tous, d'un même accord, avaient confié l'autorité suprême au vieux Reding. Ils se réunissaient périodiquement dans le plus grand mystère au Grütli ; ils avaient juré de maintenir leurs libertés envers et contre tous. C'est une de ces assemblées qui se tenait en cette froide nuit de décembre.

— Qui a quelque chose à dire ? demanda Reding, le vieillard.

— Moi, répliqua Werner Stauffacher, de Schwyz.

— Parle, dit Reding.

— Il y a quelques jours, Gessler passant avec plusieurs de ses amis devant ma maison a dit : « Un serf ne doit pas loger dans une demeure aussi belle, une cahute est assez bonne pour lui. » Voyant, par la fenêtre de la cuisine, ma femme qui apprêtait un cuissot de chamois, il a grondé : « Est-ce de la nourriture pour un serf ? Du pain et de l'eau, voilà ce qu'il lui faut. » J'ai fait le serment de ne plus coucher dans ma maison, de ne plus boire de vin ni manger de viande, jusqu'au moment où nous serions libres.

— J'ai à parler également, dit Arnold du Melchthal d'Unterwalden. Je labourais ma terre, conduisant les deux meilleurs bœufs de mon étable ; Gessler est survenu ; il a déclaré : « Si les serfs veulent manger du pain, ils n'ont qu'à traîner eux-mêmes leurs charrues », puis il a donné l'ordre à un de ses valets de s'emparer de mon attelage. Je me suis défendu et j'ai brisé dans la lutte un doigt du serviteur de Gessler. J'ai pris la fuite. Le bailli a envoyé des soldats dans ma maison, ils n'y ont trouvé que mon vieux père et ils lui ont crevé les yeux. Mon père est aveugle et moi je suis traqué comme une bête féroce.

Une voix chargée de haine retentit dans la nuit :

— Ils ont voulu enlever ma femme Röschen, j'ai tué celui que Gessler avait chargé d'exécuter cet ordre. Avec Röschen, j'ai fui notre village, j'ai couru à travers les montagnes, ayant à mes trousses les chiens du bailli qui lui servent à chasser l'ours, ses piquiers et ses hommes d'armes. Si, au bord du lac, je n'avais trouvé Guillaume Tell avec sa barque et s'il ne nous avait pas fait passer l'eau à la barbe des gens de Gessler, nous eussions été déchirés par les molosses, achevés à coups de piques.

Ainsi parla Conrad.

— Notre vie est intenable, crièrent ensemble plusieurs hommes.

— Les Autrichiens ont volé la fleur de mes troupes.

— Ils ont dévasté mon jardin.

— Ils ont brûlé ma maison.

— J'ai passé un mois dans les cachots de Küssnacht et je ne sais pas encore le motif de mon emprisonnement.

— Nous voulons être libres ! crièrent les hommes.

Calme et décidée s'éleva la voix du vieux Reding :

— Si vous le voulez, si vous restez tous fidèles à votre serment, si vous travaillez d'un seul cœur et d'une seule volonté, un pour tous et tous pour un, l'heure de la liberté est proche. Nous avons pour nous le bon droit et la parole même du défunt Empereur dont je garde, en lieu sûr, les rescrits signés de sa main et scellés du grand sceau de l'Empire.

— Nous tiendrons notre serment, grondèrent les trente ombres noires groupées sur la neige blanche.

— Il faut que les hommes qui sont ici pressent ceux de nos concitoyens qui aiment la patrie et la liberté de se joindre à nous. Tu parlais tout à l'heure, Conrad, de Guillaume Tell ; il est le meilleur tireur d'arbalète à cent lieues à la ronde ; il force le chamois sur les cimes inaccessibles ; au milieu de la tempête qui soulève le lac, il conduit sûrement son bateau. C'est un cœur pur, une âme droite, il devrait être parmi nous.

— Je le lui ai demandé, dit Arnold du Melchthal, il m'a répondu qu'il n'avait pas de haine pour le bailli qui ne lui a point fait tort.

— Je le lui ai demandé, dit Werner, il a répliqué que, tant que le chamois serait libre dans les montagnes et le poisson dans le lac, il ne demanderait rien de plus à personne.

— Je lui ai demandé, dit Conrad, il a riposté qu'il avait une petite maison au bord du lac, que dans cette maison il avait une bonne femme et trois fils et une fille et que c'était là son univers.

— Il viendra, affirma Reding, mais déjà nous avons trop parlé. Que chacun de nous retourne dans son village, qu'il exhorte les hommes sûrs, qu'il leur dise que l'ère de la liberté est proche. Jurons avant de

nous séparer, une fois encore, de vivre libres ou de mourir.

— Nous le jurons, clamèrent les trente hommes.

Le printemps était venu. Dans son château voisin d'Altdorf, une forteresse redoutable dont les paysans avaient été contraints de compléter les défenses, gardée par plus de cent archers autrichiens, Gessler, le bailli du Duc Noir, sentait que quelque chose se tramait sourdement.

Les ordres qu'il donnait étaient exécutés, seulement ils l'étaient de mauvaise grâce, lentement, toujours comme à regret. Les dîmes qu'il imposait rentraient mal et, s'il n'avait pas la précaution de faire escorter par des gens d'armes les collecteurs d'impôts, on ne manquait pas de retrouver le corps de ceux-ci brisé dans un gouffre.

— Ces vachers et ces coureurs de montagnes nous narguent, dit un jour le bailli à Niklaus, son écuyer.

Il faut que nous connaissions nos ennemis et que nous sachions ceux qui sont prêts à nous braver.

— Vous avez raison, Monseigneur, répliqua Niklaus, mais comment voir ce qui se passe dans le cœur de ces hommes taciturnes et fermés ?

Gessler ricana :

— Eh ! que m'importe ce qui se passe dans leur cœur ? Je sais qu'ils me haïssent tous et je n'en ai cure. Je veux seulement connaître ceux qui auraient l'audace de me tenir tête ouvertement. Pour cela j'ai un moyen.

— Lequel ?

— Demain il y a marché à Altdorf, tu feras planter au milieu de la place un piquet et, sur ce piquet, tu placeras un chapeau entouré de la couronne ducale d'Autriche. Tous ceux qui passeront devant le chapeau couronné devront le saluer. Ainsi nous saurons ceux qui respectent ou, plus exactement, craignent le pouvoir de notre maître.

— C'est une bonne idée, s'écria l'écuyer.

Il fut fait comme Gessler l'avait ordonné.

Les femmes et les hommes qui étaient venus de loin apporter sur le marché leurs volailles, leurs légumes, leurs pommes vermeilles, leurs cerises rouges, leurs fromages, leur beurre, leurs galettes, ceux et celles qui étaient descendus au bourg pour faire leurs provisions, virent avec stupeur le piquet coiffé du chapeau à la couronne dorée auprès duquel se tenaient des archers autrichiens, un héraut d'armes et l'écuyer Niklaus.

Lorsque le héraut eut proclamé que, d'ordre du bailli, chaque individu, passant sur la place, devait s'incliner et se découvrir devant la coiffure ducale, un murmure était sorti de toutes les lèvres. Quand le héraut eut, pour terminer, ajouté que ceux qui désobéiraient étaient passibles de la peine de mort, le murmure se changea en un silence glacé.

On savait que les menaces de Gessler n'étaient pas de vaines paroles, on avait souvenance des cruautés du bailli. On s'inclina, on se découvrit par crainte, la rage au cœur.

Cependant Gessler attendait des nouvelles du marché, assis dans la grande salle de son château auprès d'un broc de bière fraîche. Vers midi, il vit arriver son écuyer très agité.

— Jusqu'ici nul n'avait désobéi à vos ordres, Monseigneur, mais tout à l'heure, il est venu un homme de la montagne qui tenait un petit garçon par la main. Cet homme est passé devant le chapeau, il l'a regardé fixement et, lorsqu'un archer lui a dit quel était son devoir, il a répondu qu'il était un homme libre et qu'il ne saluerait pas. J'ai pensé vous complaire en le faisant appréhender.

— Certainement, riposta le bailli. Comment s'appelle cet homme ?

— Guillaume Tell.

— Ah ! c'est celui qui a sauvé Conrad, poursuivi par ma juste colère. Je vais me rendre sur place ! Son châtiment doit être public comme son crime.

Gessler monta à cheval. Lorsqu'on le vit arriver au marché, il y eut une panique ; quelques marchandes s'enfuirent mais les hommes restèrent, les uns paralysés par la crainte, les autres poussés par la curiosité.

Près du piquet, maintenu par les archers, un grand et superbe gaillard blond, à la peau hâlée par le soleil et par la tempête, les yeux bleus clairs et hardis, se tenait impassible ; auprès de lui un petit garçon pleurait doucement. C'était Guillaume et son fils Walter. De temps en temps, le père tapotait d'un geste caressant la tête de son petit, qui le regardait à travers ses larmes.

Le bailli poussa son cheval droit sur le groupe.

— Pourquoi n'as-tu pas salué ce chapeau et la couronne du duc, ton maître ? Ne le respectes-tu pas ?

— Je ne respecte que Dieu, les vieillards et l'Empereur, répliqua fièrement Guillaume.

— Alors tu méprises le duc d'Autriche ?

— Je ne le méprise pas, mais il ne m'est rien. Je suis un homme libre, ce pays est un pays libre. Nos pères ont mérité cette liberté pour les services de guerre qu'ils ont rendus à l'empereur Rodolphe. Les rescrits impériaux en témoignent.

Gessler haussa les épaules.

— Je ne vais pas discuter avec toi, manant, des droits de notre maître. Tu sais que tu as mérité la mort ?

— Je sais que vous pouvez me la donner, je ne la crains pas.

Gessler s'aperçut que ces fières paroles avaient leur écho dans le cœur des assistants, et que cette discussion grandissait le prisonnier. Il radoucit sa voix.

— Tu es brave et hardi, Guillaume Tell ; la bravoure et la hardiesse ne me déplaisent pas ; en outre, je sais que tu es un tireur d'arbalète incomparable et je ne veux pas priver le pays d'un homme aussi adroit. Je te ferai grâce de la vie.

Un grand soupir de soulagement parcourut la place. Gessler promena les yeux sur le marché et il reprit sur un ton enjoué :

— On dit, qu'à cent cinquante pas, tu es capable d'abattre une pomme.

— Cela m'est arrivé, Monseigneur, répondit simplement Guillaume.

— Eh bien ! j'ai décidé, puisque je te ferai grâce, que tu renouvellerai cet exploit devant moi.

— Je m'y efforcerai bien volontiers, Monseigneur.

Gessler se fit tout à fait aimable et presque caressant.

— Afin que la chose soit plus intéressante, la pomme sera placée sur la tête de ton fils.

Une sourde rumeur s'éleva. Guillaume Tell était devenu pâle comme la mort, ses traits s'étaient crispés.

— Monseigneur, dit-il, vous voulez m'éprouver ? Il n'est pas possible que vous exigiez d'un père une chose pareille.

— Je l'exige pourtant.

La voix était redevenue sèche. Les archers s'étaient rapprochés de leur maître en voyant les poings des montagnards se fermer, les yeux lancer des éclairs. Le fier Guillaume Tell s'humilia, il se jeta aux pieds du cheval du bailli.

— Monseigneur, supplia-t-il, les mains jointes, pour la première fois de ma vie, je plie le genou devant un autre que devant Dieu. Descendez en vous-même, réfléchissez à ce que vous demandez ; si ma main tremble, si mon trait dévie, je serai moi-même le meurtrier de mon enfant. Songez à ma douleur, songez à celle de sa mère ! Vous avez eu, vous aussi, une mère, Monseigneur, souvenez-vous d'elle.

Le front du bailli s'était rembruni. Il se frappa la cuisse.

— Ce qui est dit, est dit. Si tu ne veux pas tenter l'épreuve, j'ai ici, parmi mes archers, de bons tireurs et ils feront ce que tu refuses de faire.

— Monseigneur, s'écria Tell en se relevant, vous avez déclaré tout à l'heure que vous m'imposiez cette épreuve en échange de ma vie. Prenez-la donc et que mon enfant retourne à la maison.

Le petit Walter s'élança dans les bras de Guillaume.

— Père, sanglota-t-il, fais ce qu'on te demande, je n'ai point peur, ta main ne me causera pas de mal.

Tandis que le père et le fils étaient embrassés, Gessler se tourna vers ses archers :

— Lequel d'entre vous, demanda-t-il, veut prouver son adresse ?

Guillaume lâcha son enfant et se redressa :

— Monseigneur, j'accomplirai vos ordres. Qu'on me rende mon arme que l'on m'a prise en m'arrêtant et que l'on me laisse choisir moi-même mon trait. Vos archers vous diront que, de la qualité du trait, dépend la justesse du coup. S'il est mal empenné, il dévie ; si le fer est trop lourd, il frappe bas...

— Il a raison, grognèrent les archers autrichiens qui respectaient, en Guillaume, le tireur émérite.

— C'est bon, acquiesça Gessler, qu'on lui rende son arme et qu'il choisisse son trait.

Guillaume reprit l'arbalète, sa compagne de tant de randonnées, l'instrument de tant de succès ; il fit jouer la corde, vérifia le crochet, passa ses doigts sur l'arc afin d'assurer qu'il n'avait pas souffert d'avoir été manié par des mains étrangères, puis il fouilla dans le carquois. Lentement il saisit un vireton, le mit en équilibre sur son doigt, le plaça dans la coche de l'arbrier. Ce trait ne l'ayant pas satisfait, il en examina un second, un troisième.

Malgré l'attention qu'il portait à son choix, du coin de l'œil, il ne quittait pas le visage du bailli. À un moment, il vit celui-ci se détourner pour donner un ordre, alors, prestement, il fit disparaître un des viretons dans sa chemise et, très naturellement, poursuivit son examen.

— Ce trait conviendra, dit-il enfin.

— Qu'on attache l'enfant au piquet, ordonna le bailli.

— Commandez qu'on lui bande les yeux, Monseigneur, demanda Guillaume.

— Oh ! père, je ne crains rien, je sais que tu n'as jamais manqué ton coup.

— Tu pourrais remuer et alors...

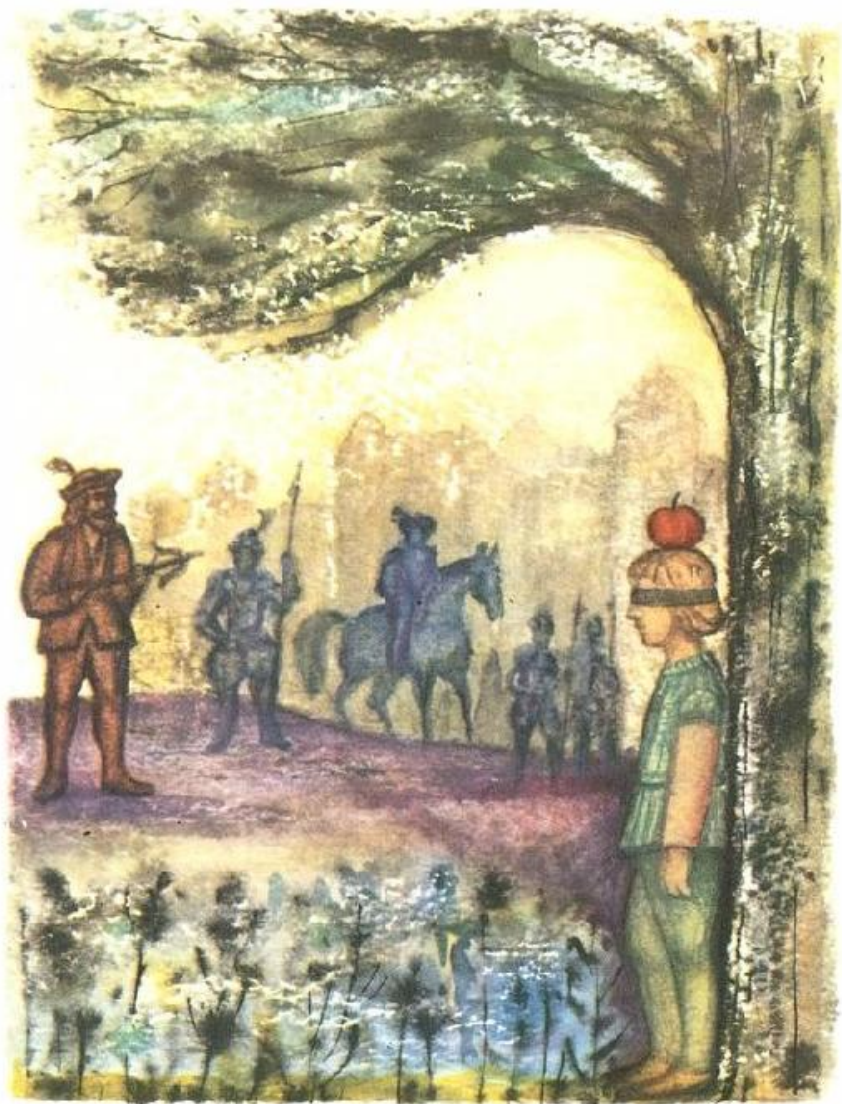
— Soit, concéda Gessler magnanime, qu'on lui bande les yeux et que l'on mette une pomme sur sa tête.

Les archers obéirent, l'un d'eux alla quérir dans le panier d'une marchande une pomme bien rouge et bien grosse ; Tell lança un regard reconnaissant au soldat pitoyable.

— Que l'on mesure l'espace, lança encore le bailli.

On compta cent cinquante pas. La mesure fut équitable. Tell la vérifia, puis il alla se mettre à sa place désignée.

Il n'y avait pas sur le marché un homme qui ne retînt sa respiration, une femme qui ne dît sa prière ; tous les regards étaient fixés sur l'arbalétrier, tous les cœur suspendus à ses gestes. Il porta l'arme à son épaule, l'éleva lentement, on vit que ses doigts tremblaient. Il abaissa son arbalète, s'assura de la bonne position du vireton, vérifia à nouveau le crochet. Pour la deuxième fois, il appuya l'arme à son épaule. Il ne tremblait plus. L'homme et son arbalète semblaient être, l'un et l'autre, taillés dans le roc.



Tous les regards étaient fixés sur l'arbalétrier...

Doucement, très doucement, Tell pressa la gâchette, la corde siffla, on entendit le claquement de l'arc qui se détendait. Telle une grosse mouche, le vireton traversa l'air en bourdonnant ; il fendit la pomme en deux, se ficha dans le bois du piquet.

Un immense cri de joie s'éleva. Le soulagement se traduisit par des larmes, des sanglots, des vivats ; quelques poings se tendirent dans la direction du bailli.

Gessler se mordait les lèvres, il n'avait pas voulu procurer un tel triomphe à cet homme. Il n'était point sot et il comprenait qu'à cette minute il avait donné un chef aux montagnards et un ennemi à son maître. Cependant, il lui fallait masquer sa mauvaise humeur et paraître tenir sa parole.

— Je te félicite, Guillaume Tell, ton adresse est vraiment surprenante, tu mérites ta réputation.

Guillaume ne l'écoutait pas, il serrait son fils contre sa poitrine, il le couvrait de baisers.

Gessler interrompit ces effusions :

— Tu as la vie sauve, c'est entendu. Je t'absous de ton crime actuel ; mais ne te souviens-tu pas d'un jour où tu sauvas dans ta barque un individu que mes hommes poursuivaient ?

— Conrad, murmura Guillaume.

— Oui, Conrad, l'assassin d'un de mes écuyers. Tu t'es mis en rébellion contre la loi. Ce forfait-là, tu dois l'expier. Que l'on conduise cet homme dans la prison du château d'Altdorf et qu'on mène l'enfant à sa mère.

Lorsqu'il fut rentré dans son burg et que Guillaume Tell eut été enfermé et enchaîné au fond d'un des plus sombres cachots qui s'y trouvaient, Gessler crut bien avoir conjuré le péril.

Le bailli, selon sa coutume, se fit servir un souper plantureux et, après son souper, il resta à boire du vin dans son grand hanap d'argent. Tard dans la nuit, Niklaus vint le tirer de cette plaisante occupation.

— Monseigneur, dit alors l'écuyer, des cavaliers qui rentrent à l'instant ont rapporté que les gens d'Altdorf tiennent de mystérieux conciliabules, que des feux qui pourraient bien être des signaux s'allument sur les montagnes, et ils ont croisé, dans les sentiers, des hommes d'autres villages qui se dirigeaient par ici. Un soulèvement est à craindre.

Gessler faillit s'étrangler de fureur.

— Ne sommes-nous pas capables, hurla-t-il, de tenir tête, avec nos archers, à quelques vachers ?

— Il n'est pas certain, répliqua nettement Niklaus, que nous puissions résister ici, au cœur des pays hostiles, à une révolte de la population, si ces vachers s'entendent pour délivrer le prisonnier.

Vous connaissez les gens d'Helvétie, Monseigneur.

Gessler réfléchit.

— Tu as raison, Niklaus. Va au port de Fluelen et fais préparer une barque. Nous partirons avec ce Tell sous bonne escorte et nous le conduirons au château de Küssnacht. Il n'y a pas de place plus forte ; nous y serons en sécurité. Je le ferai juger. Il sera condamné par solennelle et belle sentence et ces manants seront satisfaits. Ils aiment la justice, nous leur en donnerons !

L'écuyer partit.

Il faisait encore nuit quand Gessler rejoignit le jeune homme au petit port sur le lac. Il amenait Guillaume Tell enchaîné, entravé et dûment gardé.

La barque de Forster, un vieux batelier que Gessler employait toujours quand il empruntait la voie du lac, plus sûre que la voie de terre, était prête.

Le bailli y prit place avec Niklaus et six gardes. Le prisonnier fut étendu, toujours ligoté, dans le fond de la nef. Trois mariniers, dont le père Forster, assuraient la marche de l'embarcation.

Une légère brise soufflait. La voile fût hissée et la barque fila vers le nord.

Forster tenait la barre. Gessler, à la poupe du bateau, réfléchissait, le front dans ses mains ; les autres se taisaient. Le bailli rompit le silence :

— Si les vachers d'Altdorf et leurs amis attaquent le château, ils trouveront l'oiseau envolé.

Il ricana et Niklaus s'esclaffa pour lui faire plaisir.

À cet instant, une étoile filante dessina une ligne brillante dans le ciel sombre. Forster grommela quelque chose entre ses dents.

— Que dis-tu ? demanda durement le bailli.

— Une étoile filante dans cette saison est un mauvais présage, Monseigneur, répliqua le pilote à la barbe blanche.

— Tu radotes, vieux. Conduis ton bateau et laisse les présages tranquilles, riposta Gessler.

Le vent soufflait plus fort. La barque sautillait sur les petites vagues courtes. Une aube indistincte blanchissait. On ne voyait pas les rives cachées dans une brume qui roulait en gros flocons.

Les marins semblaient inquiets. L'Autrichien s'en aperçut :

— Qu'y a-t-il encore ? interrogea-t-il. Courons-nous un danger ?

— Oui, murmura Forster. Une tempête se prépare.

— Alors, rapprochons-nous de la côte.

— Ce serait se rapprocher de la mort. J'ai beau connaître le lac, je risquerais de nous jeter sur quelque rocher à cause du brouillard.

À peine le vieux pilote eut-il fini de parler, que la tempête annoncée se déchaîna. Forster fit abattre les toiles ; ses deux hommes prirent les

avions. Toute l'attention du patron était tendue à ne pas laisser prendre l'embarcation de flanc par les vagues.

Le bateau bondissait maintenant comme un simple bouchon. Les Autrichiens s'agrippaient à leurs bancs pour n'être pas projetés hors de l'esquif. Parfois, des vagues plus hautes déferlaient dans la barque. Les gardes puisaient l'eau dans leurs casques et la rejetaient, car la petite nef s'alourdissait.

On errait dans la brume toujours plus épaisse. De temps en temps, un coup de vent chassait un instant le brouillard. On entrevoyait le lac en furie et quelquefois, au loin, la cime d'une montagne, et puis, le grand voile blanc se refermait. Des tourbillons entraînaient le bateau qui virait et zigzagait comme un homme ivre. On ne semblait plus avancer.

— Nous n'allons pas périr ici ? cria Gessler, la voix rauque d'angoisse. Je t'ordonne de nous mener à la rive la plus proche.

— Monseigneur, répondit le vieux Forster, ce n'est pas moi qui puis réussir cette manœuvre. Tout ce que je peux faire, moi, est d'essayer de nous maintenir à flot aussi longtemps que Dieu le permettra.

— Si tu ne connais pas ton métier, rugit le bailli, il fallait laisser à un autre le soin de nous conduire.

— Nul ne ferait mieux que moi, ni Flemming ; ni Genthall, ni Peter. Il n'y a qu'un homme au monde qui pourrait s'en sortir.

— Quel est cet homme ? Tu devrais me l'indiquer.

— Il n'est pas loin, grogna Forster, c'est Guillaume Tell, qui est ici enchaîné.

Gessler ne songeait pour l'heure ni à sa haine, ni à sa rancune. Il voulait vivre, échapper à la tempête, à la mort sans gloire au fond d'un lac démonté.

— Eh bien ! ordonna-t-il, qu'on délivre le prisonnier, qu'il prenne la direction de la barque et j'épargnerai sa vie.

Tell fut débarrassé de ses liens, de ses entraves. Il vint, sans mot dire, occuper la place de Forster à la barre, tandis que celui-ci rejoignait les autres mariniers à l'avant.

On eût dit que le bateau avait reconnu un maître, car il cessa de virer de droite et de gauche et piqua dans les vagues.

— Hissez la voile ! cria Tell d'une voix qui résonnait plus haut que la tempête.

C'était une manœuvre folle. Les mariniers et Forster lui-même murmurèrent, mais ils obéirent. La barque fila comme une flèche. Elle se couchait parfois sous l'effort du vent ; un coup de barre habile la redressait aussitôt.

Devant l'étrave, une ligne plus sombre apparut dans la brume : le rivage. Une ou deux fois, on frôla des rochers à fleur d'eau. Les yeux perçants de Guillaume les avaient discernés à temps, alors que

personne ne soupçonnait encore leur présence.

La côte devenait distincte, la tache noire d'une forêt, les contours tourmentés des cimes, quelques chalets apparurent et disparurent dans la brume. Le salut !

Avant que Gessler, l'écuyer, les gardes et les mariniers se fussent rendus compte de l'endroit où ils se trouvaient, l'esquif entra dans les eaux plus calmes du bord. La quille grinça sur le gravier.

Brusquement Guillaume se leva, empoigna une arbalète qu'un archer avait laissé glisser au fond de l'embarcation et, d'un bond prodigieux, il sauta de la barque sur la terre.

Un instant, on aperçut sa haute silhouette qui se détachait sur un rocher, puis elle se fondit dans la brume.

— Le brigand ! rugit Gessler. Le traître !

Il n'y avait plus grand effort à faire pour accoster. Dès que le bailli et ses hommes furent à terre, ils s'élancèrent sur les traces du fugitif. Bien vite ils se rendirent compte qu'il était impossible de le retrouver ainsi et que Tell s'était enfoncé dans les bois.

Le débarquement avait eu lieu à Axenberg. Gessler et les gardes durent attendre que l'on allât chercher des chevaux pour les porter jusqu'à Brunnen.

Là, le bailli mena lui-même une rapide enquête. Quelqu'un avait-il aperçu Guillaume Tell, fort connu dans la région ? Personne ne l'avait vu.

— Celui qui me livrera le fugitif recevra cinquante marks d'or et sera exempté d'impôts sa vie durant ! annonça solennellement Gessler.

Il eût pu offrir deux cents marks d'or, un château et tous les troupeaux d'Unterwalden, d'Uri et de Schwyz, il n'eût pas obtenu plus de renseignements.

— Continuons notre route, dit le bailli.

La petite troupe d'Autrichiens, grossie de quelques archers montés trouvés à Brunnen, se dirigea vers Art. L'enquête fut reprise, les promesses renouvelées. Sans résultat.

On longea le lac de Zug, on contourna le Rigi. Le brouillard s'était dissipé, un pâle soleil éclairait le pays. À Immensee, Gessler n'eut pas plus de succès qu'à Brunnen ou qu'à Art. Personne n'avait vu Tell ; personne n'en avait entendu parler ; personne ne savait de quoi Sa Seigneurie s'inquiétait.

La rage au cœur, le sourcil froncé, la bouche mauvaise, Gessler s'engagea dans le chemin creux qui conduisait à Küssnacht. Niklaus, à côté de son maître, chevauchait en silence. L'escorte suivait, l'arbalète à la cuisse.

— À Küssnacht, disait le bailli, j'organiserai une battue dans la région. Lorsque j'apprendrai qu'un village aura hébergé le criminel, je ferai emprisonner ou pendre les notables. On finira bien par nous le

livrer.

— Excellente idée, Monseigneur, répondit l'écuyer.

On continua encore un peu. Gessler leva la tête.

— J'ai trouvé mieux. Niklaus, tu vas retourner en arrière. Tu feras prendre, dans la maison de Tell, sa femme et ses quatre enfants et, sous une solide escorte, tu les amèneras à Küssnacht. On mettra à mort un enfant et, chaque semaine, on recommencera, puis ce sera le tour de la femme. Tell aime sa famille. Avant que les cinq semaines ne soient écoulées, il sera venu de lui-même se mettre entre nos mains.

Gessler et Niklaus partirent d'un grand éclat de rire, qui retentit curieusement dans le chemin creux.

À ce moment, on entendit le claquement sec d'une corde d'arbalète, le bourdonnement d'un vireton et Gessler s'abattit sur l'encolure de son cheval avec un trait planté entre les deux yeux.

Ce soir-là, dans la maison du vieux Reding, quelques hommes étaient réunis près du feu. Il y avait Werner Stauffacher, Arnold du Melchthal, Walter Fürst, Conrad et plusieurs autres.

On avait pris toutes les précautions pour que la lumière ne filtrât pas au-dehors par les joints des lourds volets et, devant la porte, un garçon faisait le guet, transi par la bise coupante.

Un homme de Brunnen parlait :

— Partout le bailli a offert des récompenses à qui livrerait le fugitif. Bien entendu, personne ne trahira Guillaume, malgré toutes les promesses.

— L'a-t-on vu ? demanda Conrad.

— Il est entré dans un chalet près d'Eilenberg pour manger. On ignore où il a pu se rendre ensuite.

— Avant de le saisir, les gens du bailli useront leurs jambes jusqu'aux genoux, s'écria Arnold.

— Tu as raison, dit le vieux Reding, il se tirerait des griffes du diable, mais il y a sa femme et ses enfants ; nous devons nous inquiéter d'eux. Gessler exercera sur eux sa vengeance.

— Gessler n'exercera plus de vengeance !

Un mouvement de stupeur fit retourner les têtes. Un homme, l'arbalète à l'épaule, venait d'entrer. Il était impressionnant dans l'ombre par sa haute stature enveloppée d'un sombre manteau : Guillaume Tell.

— Gessler n'exercera plus de vengeance, reprit le tireur de chamois. Il est mort aujourd'hui. En choisissant hier un vireton d'arbalète pour abattre la pomme sur la tête de mon enfant, j'en avais mis un de côté que je destinais au bailli. Ce trait aussi a atteint son but.

— Vive la liberté ! crièrent les assistants.

Dès le lendemain, le pays se souleva. Les montagnards accoururent de toutes parts. Ceux d'Uri, de Schwyz, d'Unterwalden prirent les

armes ; les châteaux des Habsbourg tombèrent les uns après les autres au pouvoir des confédérés du Grütli.

Ainsi commença la lutte victorieuse pour la liberté, des peuples de l'Helvétie.



La dernière confession



'ABBAYE de Königsfelden, située près de Brugg sur le bord de la Reuss, était, au XIV^e siècle, l'asile inimitable de la Charité. Depuis l'heure où la cloche, sonnant matines, appelait les religieuses à la prière, jusqu'à celle où les moniales s'endormaient dans la paix de Dieu, quiconque frappait à l'huis était assuré de trouver de quoi apaiser sa faim. Dans une grande salle près du porche étaient entassées des miches de pain et de grandes marmites de soupe chaude et jamais un pauvre ne s'était vu éconduire.

Celle qui présidait en ce temps-là aux destinées du monastère qu'elle avait fondé, il y avait de cela cinquante ans, la mère Abbesse, se nommait Agnès ; elle était la veuve du roi de Hongrie et la fille de l'empereur Albert, celui... C'était là un nom que, devant elle, nulle ne prononçait dans le couvent. Même les novices curieuses, même les vieilles nonnes bavardes, même dans le fond du parc, même dans la retraite d'une cellule, certain événement n'était jamais évoqué. Il y avait plus d'un demi-siècle qu'il s'était produit et tant de sang avait coulé qu'il devait être effacé.

À tour de rôle, les religieuses de Königsfelden remplissaient la tâche charitable de servir de leurs mains les voyageurs indigents et, pas plus que les autres, l'Abbesse, malgré son grand âge et sa haute dignité, ne se soustrayait à cette œuvre de miséricorde.

Un jour, un triste jour de novembre, dame Agnès se trouvait dans la salle des pauvres. Ce n'était pas son tour de service, mais elle avait exigé, pour des raisons particulières, de remplir ce pieux devoir et il n'était au pouvoir de personne de s'y opposer.

Depuis le matin, à genoux sur la dalle froide et dure, elle priait. Aucun passant ne s'était présenté ; le temps était si mauvais, le ciel si inclément que les plus misérables hésitaient à se mettre en route. La cloche venait de sonner complies, la nuit était close, la garde charitable allait cesser. À genoux, la mère Abbesse priait toujours. Un pauvre entra.

Il était couvert de boue, sa chape de peau de mouton dégouttait d'eau ; il était vieux, voûté, marchait péniblement.

L'Abbesse se leva et alla à sa rencontre.

— Mon frère, dit-elle, approchez-vous du feu.

Le vieillard prit place sur un banc de pierre tout contre le foyer ardent ; bientôt ses vêtements mouillés se mirent à fumer, lui-même paraissait éprouver un grand bien-être et, cependant, la religieuse remarqua que son front restait triste et soucieux. Dans un bol de bois, elle lui apporta de la soupe chaude, elle mit près de lui une miche de pain. Il émietta le pain dans sa soupe et mangea avec appétit.

L'Abbesse avait de la peine à détourner les yeux de ce vieux visage flétri. Y retrouvait-elle des traits jadis connus, ou était-elle émue par l'expression douloureuse et comme absente du misérable ?

Lorsqu'il eut mangé, il ne se leva pas. Souvent d'ailleurs, les pauvres faisaient ainsi, ils jouissaient le plus longtemps qu'ils le pouvaient du repos et de la chaleur et ils ne s'en allaient qu'à l'heure où la règle les contraignait à partir. Celui-ci ne paraissait pas uniquement savourer la tiédeur de la salle ; depuis un instant, l'Abbesse remarquait qu'il fixait constamment un endroit du pavage.

Cet endroit était marqué d'une croix, une croix de pierre noire au milieu des dalles grises. C'était précisément là où l'Abbesse était en prière lorsque le pauvre était entré ! C'était de là qu'elle s'était levée pour aller au-devant de lui ; c'était là que, toujours, priaient les nonnes et les pierres noires avaient, sous l'usure des genoux, pris le poli du marbre.

Le menton sur ses deux poings, le mendiant s'absorbait dans la contemplation de la croix.

Enfin ses lèvres remuèrent et il parla dans le vide :

— C'est là, dit-il.

D'avoir entendu ces mots, l'Abbesse se sentit remuée par un grand frisson. Pour la première fois, depuis tant d'années, on parlait en sa présence de ce qui avait été.

— C'est là, répéta le vieillard.

Une force mystérieuse surmonta la volonté de la vieille religieuse ; elle parla à son tour mais, pas plus que le mendiant ne s'adressait à elle, elle ne lui répondait.

— C'est là, dit-elle, qu'il est tombé, il y a aujourd'hui soixante ans.

— Le vent était aigre, la Reuss roulait des eaux furieuses.

— L'Empereur avait résolu de châtier l'insurrection des Waldstaetten, les hommes des cantons forestiers.

— Il l'avait juré par un grand serment et les meilleurs chevaliers d'Autriche suivaient sa bannière.

— Parmi eux était Jean, son neveu, Jean de Souabe.

— Jean, son pupille, à qui il refusait de rendre son patrimoine.

— L'Empereur savait son neveu incapable de le gouverner sagement. C'était un adolescent déraisonnable.

— C'était un être généreux et brave.

— L'Empereur songeait au bien de ses vassaux.

— Il songeait à sa propre gloire, à augmenter encore ses domaines héréditaires.

Les yeux du vieux mendiant et ceux de la vieille nonne brillaient plus ardents. Le pauvre reprit :

— Lorsque l'armée arriva sur les bords de la Reuss, qu'il fallait traverser dans les barques, Jean de Souabe conseilla à son oncle de monter avec peu de compagnons dans un esquif, de crainte de le surcharger et de sombrer au milieu des eaux torrentueuses.

— L'Empereur suivit ce conseil.

— Il s'embarqua.

— Il y avait avec lui le seigneur de Tegerfeld, Rodolphe, seigneur de Wart, le seigneur de Balm.

— Et Walter, le baron d'Eschenbach, ajouta plus sourdement le mendiant, qui continua : ils abordèrent sur ce rivage et firent quelques pas, ils atteignirent l'endroit que marque cette croix noire.

— Cet endroit au-dessus duquel on a construit la salle des pauvres et, auprès, le grand monastère ; l'endroit où, depuis cinquante ans, les épouses du Seigneur prient et font l'aumône.

— L'Empereur s'arrêta.

L'Abbesse se tut un instant comme si l'émotion l'étouffait et puis elle dit d'un ton voilé :

— Alors, Jean de Souabe s'approcha de son oncle et le frappa de sa dague.

— En criant : « Voici le salaire de l'injustice ! »

— L'Empereur n'était pas mort, il allait tirer son épée pour se défendre, quand le seigneur de Balm le frappa de la sienne, le seigneur de Wart le transperça de sa lance. L'Empereur tomba, les meurtriers se dispersèrent. Une pauvre femme qui s'était cachée à l'approche des gens de guerre eut pitié du mourant ; elle vint auprès de lui, s'agenouilla à ses côtés, lui releva la tête et lui murmura des paroles de paix et de consolation. C'est dans ses bras qu'il expira. Ce fût la grande épouvante.

— Zurich ferma ses portes ouvertes depuis trente ans, toutes les villes se mirent en état de défense.

— Les Waldstaetten eux-mêmes, les sujets rebelles, se retirèrent dans leurs montagnes. La vengeance commença. Le fils d'Albert, le duc Léopold, rechercha les amis et les parents des conspirateurs.

— Et Agnès, la reine de Hongrie, fut la plus acharnée dans sa haine.

— La mort de l'Empereur ne pouvait rester impunie, dit l'Abbesse dans un sanglot.

— Plus de mille personnes trouvèrent la mort, insista implacablement le mendiant.

— Des complices, des meurtriers.

— Des innocents. À Fahrwangen, soixante-trois chevaliers, qui n'avaient eu aucune part dans l'affaire, furent immolés et la reine Agnès s'écria en voyant leur sang répandu : « Je me baigne dans la rosée de mai. »

— C'était le meurtre de son père qu'elle poursuivait.

— Lorsque l'épouse de Rodolphe de Wart se traîna aux pieds de la Reine, lui embrassant les genoux et les arrosant de ses larmes pour obtenir la grâce de son époux, dame Agnès resta sourde à ses supplications. Rodolphe fut roué vif et exposé encore vivant à la voracité des oiseaux de proie qui déchiquèrent ses chairs pantelantes.

— Il avait transpercé de sa lance le corps de son Empereur, son suzerain.

— Il ne l'avait pas touché. Quand Jean de Souabe eut frappé son oncle d'un coup mal assuré et qui n'était pas mortel, tous ses compagnons s'écartèrent, terrifiés de son acte, un seul ne recula pas, ce fut Walter d'Eschenbach. Il saisit sa hache d'armes et en fendit la tête de l'Empereur ; nul autre n'intervint, cela n'était plus nécessaire.

Pour la première fois depuis le début du dialogue, l'abbesse regarda en face le mendiant et elle demanda :

— Comment le savez-vous ?

Le vieillard se mit debout, il redressa sa taille courbée, il parut grand, très grand, et son ombre s'étendit jusqu'à la croix noire dans le dallage de grès :

— Je suis Walter d'Eschenbach. Pendant soixante ans j'ai erré misérable et, tandis que se poursuivait le massacre, je me cachais dans le Wurtemberg sous l'habit d'un berger. En ce jour anniversaire, je suis venu.

— Depuis cinquante ans, j'expie ma haine dans ce couvent par la prière et la renonciation. En ce jour anniversaire, je priais.

— Depuis soixante ans, ceux qui étaient innocents dorment dans le tombeau et moi, qui l'ai frappé, et vous, qui avez fait couler injustement le sang, nous vivons.

Les deux vieillards baissèrent la tête. Au bout d'un long temps de silence, la religieuse alla s'agenouiller sur la croix noire que, durant

tant d'années, elle avait polie de sa robe de bure. Lentement le mendiant s'approcha et il se prosterna à côté d'elle. Jusqu'à l'heure où la cloche sonna, ils restèrent face à face en prière, celle qui avait frappé pour une cause injuste, celui qui avait tué l'Empereur.

Et la paix de Dieu descendit dans leur cœur.



Le bien le plus précieux.



ES Suisses confédérés avaient résolu de s'emparer du château de Habsbourg. C'était une forteresse réputée imprenable. Les ruines majestueuses de sa tour maîtresse, dont les murs ont plusieurs mètres d'épaisseur, témoignent encore, après des siècles, de la solidité du donjon qui se dresse au sommet du Wülpesberg.

Depuis le grand soulèvement, les confédérés s'emparaient, l'une après l'autre, de toutes les citadelles qui leur rappelaient les souvenirs de leur servitude. Comment épargner celle-ci ? Le burg était le berceau de l'antique maison qui régnait sur l'Autriche et sur l'Allemagne ; il était le symbole matériel de la domination étrangère : le burg devait tomber.

Ils étaient là, campés au pied de la montagne, les solides garçons d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden, les fils de ceux qui, au champ du Grütli, avaient juré de délivrer leur pays. De Berne, de Bâle, de Zurich, d'autres hommes étaient venus se joindre à eux.

La garnison du burg était peu nombreuse. Le capitaine, le freiherr Wilhelm von Kreuznach et sa jeune épouse, Thilda, n'avaient autour d'eux qu'une poignée d'archers allemands, mais ils comptaient sur l'épaisseur des murailles, sur la solidité des portes, des herses et du pont-levis, sur la puissance de leurs canons, sur la sûreté de leurs arbalètes. Comment ces vachers, ces bergers, ces chasseurs de chamois, ces pêcheurs de truites viendraient-ils à bout de ce nid d'aigle perché sur la montagne ?

Depuis des jours et des jours, les Suisses(7), installés sous le château, s'obstinaient dans leur volonté de vaincre. Quand ils se rassemblaient

dans les prairies pour se livrer aux exercices du corps ou s'entraîner au maniement des armes, il n'était pas rare que des boulets de pierre vinssent tomber parmi eux, causant de sanglants ravages. Lorsqu'ils grimpaient le long des flancs abrupts de la montagne pour s'approcher des murs, des grêles de traits, de flèches, de balles de frondes, de viretons d'arbalètes pleuvaient dru sur eux.

Plusieurs assauts avaient été vainement tentés contre le burg par sa façade la plus accessible. Des gars des cantons avaient été faits prisonniers et leurs cadavres mutilés pourrissaient aux créneaux des tours.

De son côté, la garnison, dans l'espoir de percer les lignes des assiégeants et d'aller chercher du ravitaillement et du secours, avait, sans succès, risqué des sorties. Malgré leur vaillance et la supériorité de leur armement, les Allemands avaient été repoussés jusque dans leurs murs. Quelques archers tombés aux mains des Suisses avaient été mis à mort au milieu des tortures et leurs restes plantés sur des piques bien en vue du château.

De part et d'autre, on se montrait cruel, sanguinaire, inhumain et, plus le siège durait, plus la haine s'exaspérait.

— Freiherr Wilhelm von Kreuznach, rendez-vous ! criait parfois encore à la tombée du jour, à l'heure où s'apaise la nature entière, un des chefs d'Uri, d'Unterwalden ou de Schwyz. Vous aurez tous la vie sauve et pourrez emporter vos armes et vos biens.

Du haut des tours tombait la réponse cinglante toujours la même :

— Nous rendre à des manants, à des vachers, à des pourceaux comme vous ? Jamais !

Et ces paroles étaient accompagnées de flèches, de carreaux et de viretons et, à l'occasion, d'une volée de boulets de pierre.

Le nombre des assiégeants s'était augmenté. Toute l'Helvétie se liguait contre le château de Habsbourg. Aux garçons de la montagne et des lacs s'étaient joints de vieux routiers, qui avaient combattu dans les armées étrangères et pris part, sous des chefs savants, à des attaques de places et de citadelles.

Ils apportèrent les conseils de leur expérience, des méthodes de guerre moins primitives. Sur le flanc de la montagne, les Suisses établirent de solides redoutes, enserrant ainsi le pied du burg. Du côté où la pente était la moins rapide, et où s'ouvrait la grande porte bardée de fer défendue par des herses et le pont-levis, les assiégeants avaient creusé des tranchées, construit des fortins. Il était désormais impossible à un individu même isolé de s'échapper du château, fût-ce la nuit. Aucune sortie n'était plus à redouter.

S'ils avaient connu la véritable situation des assiégés, les Suisses n'auraient sans doute pas pris d'aussi minutieuses précautions.

La position des Allemands était lamentable. Depuis plusieurs

semaines déjà, les vivres étaient devenus rares et il avait fallu se rationner à l'extrême. La famine épuisait les hommes sans entamer leur courage. Pourtant, quand, des échauguettes, les veilleurs voyaient au-dessous d'eux les Suisses allumer de grands feux pour y faire rôtir des quartiers de bœuf ou des moutons entiers, ils auraient crié de souffrance.

La maladie s'abattit sur les malheureux. Plusieurs d'entre eux périrent. Leurs compagnons avaient à peine la force d'enterrer les morts dans les souterrains.

Miné par la fièvre, tourmenté par la faim, le capitaine von Kreuznach ne laissait rien paraître de ses misères. Il demeurait aussi froid, aussi dur, aussi sévère qu'il l'avait été au temps de l'abondance. En le voyant passer raide et droit, sanglé dans sa jaque de buffle, à travers les salles, les couloirs, les cours et les défenses, les moribonds eux-mêmes se redressaient, n'osant devant lui faire entendre une plainte.

Aussi vaillante que son époux, partageant ses privations, la douce Thilda se dépensait. Elle réconfortait les plus las, consolait les malades, assistait les mourants, priait pour les morts.

Quand ils voyaient paraître sur les remparts la blanche silhouette de la dame du burg, les garçons des cantons arrêtaient leurs chansons, mettaient une sourdine aux injures qu'ils proféraient contre le château.

D'autres jours passèrent, décimant les Allemands, augmentant l'impatience et la colère des assiégeants.

Il n'y avait plus qu'une douzaine d'archers valides dans le burg ; des archers, des spectres plutôt. On était à la merci d'un assaut vigoureux des montagnards. Comment l'eût-on repoussé ?

Toute une nuit, Wilhelm von Kreuznach marcha de long en large dans sa chambre, ornée de lourdes tapisseries de Flandre. Sa femme, étendue sur le grand lit à colonnes torses, le regardait aller et venir. Il réfléchissait, le dur seigneur. Des mots s'échappaient de ses lèvres.

Il avait juré à son maître de défendre le burg. Il l'avait défendu de toutes ses forces. Aucun secours ne lui était venu. Pouvait-il faire davantage ? N'avait-il pas été au-delà des possibilités humaines ? Ses traits émaciés étaient crispés sous l'empire de ses pensées douloureuses.

Au matin, les survivants de la garnison virent avec stupeur leur capitaine monter sur les défenses extérieures, au-dessus de la porte du burg, en face des fortins bâtis par les Suisses. Il tenait à la main son porte-voix.

Il héla les assaillants :

— Je consens à capituler ! cria-t-il d'une voix qui n'avait appris qu'à commander ou à rallier les soldats au combat.

Il se produisit un grand mouvement parmi les montagnards. Les chefs se réunirent, ils délibérèrent.

Un homme d'Uri fut chargé de la réponse. Il s'avança au-devant des murailles.

— Nous n'acceptons plus de capitulation. Le burg doit se rendre à merci.

— Non, répliqua le freiherr.

Le héraut improvisé n'était pas exempt de pitié. Il se représenta, sans cependant en être exactement informé, l'enfer que devait être le château assiégé pour que Wilhelm en fût arrivé à proposer de le rendre à ceux qu'il considérait comme des rebelles. Le Suisse ajouta :

— Pourtant, si la dame de Kreuznach veut sortir seule, nous lui garantissons la vie sauve.

Au bout d'un moment, Thilda parut sur la muraille. Elle parla à son tour :

— J'accepte votre offre, à la condition qu'il me soit permis d'emporter ce que je possède de plus précieux au monde.

L'homme d'Uri retourna auprès de ses camarades. Il revint :

— Nous accordons ce que vous demandez, pourvu que vous ne sortiez que ce que vous pouvez porter sur votre dos.

— Conclu, cria dame Thilda.

De tout le camp des gens étaient accourus. Ils s'étaient massés devant la lourde porte, ils étaient curieux, agités.

— Quel sera ce bien si précieux auquel elle tient tant ?

— De l'or ? supposa l'un.

— Ses atours ? dit un autre.

— Des reliques et de saintes images ? hasarda un troisième.

On entendit des grincements de chaînes, des glissements de hermes ; le pont-levis lentement s'abaissa.

Alors, au milieu du silence général, on vit la dame du burg s'avancer courbée en deux. Sur son dos elle portait... le freiherr von Kreuznach, son époux, son bien le plus précieux.

Chancelant sous le poids, la noble femme s'avança entre la double haie des Suisses stupéfaits. Ils avaient donné leur parole, ils la respectaient.

Lentement, Thilda descendit la côte. Arrivée en bas, elle laissa glisser son fardeau à terre. Le capitaine se remit sur pied, respira l'air de la liberté : son bras pourrait encore servir son maître !

Ce bras, avant que personne n'ait pu s'interposer, il l'avait levé et, dans la gorge de son épouse dévouée, avait planté son poignard.

Un cri d'horreur jaillit de toutes les poitrines des gars des montagnes, devant une telle cruauté.

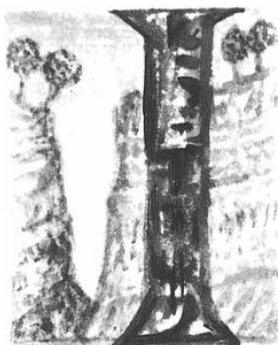
Le capitaine redressa sa haute taille, lança un regard de défi à ses ennemis et, scandant ses paroles, il jeta :

— Une femme ne pourra pas s'enorgueillir d'avoir sauvé la vie à un chevalier allemand !

Et seul, butant à chaque pas, le visage bouleversé de douleur, il s'en alla vers l'Est.



Le servant



L'était une fois, auprès du petit lac Lioson, qui brille au soleil comme « une paillette des cieux que Dieu eût laissé tomber sur terre », un servant qui faisait l'admiration de la contrée. Peut-être, avant toutes choses, conviendrait-il que nous disions ce qu'est un servant. Est-ce une fée ? Non, car il n'en a ni la grâce ni les pouvoirs. Est-ce un diabolotin ? Pas davantage, car il est bon de son naturel, ne souhaite pas de mal et n'en fait que s'il est provoqué. À vrai dire, on ne sait pas bien ce qu'il est : c'est un génie, un lutin, qui hante les chalets, les étables et les vieilles demeures ; il a besoin des hommes pour lui donner sa nourriture et son toit. Sa nourriture est de préférence de la crème bien fraîche, de la galette qui sort du four, quelques fruits. Pour son logis, il se contente d'un coin d'étable, d'une resserre, d'un angle de grange.

Tant qu'on le nourrit, que l'on a pour lui des égards, il se montre actif et utile, il veille sur les troupeaux, détourne les vaches des précipices, les rappelle si elles s'égareront ; il empêche le lait de tourner, il astique les pots de cuivre que les servantes étourdies négligent de frotter ; en temps d'orage, il sauvegarde les tuiles, les cheminées des toits et s'oppose aux dégâts que ferait inconsidérément la tempête. On l'appelle le « follaton » dans les montagnes du canton de Neuchâtel, le « foulta » dans le Jura bernois, le « farfadet » en France et le « goblin » en Normandie ; ici, au pays vaudois, c'est le « servant ».

Le servant, dont nous allons conter l'histoire et qui était connu au loin comme le servant du Lioson, habitait le chalet d'un bon propriétaire qui s'appelait Pierre. Il devait avoir un autre nom, mais ce

nom ne nous a pas été conservé.

Pierre était un brave homme qui possédait, outre son chalet, un superbe troupeau ; ses fromages étaient excellents et particulièrement appréciés, de sorte qu'il se faisait de bons revenus. Étant heureux, Pierre voulait que tout le monde le fût autour de lui. Il traitait bien ses domestiques et n'oubliait pas son servent ; la première crème du matin et du soir était pour lui. On la lui mettait dans un grand bol très propre à un endroit, toujours le même, derrière le chalet, et, matin et soir, il absorbait consciencieusement sa pitance.

En échange, il se montrait tout particulièrement attentif au bien de celui qui le nourrissait. Jamais une bête du troupeau de Pierre ne s'était égarée ; si une vache était malade, il la soignait si habilement qu'elle se rétablissait sur-le-champ. Se déclarait-il dans la région une maladie contagieuse sur les bêtes à cornes, le bétail de Pierre en était toujours exempt. Quelle que fût la violence du vent, jamais une tuile n'avait bougé sur le toit du chalet ; de mémoire d'homme, on n'y avait vu une cheminée renversée. Dans la laiterie, la crème ne se coupait pas, le fromage ne devenait pas aigre. Un serviteur remplissait-il mal son office, Pierre en était informé aussitôt. L'hiver, lorsque les servantes paresseuses s'attardaient au lit, le génie du logis allait les tirer par les pieds ou rejetait leurs couvertures, ce qui les obligeait à se lever.

« Pierre, disait-on dans la contrée, est un bon homme et il a un bon servent. »

Un jour, le maître fut obligé de se rendre à la ville pour quelques affaires qui devaient le retenir deux jours. Il redoutait cette absence, n'ignorant pas les désagréments qui s'abattent volontiers sur une maison que l'on abandonne, fût-ce pour quelques heures. S'il avait eu un vacher plus âgé à qui déléguer son autorité, il serait parti plus tranquille, mais son vieux vacher était mort et il n'y avait au chalet que des jeunes gens et des jeunes filles. Chacun sait que la jeunesse est inconsidérée et a la tête légère. Heureusement que le maître pouvait compter sur le servent.

Avant de s'en aller, Pierre multiplia ses recommandations à Daniel, le berger, un garçon de vingt ans élevé au chalet et qui était intelligent et dévoué. Après avoir renouvelé ses instructions en ce qui concernait le troupeau, la laiterie, la maison, Pierre ajouta :

— Surtout que l'on n'oublie pas le servent et qu'on lui donne, matin et soir, la part de crème qui lui revient.

Le maître s'éloigna. Les domestiques vaquèrent à leurs différentes besognes avec leur zèle accoutumé. Quand vint le soir, Daniel dit en riant à ses compagnons et à ses compagnes :

— Hé ! les amis, si on laissait jeûner le servent pendant l'absence du maître, ce serait drôle !

— Je crois bien, renchérit le petit Louis, il mérite une punition, ce coquin qui ne manque jamais de rapporter au maître nos moindres négligences.

— Et qui nous fait sortir du lit le matin, dès potron-minet, en nous tirant par les pieds, ajouta une des filles.

— On verra bien ce qui arrivera, dit le petit Louis.

— Il n'arrivera rien du tout, conclut Daniel.

Ainsi, ce soir-là, le servant n'eut pas sa crème ; il ne l'eut pas davantage le lendemain matin, ni le lendemain soir.

Daniel avait eu raison ; il n'arriva rien.

La nuit allait tomber quand maître Pierre rentra au logis. Il était content de ses affaires, mais légèrement inquiet de ce qu'il allait trouver. Quelles sottises ces jeunes gens avaient-ils bien pu commettre ?

De loin, il aperçut dans l'alpe son troupeau qui s'apprêtait à dormir, les bêtes s'étaient rapprochées les unes des autres, les veaux cherchant la protection de leur mère. Rien d'insolite ne paraissait au chalet ; la cheminée fumait doucement, ce à quoi Pierre reconnut que son dîner cuisait. En entrant dans sa demeure, Pierre vit chaque chose à sa place ; Daniel rendit compte au maître de ce qui s'était passé et il ne s'était rien passé d'anormal.

Pierre se coucha après son souper, il était fatigué de sa longue route. Pourtant il ne s'endormit pas tout de suite ; quelque chose le tourmentait et l'énervait. Il prêta l'oreille aux bruits extérieurs, le vent soufflait doucement et l'on entendait de temps en temps la clochette d'une vache qui remuait dans l'alpe. La maison était silencieuse, Pierre finit par se laisser aller au sommeil.

Vers la fin de la nuit, un vacarme extraordinaire le réveilla, l'ouragan s'était subitement déchaîné, ce qui n'a rien pour surprendre dans cette région ; le vent soufflait avec une violence inouïe, la pluie vint battre les volets. Au milieu du fracas de la nature, Pierre distingua un bruit qui venait du toit : le vent arrachait les tuiles qui allaient se briser dans la cour. « Que fait donc le servant ? » pensa-t-il. À cet instant, il y eut un grand tapage et deux cheminées tombèrent à terre.

Pierre songea aux troupeaux ; des mugissements lugubres se mêlaient aux grondements de l'ouragan, le maître se leva pour appeler ses valets, les bergers, car, dans des cas comme celui-ci, il est bon d'être auprès des bêtes pour les rassurer et les empêcher d'être prises de panique.

Était-ce une hallucination ? De l'âtre, où s'engouffrait le vent, vint une petite voix :

— Maître Pierre, disait cette voix, sors vite si tu veux assister à ta ruine.

Pierre ne prit pas le temps de se demander qui avait parlé ; il criait dans l'escalier qui conduisait aux chambres des serviteurs :

— Daniel ! Louis ! Vous tous ! descendez vite ! Il y a du malheur.

Rapidement les bergers, le vacher, les bouviers furent réunis, car ils avaient été éveillés par la tempête et s'apprêtaient de leur propre mouvement à sortir.

Dehors, on avait de la peine à se tenir debout. La cour était jonchée de débris ; de petits abris légers, servant de bergeries et de porcheries, étaient renversés ; les moutons bêlaient et les cochons avaient si peur qu'ils ne grognaient même pas et se blottissaient contre les murs.

Le maître et ses serviteurs s'élancèrent dans la montagne ; l'horizon blanchissait, l'ouragan se calmait, la pluie ne tombait plus.

À l'endroit où, la veille, le troupeau avait été rassemblé, il n'y avait plus une bête. L'aube permit de constater que l'herbe avait été piétinée en tous sens par les animaux affolés ; il était facile de suivre la trace du bétail. Les hommes appelèrent, le vacher se mit à « hucher »⁽⁸⁾, puis on écouta.

Aucun mugissement ne répondit aux cris, nulle clochette ne se faisait entendre.

On se remit à la poursuite des traces, elles montaient vers les cimes ; les pas étaient serrés, confus : des empreintes lourdes, celles des vaches, de plus légères, celles des veaux et des génisses.

Le troupeau fou avait couru en ligne droite, il était sorti de la prairie ; les marques devenaient moins visibles dans cet éboulis de pierres...

— Ah ! mon Dieu ! le précipice ! gémit Pierre.

En effet, devant les hommes s'ouvrait une gorge profonde dans laquelle roulait un torrent. C'est vers cet abîme que se dirigeaient les pas des bêtes.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! sanglotait Daniel.

On arriva au bord du gouffre, les regards s'y plongèrent, il faisait assez clair pour voir le fond. Ce que l'on distinguait était affreux.

Tout le troupeau gisait dans le précipice, les corps des pauvres animaux étaient entassés pêle-mêle, formant une seule masse inerte et sanglante.

— Quelle horreur ! murmura en pleurant le petit Louis. Le servent s'est vengé !

— Oui, répliqua Daniel en se tordant les mains, tout ce qui est arrivé est par notre faute.

Maître Pierre, assis, désespéré, sur une pierre, n'écoutait pas. Tout son bien, l'héritage de ses parents, le produit de son travail et de son économie, était perdu...

Jamais on ne parla plus du servent du Lioson.



La montagne qui marche



HANS Schuhmacher vivait près du village de Goldau, au début du XVIII^e siècle. Hans Schuhmacher ne croyait pas aux fées, il ne croyait pas à Dieu, il ne croyait pas au diable, il ne croyait à rien. C'était un homme très dur et très égoïste ; il était fier de sa belle barbe noire, de ses longues boucles brunes qui tombaient sur ses épaules et que, les jours de fête, il nouait par un ruban ; il était fier surtout de sa richesse et de son chalet.

Le chalet de Hans Schuhmacher se dressait, aussi arrogant que son maître, sur les pentes du Rossberg. Il était entouré d'un beau jardin. Ce jardin, à la différence des autres jardins qui n'étaient enclos que d'une petite haie, était enfermé dans un mur de pierres sèches. Du chalet, la vue était admirable, elle s'étendait au loin sur la vallée et, au bas de la vallée, sur le lac des Quatre-Cantons. De sa fenêtre, Hans pouvait voir les troupeaux qui paissaient dans la montagne et qui lui appartenaient.

Un peu au-dessus du chalet commençait la grande forêt qui couvrait la tête altière du Rossberg. Souvent il allait s'y promener ou chasser, car il ne s'abaissait guère à fréquenter les gens du village qu'il tenait en piètre estime.

Lorsque l'on avait parlé à Goldau ou à Art, la localité voisine, de Hans Schuhmacher, on avait tout dit. « Riche comme Schuhmacher », correspondait, dans l'esprit des villageois, à « riche comme Crésus ». Quand il traversait le village, chacun le saluait respectueusement, le syndic se découvrait, l'huissier s'inclinait, le notaire se courbait à se rompre l'échine, et si, par extraordinaire, il daignait s'arrêter à

l'auberge et s'il proposait de faire une partie de cartes, c'était à qui serait son partenaire. Pourtant il était mauvais joueur, raisonneur, chicanier, et ne sortait sa bourse qu'à la toute dernière extrémité.

On respectait en lui, non seulement son argent, mais sa chance, car tout semblait concourir à son bonheur.

Schuhmacher s'était marié très jeune à une riche héritière ; au bout de quelques mois de mariage, les deux époux avaient été frappés d'une même maladie, le plus malade des deux avait été Hans ; or, c'est lui qui avait survécu et sa femme était allée au cimetière.

Soufflait-il une bourrasque qui abîmait les toits des chalets du village, il se trouvait toujours que celui de Hans était épargné. On peut bien admettre que cette immunité tenait au fait que ce chalet était situé à l'écart dans une position particulièrement abritée, cela n'empêche pas qu'il aurait pu avoir parfois sa part de tempête comme les autres. Lorsque l'on signalait quelques animaux perdus dans les ravins, à la suite d'un de ces ouragans qui affolent les troupeaux et les font s'élancer tête baissée dans les précipices, il ne s'agissait jamais de vaches appartenant à Hans Schuhmacher. Elles étaient mieux gardées que les autres, d'accord ; mais quel que soit le zèle d'un berger et d'un vacher, il ne saurait venir à bout de bêtes prises de panique. On en est réduit à supposer que les bestiaux de Hans étaient d'une espèce plus raisonnable que les autres.

De son argent, de sa chance, Hans tirait vanité ; il aimait à se convaincre de leur réalité ; aussi les meilleurs moments de sa journée étaient-ils ceux qu'il passait devant son chalet à considérer ses biens ou dans son alpe à inspecter son bétail ; ses serviteurs nombreux étaient accablés du poids de son autorité, il ne pardonnait rien à personne, même pas un oubli, même pas une erreur ; pour un pot de crème répandu dans la laiterie, une servante était congédiée ; pour une bête légèrement écorchée, un vacher était cassé, aux gages. Aussi Schuhmacher était-il redouté dans sa maison comme il l'était par tous les pauvres gens de Goldau ou d'Art ; ce n'est pas à sa porte qu'aurait frappé un mendiant pour implorer l'aumône, il se serait vu chasser incontinent, alors qu'en Suisse le plus modeste logis est accueillant aux malheureux.

Elle n'était assurément pas des environs cette jeune mendicante qui, un jour orageux, osa heurter l'huis de la demeure de Hans. Elle n'avait pas dû traverser le village où on lui aurait certainement déconseillé d'approcher ce beau chalet. La chaleur était accablante, des nuages noirs pesaient sur les têtes, la pauvresse semblait à bout de forces.

Elle était si jolie malgré ses haillons, elle avait un air si chétif, si pitoyable, que Martha, la servante, qui lui avait ouvert, au lieu de la renvoyer comme c'était son devoir, prit sur elle de prévenir son maître. Hans était précisément dans son cabinet en train de compter

les pièces d'or provenant de la vente de ses fromages.

Il y avait là, dans les coffres, toute sa fortune : des ducats, des louis de France, des florins, des pistoles, des marks d'or ; Hans n'avait pas de plus doux plaisir que de contempler ces monceaux de métal jaune qui grandissaient tous les ans.

— Que me veut-on ? cria Schuhmacher en colère. Tas de fainéants ! N'y a-t-il pas moyen de travailler en paix ?

Tout le courage de Martha était tombé :

— Monsieur, dit-elle en tremblant, c'est une très pauvre femme qui demande l'aumône ; elle est si faible, si lasse, que j'ai peur que, faute d'être secourue, elle ne défaille.

— Une mendicante ! hurla Hans, une paresseuse ! une propre à rien ! Je vais y aller moi-même et tu verras qu'elle retrouvera la force nécessaire pour déguerpir.

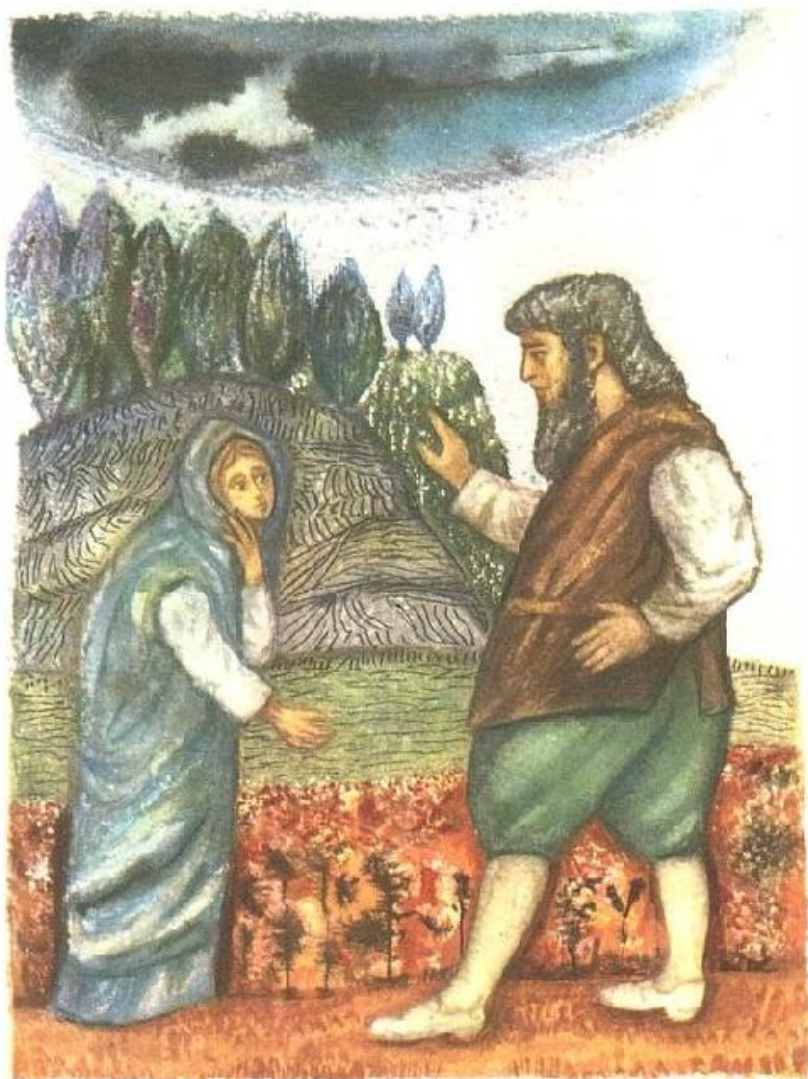
La pauvrese attendait sur le perron du chalet à l'ombre de l'auvent. Lorsqu'elle vit surgir le maître, elle tendit la main à la manière des nécessiteux que les rebuffades ne découragent pas.

— Une aumône, mon bon monsieur, murmura-t-elle humblement, pour l'amour de Dieu !

Cette douceur plaintive, cette humilité accrurent encore la colère de Schuhmacher.

— La forêt marchera, dit-il en désignant du doigt la ligne sombre des arbres au-dessus d'eux ; la forêt marchera avant que je ne donne mon argent à des mendiantees telles que toi.

En parlant, il esquissa un geste pour repousser la malheureuse, mais elle leva sur lui de grands yeux si étranges que Hans, malgré son insensibilité, en éprouva une sorte de malaise. Il tourna les talons et rentra dans sa maison, tandis que, courbée en deux, la pauvrese s'en allait péniblement.



La forêt marchera avant que je ne donne mon argent à des mendiantes telles que toi...

Décidément il faisait bien lourd ; cet orage qui menaçait finissait de rendre l'atmosphère irrespirable. Il avait plu durant tout le printemps, et la chaleur, survenant subitement, faisait fumer la terre saturée d'humidité.

Hans, assez mal à l'aise, ne retourna pas dans son cabinet se remettre à ses comptes.

« On peut bien, que diable ! quand on est riche, prendre un peu de repos », se dit-il.

Il pénétra dans la salle basse, qui était la chambre la plus fraîche de tout le chalet ; il aimait cette pièce, elle lui rappelait d'agréables souvenirs : c'est là qu'il débattait ses intérêts avec les marchands de fromages, les marchands de bestiaux, et chaque discussion était pour lui une victoire.

Il s'assit dans son grand fauteuil à oreilles, alluma sa pipe en porcelaine et appela Martha.

— Tu vas me servir du sirop de groseille avec de l'eau très fraîche, que tu iras puiser à la source du jardin : cela me désaltérera mieux que de la bière. La servante sortit. Hans s'épongeait, s'impatiantant de ne pas avoir tout de suite à boire. Tandis qu'il était là, l'esprit engourdi, il entendit des cris qui montaient du jardin. Plusieurs voix de femmes s'entrecroisaient, il était impossible de démêler ce qu'elles disaient.

« Encore ces pécores qui se chamaillent, grogna Schuhmacher, s'il faisait moins chaud, je saurais bien mettre ordre à cela. »

Il n'eut pas le temps de rêver longuement aux moyens de faire régner la paix domestique, car la porte s'ouvrait et Martha entra, les mains vides et l'air hagard.

— Monsieur, monsieur ! dit-elle, la source est tarie.

— Sotte ! gronda Hans.

Cependant il jugea nécessaire de se déranger. Une source qui donnait un filet d'eau gros comme le bras, dont le débit n'avait jamais diminué, même aux années de grande sécheresse, ne pouvait pas tarir subitement ; quelque chose obstruait probablement la canalisation, sans doute y reconnaîtrait-il une preuve de la malfaisance de ses serviteurs négligents. Parvenu devant la fontaine, Hans dut se convaincre qu'elle ne coulait pas ; il constata en même temps que toutes les servantes de la maison, ainsi que le jardinier, étaient à bayer devant le phénomène auquel ils ne pouvaient porter aucun remède et il se mit en colère :

— N'avez-vous donc pas d'ouvrage que vous êtes tous à regarder stupidement en l'air ?

Comme il lançait ces mots, lui aussi leva les yeux et, machinalement, les tourna vers la forêt ; il eut une expression si stupéfaite que les autres suivirent le regard du maître.

— Voyez, voyez, cria Martha, la forêt qui marche !

— La forêt qui marche ! hurla le jardinier.

— La forêt qui marche ! braillèrent les femmes.

À ce même instant, dans sa niche, Tobie, le chien, commença à hurler à la mort.

Tous se mirent à courir.

— Idiots ! cria Hans, tas de poltrons !

Ce ne pouvait être qu'une hallucination collective. Il se frotta les yeux et regarda à nouveau. Il n'y avait pas de doute possible, la forêt marchait. Elle glissait doucement, très doucement, le long des pentes, mais Schuhmacher, à qui le moindre détail de sa montagne était familier, se rendait bien compte qu'elle avait bougé de place. L'orage éclata et, au roulement du tonnerre, répondit un sourd grondement qui montait du sol.

« Il faut que l'on veille aux troupeaux ; les bêtes peuvent avoir peur », songea-t-il.

Il appela le petit berger qu'il avait vu tantôt rôder aux environs du chalet où il était venu chercher le pain pour le repas des hommes dans la montagne :

— Mikel, Mikel !

Pas de Mikel. Tout le monde avait fui le chalet et même Tobie avait rompu sa chaîne. La tache fauve que l'on voyait galoper vers la vallée, c'était lui.

— Ces gens sont absurdes, grommela Hans. Néanmoins il vaudrait mieux prendre des précautions, je vais aviser à mettre en sûreté mes cassettes. »

Il rentra donc dans son chalet avec un peu plus de vivacité qu'il ne le croyait.

À peine avait-il franchi le seuil et s'était-il engagé dans l'antichambre, qu'il eut l'impression que la maison chancelait. Il n'eut pas le temps de se rendre compte de ce qui se passait, quand il sentit le sol se dérober sous ses pieds et que, subitement, la lumière du jour s'éteignit tandis que, au-dessus et autour de lui, s'écroulaient toutes choses. Avec violence, il fut projeté sur la dalle ; un objet dur lui heurta le front et il s'évanouit.

Lorsque Hans revint à lui, il se sentit très faible, il éprouva l'atroce impression d'être enterré vivant. Cependant, en écartant les bras, il ne touchait pas les parois d'un cercueil ; ceci le rassura quelque peu et, en même temps, lui revinrent à l'esprit les événements qui s'étaient déroulés... Quand ?... Combien de temps était-il resté là ? Il se rappela la lumière qui s'était éteinte. L'obscurité régnait encore.

Péniblement il se souleva sur ses genoux et sur ses mains, il essaya de se mettre debout ; il ne pouvait y parvenir, le plafond était trop bas. Il explora sa prison, elle était suffisamment grande, mais il ne reconnut pas la pièce dans laquelle il était tombé ; il comprit que, les

cloisons qui séparaient les chambres s'étant effondrées, il n'y avait plus, à proprement parler, de pièces.

Hans inspectait méticuleusement les parois, le plafond, le sol. Il ne rencontrait qu'un enchevêtrement de bois, de pierres, de plâtras, avec, çà et là, des débris d'un meuble pris dans les ruines de la bâtisse.

Allait-il périr ici ? Il appela sans grand espoir. Hans était un homme positif et qui se leurrait peu d'illusions. Il se rendait compte de ce qui s'était passé, du glissement de la montagne ; peut-être était-il enseveli à des dizaines de pieds sous terre, peut-être le Rossberg tout entier était-il au-dessus de sa tête. Il avait faim et surtout soif, il souffrait du coup reçu sur le front et qui l'avait fait abondamment saigner. Il réfléchit un moment et, une seconde fois, il reprit son inspection des lieux. Elle fut plus heureuse que la première : il rencontra une armoire toute disloquée qu'il reconnut, aux sculptures dont s'ornaient les panneaux, pour être celle de la salle. Martha y resserrait les provisions.

Victoire ! Dans un fouillis invraisemblable, il découvrit du fromage et aussi un tonnelet de bière. Il but et il mangea ; nul repas ne lui avait paru aussi délectable. Étant rassasié, il reprit goût à la vie.

« Je ne puis compter que sur moi-même pour me tirer de là », se dit-il. « On ne peut jamais compter que sur soi-même. »

Il s'agissait, sans lumière, sans outils, de s'attaquer à la masse informe qui l'emprisonnait. Le difficile était de bien choisir le point par où il commencerait. À n'en pas douter, de quelque côté il ne devait pas être loin de la liberté ; l'idée que la montagne était au-dessus de lui, l'avait abandonné ; en ce cas, sa prison eût été privée d'air, or, il respirait, mal il est vrai, suffisamment pourtant pour vivre et se mouvoir à croupetons. Il fallait aussi ne pas déplacer les poutres et les poutrelles qui avaient protégé son abri.

Il se mit à l'ouvrage. Avec précaution, il s'attaqua à une des parois qui lui paraissait la plus friable. C'était un travail de taupe ou de termite ; il travaillait jusqu'à épuisement, recru de fatigue, couvert de sueur, haletant dans l'atmosphère raréfiée, ménageant son fromage et sa bière ; il n'avait plus la notion du temps, ne sachant pas, dans cette obscurité perpétuelle, si c'était le jour ou la nuit, n'ayant qu'une volonté, qu'une pensée : la délivrance.

Il était à bout de forces ; ses provisions étaient consommées ; son dernier repas, déjà lointain, n'avait été que d'une croûte de fromage sans boisson quand, tout à coup, il sentit sur le visage une bouffée d'air frais. Longtemps encore, forçant ses membres engourdis par la lassitude, il travailla, et puis, il vit le jour.

Ce n'était encore qu'un rai de lumière filtrant à travers l'éboulis, mais c'était la vie.

La lumière s'obscurcit. La nuit s'étendait sur le monde, une vraie

nuît et non plus celle du tombeau. Il s'affala là où il était, dans le couloir qu'il avait creusé, de ses mains, et l'aube le réveilla. Enfin, il put dégager suffisamment de ruines pour passer son corps.

Au grand air, au soleil, il eut un étourdissement.

En reprenant ses sens, il chercha à se reconnaître. À quelques centaines de pas, s'étendait le lac. La montagne avait glissé jusque-là. Ce qui avait été un riant paysage n'était qu'un chaos titanique de rochers, de pierres, de terre meuble, d'où émergeaient quelques têtes de sapins et où de petites taches roses représentaient les vestiges du toit de son chalet.

Il s'orienta. La topographie si familière était effacée, un pays nouveau, désolé et sauvage, était né. Il songea à ses troupeaux qui avaient dû périr, à sa fortune ensevelie, et l'idée le frappa qu'il était pauvre et qu'il ne possédait plus que les haillons qui le couvraient.

Titubant, vacillant, mouvant péniblement ses pieds, il se dirigea vers le bord du lac, dans la direction qui vraisemblablement était celle du village d'Art. Ce village n'avait-il pas été pris, lui aussi, dans l'éboulement ? Mais non, il aperçut son petit clocher, les toits de ses chalets. Était-il donc possible que, pour certains, la vie paisible continuât ? Rassemblant son courage, il se traîna jusqu'à la première maison. Un homme était là, il fumait tranquillement sa pipe ; c'était le vieux Peter. Hans eut-il jamais pu supposer que le visage de ce villageois qu'il aurait jadis dédaigné comme indigne de lui, lui causerait une telle joie ?

Schuhmacher salua Peter, qui grommela quelques mots inintelligibles sans paraître le reconnaître.

— Je suis Schuhmacher, du village de Goldau, et...

Le bonhomme ouvrit d'abord des yeux ahuris, puis il se fâcha :

— Je connaissais fort bien Hans Schuhmacher, il est mort dans le cataclysme, j'ai même visité les ruines de son chalet sous lesquelles il est enseveli. Schuhmacher était dans la force de l'âge et vous êtes un vieillard aux cheveux blancs : c'est à cause d'eux que je ne vous chasse pas à coups de bâton, mais sachez que c'est une mauvaise action que d'essayer de tirer profit d'un malheur public.

Ployant le dos, Hans s'en alla. Il ne comprenait rien à cet accueil. Une chose l'avait frappé, Peter avait dit : « Un vieillard aux cheveux blancs ». Hans se dirigea vers la fontaine du village, il avait soif, il se pencha au-dessus de la vasque et il recula, effrayé. Il ne se reconnaissait pas ! Au lieu de son visage florissant, de son visage encadré de boucles noires, il voyait une figure décharnée, noircie par la poussière coagulée, par le sang, autour de laquelle flottaient des cheveux blancs et qu'attristait une barbe blanche souillée.

Schuhmacher se désaltéra. Il se lava un peu les joues. Il alla ensuite vers un autre chalet, car la faim lui nouait les entrailles. Il frappa à la

porte d'une veuve avec laquelle il avait été vaguement en relations. Une femme lui ouvrit, c'était Martha, sa servante, qui avait trouvé à se faire engager là.

— Ah ! ma bonne Martha... commença-t-il.

La servante le considéra avec méfiance.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

— Voyons, je suis votre maître, Hans Schuhmacher, vous...

Martha éclata de rire :

— Mon maître est sous les ruines de son chalet, s'écria la domestique, enterré avec son or, et grand bien lui fasse ! Mon maître n'était pas un vieillard comme vous.

Les poings sur les hanches, riant encore, la servante regarda l'homme s'éloigner péniblement et gagner à petits pas la demeure du syndic. Celui-ci sortait précisément de sa maison.

— Je suis Hans Schuhmacher.

Le magistrat municipal qui, déjà, avait mis la main à son gousset, arrêta son geste.

— Vieillard, gronda-t-il, il est dans nos usages de ne pas refuser l'aumône à un pauvre, mais les imposteurs doivent être châtiés ; si vous ne quittez pas au plus vite Art, je vous ferai arrêter par l'appariteur.

Hans n'essaya pas de s'expliquer ; comment les autres l'auraient-ils reconnu puisqu'il ne s'était pas reconnu lui-même ? Il sortit de la localité, se traîna le long d'un sentier qui conduisait vers la montagne. Il atteignit des champs de désolation semblables à ce que devait être le monde avant la création. Le sentier lui-même s'effaça parmi les rochers, les grosses pierres roulantes, les arbres arrachés. Hans parvint à un lieu plus désolé encore, si possible ; là, des briques, des tuiles, des meubles brisés, des pierres façonnées, des morceaux de bois tourné, indiquaient l'emplacement du village de Goldau. Hans montait toujours.

L'endroit où il arrivait devait avoir été la forêt, car les têtes d'arbres émergeaient plus nombreuses du chaos et cela formait comme un taillis bas qui entravait la marche.

Dans la montagne, maintenant, tout était nouveau pour Hans ; jamais, par exemple, il n'avait vu cette caverne qui béait devant lui.

« Là, au moins, se dit-il, je me reposerai ; là je me coucherai pour mourir. »

Au moment où il allait pénétrer dans l'ombre de la caverne, une femme se dressa subitement ; elle était jeune et belle, sa robe était d'un tissu irréel où l'or et l'argent s'alliaient à la soie ; ses nattes dorées étaient entremêlées de liserons et de feuillage, sa tête était couronnée de fleurs. Hans se souvint des contes de fées de son enfance, de ces fées auxquelles il ne croyait pas. C'en était une

pourtant, sans aucun doute, qui se tenait là et lui barrait le passage vers le repos.

— Femme, jeune fille, fée, démon, ange ou qui que tu sois, ne me refuse pas l'abri de cette grotte. Je désire peu de chose : un coin pour mourir tranquille. Tu vois que je suis à bout de forces, les malheurs et les souffrances ont fait de moi un vieil homme, le sort m'a ruiné. Je ne te demande qu'un geste de pitié, qui ne te coûtera rien.

Alors la fée, car c'en était bien une, regarda Hans Schuhmacher ; ce regard l'écrasa. Il se souvint d'avoir vu ces yeux dans d'autres circonstances, il ne se rappelait pas lesquelles.

— Tu implores ma pitié, dit la jeune femme avec colère, as-tu eu pitié de moi ? Je me suis présentée devant ton chalet un soir où l'orage menaçait, il y a quinze jours.

— Quinze jours ! Quinze jours ont suffi pour faire de moi ce que je suis !

— Je te demandais fort peu de chose, un morceau de pain, moins que rien pour toi ; tu m'as repoussée et tu m'as dit que tu me ferais l'aumône quand la forêt marcherait. La forêt a marché, c'est donc toi qui es encore mon débiteur. Tu n'as plus au monde que tes larmes, tu les verseras jusqu'à la dernière.

Hans se courba un peu plus et s'en alla.

Quelques jours plus tard, on retrouva le corps d'un vieillard au milieu des ruines du village de Goldau. Il y avait eu tant de morts que l'on ne s'étonna pas que l'un d'eux eût été oublié par les fossoyeurs. Celui-là fut enterré sans nom dans un coin de la terre ravagée.



Nos frères les chamois



ON loin du château d'Aigremont, dans le joli val des Ormonds, vivait, au temps jadis, un jeune homme qui n'aimait rien au monde que la chasse.

Ses parents, de riches propriétaires qui possédaient d'immenses pâturages sur lesquels paissaient de beaux et nombreux troupeaux, étaient désespérés, car Jean, tel était le nom de l'enragé chasseur, était leur fils unique. Comment saurait-il commander aux bergers ? Comment maintiendrait-il l'ordre parmi les femmes qui, dans la laiterie, s'occupent du beurre et du fromage ? Comment leur marquerait-il à chacune son travail ?

Le père aurait souhaité emmener son fils avec lui lorsqu'il allait visiter ses alpes(9). La mère aurait désiré l'initier aux secrets de toute bonne maison concernant les manipulations qu'exige le fromage, le beau gruyère ferme et doré. Mais lui, s'échappait et courait, dans la montagne, après les chamois rapides, les lièvres craintifs, les coqs de bruyère au plumage luisant, ou, dans les bois, à la poursuite des cerfs, des biches et des chevreuils.

— Il faut qu'il se marie, soupirait la mère. Quand nous ne serons plus de ce monde, qui s'occupera de sa maison ? Qui commandera aux servantes ? Qui veillera à la douceur et à la joie de son foyer ?

— Il nous faut des petits-enfants, grognait le père, afin qu'ils héritent de nos biens, qu'ils perpétuent les traditions de la famille.

Jean ne voulait rien entendre. Les plus riches héritières, les plus jolies jeunes filles de la région lui auraient volontiers accordé leur main, car il était beau, fort, bien tourné. Il ne daignait pas les

regarder. Il fuyait les réunions où se divertit la jeunesse et, dès l'aube, il était à la chasse, dans les endroits les plus écartés, dans les lieux les plus sauvages. Rien ne le rebutait, il était insensible à la fatigue ; parfois, il allait si loin qu'il demeurerait absent plusieurs jours, laissant ses parents se morfondre dans l'inquiétude.

Une fois, il s'était aventuré jusque dans la région de l'Oldenhorn. Il avait franchi des torrents, contourné des pics et il s'était mis en embuscade vers le col du Pillon, car son instinct de chasseur l'avertissait qu'un chamois, dont il suivait patiemment, depuis des heures, les traces légères, devait passer à sa portée. Tout à coup, un très faible bruit le fit tressaillir, il épaula son fusil, tout prêt à abattre la bête qui allait déboucher de derrière un rocher. Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il vit, au lieu du gibier attendu, une ravissante jeune fille qui s'avavançait dans sa direction. Elle était si belle que Jean, d'ordinaire peu attentif à la beauté des femmes, en fut comme pétrifié.

Il remarqua qu'elle était petite et que sa robe était toute blanche et toute simple. Si le chasseur avait été plus au courant des atours féminins, il se serait aperçu que cette robe ne ressemblait en rien à celles dont sont vêtues les femmes des vallées ou des villes, mais que c'était une tunique flottante d'une étoffe irréelle comme en portent les fées. Les pieds délicats de l'inconnue, aux ongles et aux talons roses, semblaient à peine frôler l'herbe ou les cailloux, ses cheveux d'or étaient épars sur ses épaules et elle était couronnée de feuillage. Dans ses bras immaculés, elle portait une brassée de fleurs, non point de ces petites fleurs sauvages qui éclosent sur les cimes ou même dans les jardins autour des chalets, mais des roses, des lys, des œillets, des pivoines. Ses traits étaient si purs, sa peau si fine que l'on ne comprenait pas qu'elle pût affronter le froid brûlant des glaciers et la bise coupante de la montagne.

Jean la contemplait bouche bée, n'ayant même pas songé à abaisser l'arme qu'il épaulait et il fut tout remué quand il vit deux larmes tomber de ses beaux yeux.

Cette vue rappela le chasseur à la réalité, il jeta son fusil et, malgré sa sauvagerie native, il s'élança vers la belle personne.

— Pourquoi pleurez-vous ? lui demanda-t-il anxieux.

— Je pleure, répliqua la jeune fille – et sa voix était plus mélodieuse que la plus harmonieuse musique – je pleure pour le mal que vous avez fait à mes frères et pour le mal que vous vous apprêtez à faire à l'un d'entre eux. Ils ne vous ont cependant jamais nui, jamais offensé et vous venez jusque dans leurs domaines pour les mettre à mort.

— Quels frères ? s'écria Jean qui ne comprenait rien à ces paroles.

— Les chamois.

Le chasseur ne se demanda pas comment cette exquise apparition pouvait être la sœur des gracieuses bêtes qu'il poursuivait jour après

jour ; il sentait seulement qu'il donnerait tout au monde pour sécher les larmes de ces yeux admirables et, sans même bien se rendre compte de ce qu'il disait, il proféra :

— Je ne veux pas que vous pleuriez, je ne veux pas vous faire de peine. Seriez-vous contente si je jurais de ne plus jamais tuer une bête innocente ?

Alors, sur le visage merveilleux, parut un sourire si doux qu'il sembla à Jean que son cœur se remplissait de soleil et la voix musicale répliqua :

— Si vous me faisiez ce serment, je ne pleurerais plus.

Dans un élan de tendresse le chasseur prononça gravement :

— Je jure de ne plus jamais faire de mal à vos frères.

À compter de ce jour, Jean n'alla plus à la chasse. Avec son père, il rendait visite aux troupeaux, avec sa mère, il surveillait la laiterie. Et, cependant, il ne se mariait point.

Cet entêtement à ne pas vouloir prendre d'épouse, à ne pas consentir à fréquenter les assemblées où il pouvait rencontrer des jeunes filles, surprenait et inquiétait ses parents. De temps à autre, Jean s'absorbait dans une profonde mélancolie qui peu à peu s'aggravait et, brusquement, il s'en allait. Il n'emportait pas de fusil, pas de gibecière, il se dirigeait vers la région de l'Oldenhorn ; au bout de deux ou trois jours on le voyait revenir, il paraissait consolé, et puis la nostalgie le saisissait à nouveau et il repartait.

Le père et la mère de Jean moururent, lui, vieillissait solitaire. Un soir, les cloches du val des Ormonds sonnèrent le glas : Jean venait d'expirer.

Ce fut par un beau matin de printemps qu'on le porta en terre et lorsque ses bergers et ses bouviers eurent chargé sur leurs épaules le cercueil de leur maître pour le conduire au petit cimetière, on vit un étrange spectacle : du Pillon, de Solalex, du Mont d'Or, de la Lécherette, des bois de Melleret, accoururent les animaux sauvages qui entourèrent les porteurs et leur firent cortège ; il y avait des ours et des chamois, des renards et des lièvres, des cerfs et des biches. Au-dessus du cercueil voletaient les perdrix, grises et rouges, les coqs de bruyère noir et vert, les faisans dorés, les merles noirs.

Tandis que l'on descendait le mort dans sa demeure dernière, on entendait les oiseaux siffler et piailler des chants funèbres ; les ours se lamentaient en se balançant lourdement d'un pied sur l'autre ; les renards hurlaient de façon ininterrompue ; les larmes des chamois agenouillés autour de la fosse jaillissaient de leurs grands yeux doux, les cerfs et les biches gémissaient en sourdine.

Quand tout fut fini et que la tombe fut refermée, le cortège se dispersa. Les plus enragés chasseurs du val des Ormonds n'osèrent toucher à aucune de ces bêtes.

Longtemps ils s'abstinrent de poursuivre le gibier dans les montagnes, mais l'homme est féroce et, un jour, un habitant de la vallée prit son fusil et alla abattre un chamois. Lorsqu'il releva sa victime pour la charger sur ses épaules, il lut dans son regard mourant un reproche et il lui semblait que la pauvre bête lui disait :

— Homme, pourquoi as-tu tué ton frère ?



Les horloges de Bâle.



’ÉTAIT une belle journée que cette journée de juin 1778. Sur le Marktplatz de Bâle, hommes et femmes se pressaient ; il n’y avait pas que des marchands et des chalands, mais de nombreux oisifs venus se chauffer au soleil et « tailler un brin de bavette ». Tout près de là, au Fischmarkt, autour de la jolie fontaine gothique ornée d’une Vierge et de deux saints, on voyait également beaucoup de monde. On bavardait de choses et d’autres et, en particulier, de ces gens du petit Bâle, les voisins de l’autre côté du fleuve, qui avaient toujours quelques méchants tours dans leur sac pour faire déplaisir aux Bâlois du grand Bâle.

Soudain ces paisibles papotages furent interrompus brutalement : un groupe d’hommes faisait irruption sur le Marktplatz en hurlant et en vociférant. Ils traînaient parmi eux un malheureux gringalet, qui pleurait et se lamentait, invoquant la pitié du Ciel et de la terre, tandis que ses bourreaux l’exhortaient à avancer à force de taloches et de coups de pied.

— C’est Johann, l’apprenti horloger de la rue de l’Arsenal ! s’écria une femme.

— Que lui veulent ces sauvages ? protesta une marchande apitoyée. Hans ! méchante brute, vas-tu lâcher ce petit ?

Celui qu’elle apostrophait ainsi était un immense gaillard, forgeron de son état, mesurant près de six pieds, large en proportion et qui était le plus enragé à houspiller le jeune homme.

— Laisse-le, Hans, crièrent cinquante voix de femmes.

Mais Hans, pas plus que les autres justiciers amateurs, ne paraissait

disposé à faire grâce.

— Qu'a-t-il donc fait ? demanda quelqu'un qui comprenait que des hommes de sens rassis comme le forgeron et ses compagnons n'auraient pas maltraité un honnête apprenti sur la place du marché sans une raison valable.

Hans s'avança, tenant toujours Johann par le collet.

— Il a touché aux horloges de la ville, proclama le forgeron.

— Aurait-il mutilé le Laellenkoenig ? interrogea une commère.

Aussitôt toutes les femmes se mirent à brailler :

— Le chenapan a voulu abîmer le Laellenkoenig !

Il faut savoir que le Laellenkoenig était une tête grotesque qui était disposée sur la façade de la tour bâtie à la tête du pont du Rhin, reliant le grand Bâle au petit Bâle. Ce mascaron adapté à une horloge tirait la langue et faisait des grimaces à la rive opposée huit fois par heure, ce qui avait naturellement le don d'exaspérer les habitants du petit Bâle, lesquels étaient bien capables d'avoir soudoyé ce drôle pour mutiler la tête agressive.

L'idée que ce gringalet pouvait avoir attenté au Laellenkoenig souleva une indignation générale. Cependant Hans, qui était un brutal mais un ami de la vérité, mit fin aux protestations en criant :

— Non, ce n'est pas ça.

Du coup l'indignation tomba et la sympathie populaire revint à l'apprenti malmené.

— Que racontais-tu donc avec tes horloges ? gronda un vieillard traduisant l'opinion commune.

Hans, se trouvant en posture d'accusé, rugit :

— Si vous me laissiez parler, tas de braillards, au lieu de débiter vos sornettes, vous sauriez déjà de quoi il s'agit !

Il prit un temps pour ménager son effet. Le silence plana sur la place et le forgeron prononça en détachant ses mots :

— Nous l'avons surpris avançant l'aiguille de l'horloge de la porte Saint-Paul.

Un « oh ! » qui contenait autant d'étonnement que d'indignation courut dans la foule. L'apprenti, qui se remettait un peu de sa frayeur et qui voyait un salut possible dans la pitié des assistants, sanglota :

— Je l'ai avancée d'une demi-minute seulement.

— Oui, gronda Hans, et déjà elle avance d'un quart d'heure.

— Un quart d'heure ! clama quelqu'un.

— Une honte !

— Un scandale !

— Qu'on le laisse parler !

— Parle !

On avait hissé le malheureux Johann sur un banc de pierre afin que toute la place pût profiter de ses explications. Il était très intimidé et

commença à parler à voix basse.

— Plus haut ! plus haut ! criait-on de partout.

Il rassembla son courage et éleva la voix :

— Je ne suis pas coupable. Ce que j'ai fait, c'est par ordre des échevins : ils ont décidé que l'on mettrait les horloges de la ville d'accord avec les sonneries qui, toutes, à Bâle, avancent d'une heure.

— Les traîtres ! hurla-t-on. Continue !

— C'est tout. Pour qu'on ne s'aperçoive pas de la chose, on a fait appel à un certain nombre d'horlogers comme moi qui avançons tous les jours les aiguilles d'une demi-minute.

Personne ne s'occupait plus de Johann ; il restait planté sur son banc, embarrassé de sa personne.

— Les échevins vont attirer le malheur sur la ville, grondait la foule.

— Au Rathaus ! Au Rathaus !

Ce cri résonna sur le Marktplatz et sur le Fischmarkt. Les hommes et les femmes confondus, levant des poings menaçants ou agitant des bâtons, se précipitèrent en une foule désordonnée vers la maison commune. Les appariteurs eurent juste le temps de fermer les portes pour empêcher l'invasion de l'édifice. De tous les quartiers de la ville, des gens qui avaient appris la nouvelle accouraient, on apportait des haches pour briser les huis. Hans, le forgeron, menait l'émeute. On lui octroyait cet honneur puisqu'il avait découvert le complot. La sédition devenait si grave qu'un échevin se résolut à paraître à une fenêtre. Il fut salué par des bordées d'injures.

Le magistrat municipal essaya de se faire entendre par-dessus le tumulte ; sa voix parvenait mal à la foule, on surprenait seulement des bribes de phrases hachées par les interruptions.

— ...nos sonneries qui avançaient sur l'heure des horloges... nous étions la risée des voyageurs... aucune raison sérieuse...

Hans grimpa sur la margelle d'un puits qui faisait face à la fenêtre et riposta dans le silence qui s'était fait :

— Nous exigeons que les horloges soient remises à l'heure primitive et que l'écart entre l'heure et la sonnerie soit telle qu'elle a été de tout temps. Sinon, gare à vos têtes !

Cette éloquente harangue fut ponctuée d'acclamations.

— Oui, oui ! Nous l'exigeons ! Il a bien parlé !

L'échevin s'empressa de répondre :

— Il sera fait comme vous le désirez.

Le syndic qui s'était tenu prudemment caché se montra alors, il confirma la promesse de l'échevin.

Apaisée, mais encore méfiante, la foule se dispersa ; des groupes allèrent se poster devant les différentes horloges de la cité, afin de vérifier que les engagements pris étaient tenus, et le trouble ne se calma que lorsque les horlogers, dépêchés en hâte par la municipalité,

eurent à nouveau reculé les aiguilles.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'écart de soixante minutes fut conservé entre l'heure marquée par le cadran et celle que sonnait la cloche.

C'était là une tradition sacro-sainte, une tradition qui, pour les Bâlois, se perdait dans la nuit des temps et qui se rattachait à des légendes oubliées. Dix explications étaient données de cette anomalie ; pour les uns, le désaccord entre la sonnerie et l'heure véritable – tout à fait accidentel – avait sauvé la ville d'une attaque des ennemis, en appelant prématurément les milices aux remparts ; pour les autres, l'origine de cette divergence d'opinion entre les aiguilles et les cloches se rattachait à quelque incident de la grande peste du XV^e siècle.

La vérité que nous allons dire était bien plus simple. En 1431, le 14 décembre, se réunit à Bâle un concile qui devait jouer un rôle considérable dans l'histoire de l'Église. Nous ne nous étendrons point sur les graves sujets proposés aux délibérations de cette assemblée ni sur les épisodes de la grande lutte qu'elle soutint contre la Papauté, allant jusqu'à déposer un souverain Pontife. Nous dirons seulement que le concile se composait de onze cardinaux, de trois patriarches, de douze archevêques, de cent dix évêques, de quatre-vingt-dix prélats mitrés, de six princes séculiers et d'une foule de docteurs, de théologiens, de savants des universités de l'Allemagne et de toute la Chrétienté ; son président était le prince-évêque de Bâle.

La cérémonie d'ouverture du concile eut lieu en grande pompe dans la cathédrale et, aussitôt après, ses membres se rendirent dans la salle que l'on visite encore et qui est conservée telle qu'elle était à l'époque. On peut voir, de nos jours, le banc de bois scellé dans le mur sur lequel s'assirent tant d'illustres prélats, tant de savants docteurs. Deux clepsydres – horloges à eau – qui servirent à marquer le temps des âpres discussions sont encore accrochées au mur où l'on ne contemple malheureusement plus la célèbre *Danse Macabre* qui jadis y était peinte.

Les réunions commençaient de fort bonne heure le matin. Pendant les premiers jours, tous, mus par un zèle pieux, se trouvaient exacts à l'ouverture de l'auguste séance mais, bientôt, les uns après les autres, les prélats prirent l'habitude d'arriver en retard et le prince-évêque, lorsque sonnait l'heure d'entamer les débats, se voyait en face de bancs sur lesquels n'étaient alignés que les docteurs laïques et pas un seul dignitaire ecclésiastique. Ce n'est guère qu'une heure après le temps marqué que les lumières de l'Église faisaient discrètement leur apparition.

Le prince-évêque se permit d'abord de timides remontrances.

— Révérends pères en Dieu, dit-il, le temps du concile est précieux, toute la Chrétienté attend avec impatience le résultat de nos travaux

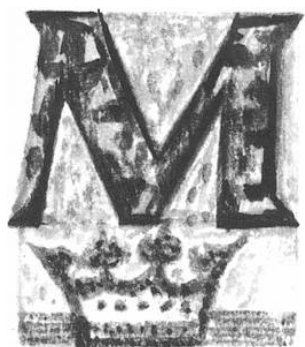
et nous ne devons pas les retarder inutilement d'un instant.

Chacun s'excusa. Celui-ci mit son retard sur le compte d'un serviteur paresseux, celui-là sur un sommeil trop lourd, cet autre sur le fait qu'il ignorait l'heure. Tous, en fin de compte, rejetaient la faute sur la pendule et tous continuèrent à arriver en retard.

C'est alors que le prince-évêque imagina un stratagème : il décida que les horloges de la cité seraient uniformément réglées de telle façon que leur sonnerie avançât de soixante minutes sur l'heure qu'elles marquaient. Cette décision fut exécutée au cours d'une nuit et, le lendemain matin, les membres du concile eurent la surprise de se trouver tous réunis à l'heure officiellement fixée. Il est probable que la ruse du prince-évêque fut vite éventée, mais l'Histoire ne nous dit pas si les dignes prélats reprirent leurs habitudes de grasse matinée.



Le Professeur de Reichenau.



MONSIEUR JOST était directeur du collège de Reichenau. Ce collège était installé dans un vieux château en assez mauvais état, perché sur le haut d'un piton rocheux, et appartenait à la ville de Coire ; on y élevait les fils de la meilleure société du canton et il y avait même des élèves d'autres régions de la Suisse, car Reichenau avait chez les parents, on ne sait pourquoi, une excellente réputation. Nous disons bien chez les parents ; chez les enfants, au contraire, la renommée de cette institution était détestable.

Il n'y avait pas que les enfants qui se plaignaient du régime de Reichenau, les professeurs n'y étaient guère plus heureux. Pour tout le monde la soupe était maigre et parcimonieusement servie. On y suppléait, pour les élèves par des rations plus fortes de fouet et, pour les professeurs, par des réprimandes plus nombreuses et plus sévères.

Non pas que M. Jost fût un mauvais homme, loin de là ; seulement, d'un côté, il était animé du désir fort naturel de réaliser quelques profits personnels et, de l'autre, il était bridé par l'avarice de la municipalité de Coire, qui entendait tirer un bénéfice de son collège et non pas y dépenser de l'argent.

En cet hiver de l'année 1794, M. Jost, dans son cabinet, une chambre sévère qui avait cependant le privilège sur toutes les autres pièces de la maison d'avoir du feu, rêvait et ses rêves n'étaient pas couleur de rose. La veille, il avait été obligé de faire donner le fouet – il est vrai que cela réchauffait et le fouetteur et le fouetté – à plusieurs grands garçons de la première division, qui avaient organisé une espèce de cabale pour obtenir une pitance plus abondante. La paix

était revenue, les jeunes gens, frileusement empaquetés dans leurs couvertures, avaient regagné leurs classes où le froid leur gelait le nez et les doigts, leur rafraîchissant les idées.

Ce n'était pas encore cela qui ennuyait le plus M. Jost, mais la désertion de ses professeurs. Les uns après les autres, les meilleurs d'entre eux quittaient son institution. Ils prétendaient être mal nourris, mal payés et trop houspillés, les ingrats ! M. Jost considérait qu'ils étaient surtout mus par cet esprit de fronde et d'indiscipline que le voisinage de la révolution française avait introduit dans les cantons. Déjà les troupes de la République étaient entrées en Suisse ; déjà Porrentruy s'était laissé annexer.

M. Jost avait perdu son professeur de français, son professeur d'anglais, son professeur d'allemand, son maître de mathématiques, de physique, et voilà que celui qui enseignait la géographie avait pris congé à son tour après un colloque fort désagréable. L'instruction était complètement désorganisée. Évidemment les élèves restaient... par force ; seulement la question se posait de savoir si un collège où il n'y avait que des élèves et pas de professeurs était tout à fait ce que les parents et la municipalité de Coire entendaient sous le nom de collège. Le directeur en personne avait essayé de remplacer quelques défaillants ; malheureusement ses souvenirs étaient vagues en ce qui concernait les sciences, il avait la géographie en aversion, quant aux langues, c'était la matière où il se sentait le moins compétent. M. Jost ne s'y connaissait vraiment qu'en collection de papillons, connaissance qui n'était pas inscrite au programme.

« L'absence de ces professeurs, traîtres, déserteurs et félons, soliloquait le directeur, constitue une économie, c'est certain ; cependant si M. Tschärner, le syndic de Coire, prend la fantaisie de monter ici, il se fâchera et mettra peut-être à exécution son projet de fermer le collège. Que deviendrai-je, alors ? Les explications que je donnerai à ce magistrat ne le convaincront pas. J'aurai beau lui dire que les maîtres ne sont pas payés parce qu'il ne me donne pas de quoi les rétribuer et qui, si je les payais bien, il ne resterait rien pour moi, je suis sûr qu'il serait indifférent à ce juste argument. Que faire ? »

M. Jost en était là de ses sombres pensées quand Hans, qui cumulait les fonctions de concierge, d'appariteur, de garçon de salle, de surveillant, de père fouettard et quelquefois de cuisinier et toujours de valet de chambre personnel du directeur, fit une tumultueuse entrée, car Hans était sourd et il ignorait le bruit de ses réactions.

— Monsieur, hurla-t-il à tue-tête, il y a là, en bas, un monsieur qui voudrait vous entretenir.

Le directeur fit la grimace ; ce ne pouvait être qu'un nouvel ennui qui le menaçait. Peut-être un délégué du syndic de Coire venu pour inspecter le collège. Il tombait bien.

— Comment est-il ? cria M. Jost dans l'oreille de Hans.

— C'est un personnage, répliqua le concierge, on le devine bien, quoiqu'il soit habillé fort mal, comme vous et moi.

— Fais-le monter, ordonna le directeur en soupirant.

Quelques instants plus tard un jeune homme se présentait ; il était vêtu de noir et en effet assez pauvrement, mais on reconnaissait bien qu'il était un « personnage », comme l'avait dit Hans, à son maintien et à un je ne sais quoi de digne et de naturel à la fois. Il était fort beau, avait l'air remarquablement intelligent et sa tournure était dégagée et souple.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda sèchement M. Jost, croyant par cela sauvegarder sa dignité.

— Je me nomme Chabot, répliqua le jeune homme qui devait avoir une vingtaine d'années. Je voudrais, dans votre collège, une place de professeur. Je crois que vous en avez une de disponible.

Le directeur leva vivement les yeux vers son interlocuteur et il vit que celui-ci parlait sans ironie aucune. Il répliqua donc sur un ton plus aimable :

— Une place de professeur... oui, je puis disposer d'une place de professeur de français, d'anglais, d'allemand, de mathématiques, de physique et de géographie.

— J'accepte, dit le jeune homme d'une voix ferme.

Le directeur maintenant souriait d'une manière engageante.

— Bon, parfait. Laquelle de ces places vous convient ?

— Toutes.

— Vous dites ? s'écria M. Jost interloqué.

— Oui, dit le visiteur d'une voix tranquille. Toutes ces connaissances me sont familières.

— Mais... je ne demande qu'à vous croire... seulement...

— J'ai une recommandation du syndic, expliqua le jeune homme.

Cette fois le directeur était entièrement conquis ; il reçut le plus gracieusement du monde la missive qui lui était tendue. Quand il eut fini de lire, il hocha la tête.

— En effet, dit-il, M. le syndic confirme vos paroles ; il convient néanmoins que nous soyons d'accord sur les... hum... sur les conditions de votre engagement. Le collège n'est pas riche et quatorze cents francs par an sont le maximum de ce que nous pouvons donner. Même en considérant...

— Cela me va.

Chabot se mit à l'ouvrage. Pas un instant de sa journée n'était, on le pense, inoccupé ; il cumulait l'enseignement de ces matières si diverses, ne quittant une chaire que pour monter à une autre. Ses cours étaient parfaitement faits. M. Jost lui-même ne trouvait pas de reproche à lui adresser, mais, comme il n'est pas bon de ne jamais

gourmander un subordonné, il lui appliqua une ou deux fois l'épithète de paresseux.

Un matin, Chabot demanda audience au directeur. Il y avait huit mois qu'il était en fonctions.

— Que désirez-vous ? demanda M. Jost qui, dans sa perspicacité, croyait bien deviner ce qui amenait le jeune maître.

— Je viens prendre congé de vous, Monsieur ; je m'en vais.

C'était cela. Tout marchait trop bien. Le jeune homme savait qu'il allait jeter le directeur dans l'embarras et il profitait de la situation. Il fallait donc faire la part du feu.

— Vous exigez de l'augmentation ? grogna M. Jost amèrement.

— Non, dit le professeur.

— Est-ce que, par hasard, la nourriture ?...

— Non, fit encore Chabot.

M. Jost se gratta le nez.

— Ce n'est pas, je pense, parce qu'il y a quelques jours je vous ai appelé « paresseux ». C'était une boutade toute paternelle et qu'il ne fallait pas prendre au tragique.

Le professeur secoua la tête et il expliqua :

— Monsieur, les armées françaises approchent.

— Quel rapport les armées françaises ont-elles avec l'enseignement de la physique, des mathématiques, de...

— Je me nomme Louis-Philippe, duc de Chartres et maintenant duc d'Orléans, mon père étant mort à Paris sur l'échafaud...

Les années passèrent, les événements politiques se succédèrent. En 1830, Louis-Philippe devint roi des Français ; en 1848, il perdait son trône et, deux ans plus tard, il expirait à Claremont en Angleterre.

Reichenau avait cessé d'être un collègue et était devenu l'habitation d'un particulier. Le 31 mai 1864, une femme en deuil demanda à visiter le château. M. Planta, à qui il appartenait, s'empressa de faire droit à sa demande. Elle s'arrêta longtemps dans une petite chambre entretenue pieusement et qui était celle qu'avait occupée le futur Louis-Philippe, pauvre proscrit. Comme elle portait son mouchoir à ses yeux, le propriétaire du château se retira discrètement, respectant son émotion. Enfin, la visiteuse, les yeux rougis, sortit de la chambre et M. Planta la pria de bien vouloir inscrire son nom sur le livre des étrangers ; elle s'exécuta de bonne grâce.

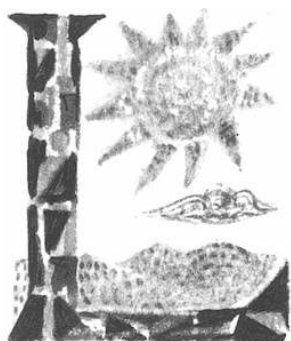
On peut encore lire sur ce registre jauni cette inscription :

« Marie-Amélie, veuve du professeur Chabot. »

C'était la reine des Français qui, à son tour, suivait les âpres sentiers de l'exil.



Comment l'esprit vint au Syndic.



A commune de Hochwald était très mal administrée.

Nous donnons à la commune dont nous parlons le nom de Hochwald, tout en prévenant nos lecteurs que ce nom est de fantaisie. Qu'ils nous croient sur parole quand nous leur disons que nous connaissons exactement le nom véritable de la commune et son emplacement sur la carte, mais comme cette commune existe encore, comme certains trouvent qu'elle n'est pas mieux administrée, nous ne voulons pas contrister ses habitants en publiant leurs infortunes municipales.

Or donc, les habitants de la commune de Hochwald s'en allaient répétant :

- Nous avons un syndic et des échevins d'une sottise incroyable.
- On n'a jamais vu plus sots que ces sots-là.
- Ah ! s'ils pouvaient prendre seulement un peu de l'esprit des magistrats municipaux de Niederwald, la commune voisine !
- Ce ne sont pas les municipaux de Niederwald qui auraient fait établir une fontaine aussi incommode que la nôtre !
- Ce n'est pas le syndic de Niederwald qui aurait loué les prairies communales au prix où notre syndic a loué les nôtres !
- Ce ne sont pas les échevins de Niederwald qui auraient vendu les bois de la commune à un aussi mauvais prix !
- Il ne se passait pas de jours que le syndic ou les échevins ne s'entendissent dire par leurs administrés :
- Vous devriez bien prendre un peu de l'esprit de vos collègues de

Niederwald, cela ne vous ferait pas de mal.

À force de s'entendre répéter la même chose, les municipaux de Hochwald en vinrent à penser, qu'après tout, leurs administrés avaient peut-être raison. Ils se réunirent donc au Rathaus et le syndic débita le beau discours qu'il avait préparé.

— Il est possible, puisque nos concitoyens nous l'affirment, que nous manquions d'esprit, bien qu'à la vérité, je ne m'en sois jamais aperçu et que je sache pourtant exactement ce qui me manque, et c'est surtout de l'argent ; mais de véritables chefs doivent obéir à leurs subordonnés ; par conséquent, puisque nos administrés désirent que nous ayons un peu de l'esprit de nos collègues de Niederwald, je propose que nous allions leur en demander. Nous entretenons d'excellentes relations avec nos voisins, nous leur avons prêté dernièrement notre pompe pour éteindre un incendie...

— La pompe est arrivée trop tard, intervint l'échevin Müller qui était un pessimiste, le chalet qui brûlait était entièrement consumé.

— La question n'est pas là, trancha le syndic, il reste que nous avons prêté la pompe et que si l'incendie avait été moins rapide, elle aurait servi. Certainement ils ne refuseront pas de nous donner, en échange de ce bon procédé, un peu de leur esprit ; il ne nous en faut pas beaucoup, simplement de quoi pouvoir répondre à nos administrés s'ils nous font des critiques : « Vous vouliez que nous ayons de l'esprit des municipaux de Niederwald, nous en avons ; à vous de vous taire. »

— Voilà qui est bien parlé, répondirent les échevins, mais comment allons-nous nous y prendre ?

— Ça, c'est mon affaire, répliqua le syndic, qui était dans la commune le pouvoir exécutif. Prenez une délibération et je ferai le reste.

Les municipaux, gravement, décidèrent que l'on irait chez les voisins demander la quantité d'esprit dont ceux-ci consentiraient à se défaire en leur faveur.

Un beau jour donc, le syndic, flanqué de l'huissier de la commune, entouré des échevins, tous dans leurs plus beaux atours du dimanche, ne laissant en arrière que le greffier préposé à la garde de ses registres, quittèrent solennellement le village de Hochwald au milieu de la déférente attention de leurs concitoyens.

— Rapportez-en beaucoup, criait Hans.

— Une pincée ne vous suffira pas, rit Greta.

— Ne vous laissez pas dindonner et prenez le dessus du pot, conseillait Joss.

— Ne vous pressez pas de revenir, tout ira aussi bien sans vous, grogna Fritz qui avait mauvais esprit.

Durant ce temps, le cortège municipal s'engageait dans le chemin descendant qui va vers Niederwald.

Il faisait très chaud et un peu orageux ; ces Messieurs, qui avaient coiffé le chapeau de haute forme, s'épongeaient abondamment le front ; ils avaient ouvert leur redingote et quelques-uns dénoué leur cravate et déboutonné leur faux-col. Seuls le syndic et l'huissier conservaient, malgré la chaleur, cet air de dignité qui sied à des magistrats. L'huissier cependant était chargé : il portait un sac, un sac vide, bien entendu, mais, par la canicule, le moindre fardeau n'est-il pas lourd ?

Le chemin en plein soleil avait ceci d'agréable, c'est qu'il descendait constamment, ce qui fit faire une réflexion pleine de bon sens au syndic :

— La situation de Niederwald est supérieure à celle de Hochwald en ce qu'étant inférieure, il y a plus de descentes que de montées.

Il ne fallut pas plus de dix minutes pour que tout le cortège eût compris le sens de ces judicieuses paroles et l'on pensa même retourner sur-le-champ à Hochwald, en constatant que l'on n'avait vraiment pas besoin de l'esprit des autres.

Pourtant on était presque arrivé. Avant de pénétrer dans Niederwald, les municipaux qui s'étaient mis à leur aise, reboutonnèrent leur redingote, refermèrent leur col, renouèrent leur cravate et remirent le gibus sur leur tête ; puis l'on se replaça en bon ordre et l'on s'avança avec la gravité commandée par cette circonstance solennelle.

Le bruit se répandit dans Niederwald comme une traînée de poudre que la municipalité de Hochwald venait en corps rendre visite à celle de Niederwald.

Le syndic, l'huissier se hâtèrent vers la Maison Commune pour accueillir les municipaux voisins et ils firent prévenir par l'appariteur les échevins d'avoir à se transporter, toutes affaires cessantes, auprès de leur chef.

Introduits dans la salle des délibérations, les municipaux de Hochwald commencèrent par saluer fort dignement leurs collègues de Niederwald, puis, tirant un papier de sa poche, le syndic de Hochwald exposa le but de la démarche :

— Très honoré monsieur le collègue, prononça-t-il, nous sommes venus à vous afin de vous demander de bien vouloir nous rendre un service de voisinage et j'ose dire d'amitié. Il n'est ni dans nos usages, ni dans notre caractère, de rappeler les services rendus, cependant il ne messied point que nous vous remémorions l'empressement avec lequel nous vous avons récemment prêté la pompe municipale que nous avons accompagnée de tous nos vœux et de nos pompiers. Si la pompe est arrivée trop tard, c'est au destin et non pas à nous qu'il faut s'en prendre.

— Très honoré monsieur le collègue, répliqua le syndic de

Niederwald, nous n'oublions pas l'aide fraternelle que vous nous avez accordée et si votre pompe n'a pu malheureusement éteindre l'incendie du chalet de notre concitoyen Neubürger, tout au moins vos vaillants pompiers ont-ils largement consommé à l'auberge de notre concitoyen Bibus et ainsi contribué à faire fleurir le commerce de notre belle cité. Votre requête sera donc écoutée avec la plus extrême bienveillance et il lui sera donné la meilleure suite, pour tant qu'elle ne sera pas contraire aux intérêts de nos administrés.

Quelques discrets applaudissements saluèrent cette amicale harangue.

— Très honoré monsieur le collègue, voici en peu de mots notre demande : nos concitoyens prisent infiniment votre esprit et ils souhaiteraient nous en voir pourvus. Serait-ce abuser de votre complaisance que de vous prier de nous en remettre une petite partie ? Nous avons apporté un sac afin de pouvoir y enfermer ce que vous voudrez bien nous en donner. Il va de soi que, si vous exigiez une rémunération raisonnable, nous sommes prêts à la voter sur les fonds communaux.

Ce discours étonna un peu ceux qui l'entendirent. Quelques rires étouffés partirent des rangs des échevins de Niederwald ; quant au syndic, il paraissait étrangement embarrassé.

Comme il cherchait une réponse à faire, le greffier se pencha vers lui et lui parla à l'oreille. Le dit greffier était un homme rancunier et atrabilaire. Il se souvenait que le syndic de Hochwald lui avait vendu un cheval incurablement vicieux.

Le propos confidentiel du greffier ne parut pas tout de suite convaincre son supérieur. La discussion se poursuivit pendant quelque temps à voix basse, enfin, un sourire flotta sur les traits du syndic de Niederwald, sourire qui mit du baume dans le cœur des municipaux voisins.

— L'esprit, déclara le premier magistrat de Niederwald, est une denrée précieuse et je craignais que nous n'en eussions que juste ce qu'il fallait pour la consommation locale, mais monsieur le greffier vient de me rappeler que nous en avons en réserve ; si donc vous voulez lui confier votre sac, il vous en fera bonne mesure. Bien entendu, il ne s'agit que d'un don de voisin à voisin et nous ne saurions accepter de ce fait aucune rémunération.

Le sac fut remis au greffier qui quitta la salle des délibérations. Durant son absence, les deux municipalités, fraternellement réunies, vidèrent des pots de bière que l'appariteur avait apportés et l'auguste salle se remplit d'un joyeux tumulte.

Le silence se fit lorsque l'on vit rentrer le greffier portant le sac solidement noué par une grosse ficelle.

— Il n'y en a pas lourd, murmura l'huissier de Hochwald à l'oreille

de son syndic.

— Ceux de Niederwald ont toujours été ladres, répliqua sur le même ton ce magistrat, mais on ne saurait chicaner sur les cadeaux que l'on vous fait.

Le greffier avait bien vu la mimique et remarqué que ceux de Hochwald regardaient leur sac si peu rempli sans admiration ; il prit la parole :

— Très honorés voisins, vous savez que l'esprit est un produit qui tient peu de place ; cependant, soyez assurés qu'il y a dans ce sac de quoi vous servir tous abondamment. Notez qu'il vous faudra agir avec précaution. Tout d'abord vous devrez bien vous garder d'ouvrir le sac en route ou de toucher au lien qui le ferme. Arrivés dans votre salle des délibérations, ayez soin de clore vos volets, vos fenêtres, la porte et quand vous serez dans l'obscurité absolue, alors seulement, vous dénouerez la ficelle et vous ouvrirez largement le sac ; vous sentirez à ce moment, très nettement, les effets de son contenu et je suis persuadé que vous serez contents du cadeau que la municipalité de Niederwald est fière de vous offrir.

Le syndic de Hochwald traduisit en termes choisis sa gratitude personnelle, celle des échevins et celle de sa cité. Puis, à la tête de ses municipaux, il quitta la Maison Commune animé par une fébrile impatience de bénéficier du don qui lui était fait.

Cette fois, le sac était porté par le syndic en personne, qui ne voulait pas laisser à l'huissier l'honneur d'une charge aussi précieuse.

Le soleil tapait dur, on avait chaud à remonter le chemin si allègrement descendu. Aucun des municipaux ne s'avisa de se mettre à l'aise, c'eût été manquer de respect à l'incalculable présent que l'on rapportait. Un poète seul pourrait dignement décrire la fermeté d'âme, l'abnégation, le dévouement aux intérêts de leurs concitoyens, qu'exigea de ces hommes le fait de résister à leur curiosité et de ne pas ouvrir avant l'heure le sac au contenu mystérieux.

Il leur fallut d'autant plus de maîtrise d'eux-mêmes qu'il était certain que l'esprit s'animait. À chaque halte – la fatigue et la chaleur obligèrent d'en faire au moins une dizaine – on écoutait ce qui se passait dans l'enveloppe de toile et l'on entendait une très légère rumeur, comme des battements de petites ailes, un bourdonnement incessant.

— L'esprit travaille, proclama doctement le syndic.

— Lorsque j'aurai ma part de ce qui est là-dedans, émit Johann, le fruitier, ma femme ne me dira plus que je suis un imbécile.

Au bout de plusieurs heures on arriva à destination. Tout Hochwald était sur le pas des portes, et, chose singulière, lorsque l'on vit le syndic avec son sac sur l'épaule, quelques citoyens éclatèrent de rire (on a peine à excuser l'obstination malfaisante de certaines personnes

qui reconnaissent si mal le dévouement de leurs élus).

Sans s'arrêter à ces stupides manifestations, les municipaux pénétrèrent gravement dans le Rathaus, dédaignant, par un sentiment de patriotisme que chacun admira, de s'arrêter pour se rafraîchir à l'auberge du père Stalman, dont l'enseigne se balance tentante au meilleur coin de la place.

L'heure n'était pas aux discours mais aux actes, c'est ce que comprit fort bien le syndic quand, entouré de ses échevins, de l'huissier et du greffier – privé de prendre part au voyage par le souci de ses registres – il se trouva dans la salle de délibérations.

— Il s'agit, avant tout, d'exécuter fidèlement les conseils qui nous furent donnés, de peur que notre pénible expédition ne s'avère inutile.

On ferma les volets, les fenêtres ; pour plus de sûreté, on donna un tour de clé à la porte, car on connaissait la curiosité de l'appariteur qui aurait pu, sous quelque prétexte, s'introduire dans la salle afin d'y surprendre des secrets qui n'étaient pas de son état.

Ceci fait, et l'obscurité étant complète, le syndic, qui n'avait pas lâché le sac, en dénoua à tâtons la ficelle.

Subitement, le bourdonnement discret que l'on avait entendu en cours de route s'amplifia et remplit la pièce ; les ténèbres se meublèrent d'une infinité de corps minuscules, de froissements de milliers de petites ailes et puis, le syndic poussa un cri et l'huissier et le greffier et tous les échevins, les uns après les autres ; des piqûres, de sourdes piqûres irritantes, douloureuses sur les mains, sur les figures, étaient la cause de ces exclamations. En un instant ce fut intenable ; le plus ardent patriotisme ne pouvait faire endurer davantage ce supplice. Le moins courageux, le greffier, se rua sur la porte ; il l'ouvrit, la lumière inonda la pièce tandis qu'un essaim de guêpes se précipitait au-dehors, quelques-unes s'attardant à labourer de leur aiguillon la figure de l'appariteur, lequel, naturellement, avait l'oreille collée à l'huis.

— On nous a joué un tour, hurla le syndic.

— Bien entendu, gronda l'huissier. Le greffier de Niederwald s'est souvenu du mauvais cheval que vous lui aviez vendu.

Il n'y avait pas à relever ces propos inconsidérés. Les municipaux s'élancèrent hors de la salle et, quand la population, massée sur la place, vit paraître ses élus, ce fut un éclat de rire homérique. À peine pouvait-on les reconnaître tant ils avaient le visage boursoufflé, tuméfié, gonflé, rougi, déformé par des milliers de piqûres de guêpes.

Une haine farouche naquit dans le cœur des municipaux de Hochwald envers ceux de Niederwald et, pendant bien des années, il n'y eut aucun rapport officiel entre les deux localités.

Le dernier coup fut porté par le greffier de Niederwald qui, étant venu pour affaire à Hochwald, osa dire dans le cabaret du père

Stalman :

— Si vos échevins veulent une nouvelle ration d'esprit, j'en ai encore un essaim dans mon jardin.



-
- 1 Salle à manger.
 - 2 Quand un jeune Romain quittait la robe prétexte et la bulle d'or, insigne de l'enfance, il était déclaré citoyen.
 - 3 Cette légende n'est pas sans bases réelles. Frédégaire, le successeur de Grégoire de Tours, raconte qu'en l'an 598 le lac de Thun prit feu au point de cuire les poissons qui s'y trouvaient. L'explication de ce phénomène réside dans ceci : des sources chargées de pétrole avaient coulé sur la surface de l'eau et elles avaient pris feu pour une raison inconnue qui peut fort bien avoir été la chute de la foudre.
 - 4 C'était le nombre de cantons qui composaient alors la Suisse.
 - 5 Baer signifie ours, en allemand.
 - 6 Ici on a pris le premier ours.
 - 7 On commençait à donner à tous les habitants de l'Helvétie ce nom qui n'était primitivement que celui des montagnards de Schwyz : c'était un hommage rendu à leur vaillance.
 - 8 Cri spécial des pâtres qui s'entend de très loin.
 - 9 On nomme une alpe dans les pays vaudois le pâturage que possède un propriétaire et qui est une montagne ou une portion de montagne.